l'Avant-Scène
JOURNAL DU THÉATRE

*Dans ce numéro :*

THÉATRE DE PARIS

# JUDAS

Pièce en cinq actes de
**Marcel PAGNOL**
*de l'Académie Française*

★

## La critique des critiques
de **Marcel PAGNOL**

★

**La quinzaine dramatique**
par ANDRÉ CAMP

★

JEAN COLIN

N° 122 ★ 39, rue de Châteaudun ★ Paris (9e)

SIMON (Léonce Corne) à JUDAS (Raymond Pellegrin) : *« Au moins ça prouve qu'ils ont confiance en toi. Il y a au moins trois cents deniers*
(ACTE I.)

QUELQUES SCÈNES DE « JUDAS »

NTURION (Daxely) à SIMON (Léonce Corne) : *« Tu es bien Simon, fils de je ne sais plus qui et petit-fils de Machin ? »*
(ACTE I.)

L'ÉTRANGER (Jean Servais) à JUDAS : *« Ce que tu dois faire, fai le vite. »*
(ACTE II.

# THÉATRE DE PARIS

**Pièce en 5 actes**
**de Marcel PAGNOL**
**de l'Académie Française**

**Mise en scène**
**de Pierre VALDE**

**Maquettes des décors et costumes**
**de Suzanne REYMOND**

**Maquettes des costumes des soldats**
**d'André PONTET**



# JUDAS

## DISTRIBUTION

PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE

*PREMIER ET DEUXIEME ACTES*

### LA FERME DE SIMON

| | |
|---|---|
| Simon | Léonce CORNE |
| L'enfant | Patrick THIEBAUT |
| Rébecca | Micheline MERITZ |
| Ozias | Michel MOINOT |
| Zabulon | Jean LUDOVIC |
| Le Centurion | Marcel DAXELY |
| Le Décurion | Roland BAILLY |
| Un soldat | Jean BORODINE |
| Un soldat | Jean-Paul MERZAGORA |
| Un soldat | Robert ALLAN |
| Un soldat | Patrick ROUSSEL |
| Un soldat | Raoul DANY |
| Un soldat | Jean MAUROY |
| Un soldat | Armand LANDY |
| Un soldat | Tony CHARLEY |
| Ruben | Claude BRASSEUR |
| L'étranger | Jean SERVAIS |
| Judas | Raymond PELLEGRIN |
| Jacob | Serge SAINTOURENS |
| Thadée | J.-P. MONCORBIER |
| Barthimée | MIHALESCO |
| La mère | Suzanne RISSLER |
| Une femme | Jenny CARDY |
| Caïphe | Jean HERVE |
| Un prêtre | Roger VINCENT |
| Un prêtre | Maurice CIMBER |
| Un prêtre | Roland FERSEN |
| Un prêtre | Raoul DARBLAY |

*TROISIEME ACTE*

### UNE SALLE DANS LE PALAIS DE PONCE PILATE

| | |
|---|---|
| Phocas | Jean SERVAIS |
| Ponce Pilate | Jean CHEVRIER |
| Marphurius | Michel NASTORG |
| Claudia | France DELAHALLE |
| Le Centurion | Marcel DAXELY |
| Hérode | Jacques DANNOVILLE |
| Caïphe | Jean HERVE |
| Un prêtre | Roger VINCENT |
| Un prêtre | Maurice CIMBER |
| Un prêtre | Roland FERSEN |
| Un prêtre | Raoul DARBLAY |
| Une servante | Diana MICHEL |
| Une servante | Marianne GIRARD |
| Une servante | Janine OLIVA |
| Judas | Raymond PELLEGRIN |
| L'esclave | Armand LANDI |

*(Voir la suite de la distribution en page 2.)*

La pièce a été créée le 6 octobre 1955, au Théâtre de Paris.

# DISTRIBUTION

*(Suite de la première page)*

(Suite de la première page)

*QUATRIEME ACTE*

## LE GOLGOTHA

| | |
|---|---|
| Phocas | Jean SERVAIS |
| Premier vieux juif | Henri HENRIOT |
| Deuxième vieux juif | Paul VIOLETTE |
| Un ouvrier | Jean LUDOVIC |
| Le riche | Roland FERSEN |
| Le loustic | Claude BRASSEUR |
| Une femme | Diana MICHEL |
| Une femme | Janine OLIVA |
| Rébecca | Micheline MERITZ |
| Simon | Léonce CORNE |
| Le Centurion Marcius | Marcel DAXELY |
| Judas | Raymond PELLEGRIN |
| Le Décurion Caïus | Roland BAILLY |
| Le soldat boucher | Patrick ROUSSEL |
| Un soldat | Jean-Paul MERZAGORA |
| Le soldat germain | Jean MAUROY |
| Premier dîneur | Raoul DARBLAY |
| Deuxième dîneur | Maurice CIMBER |
| Premier vieillard | J.-P. MONCORBIER |
| Premier enfant | Patrick THIEBAUT |
| Deuxième vieillard | MIHALESCO |
| Deuxième enfant | Julien DELLI-FIORI |
| La voix de Caïphe | Jean HERVE |
| Obadias | Louis LIONS |
| Rachel | Thérésa RENOUARD |
| Deuxième Décurion | Raoul DANY |
| Le mendiant aveugle | Pierre GERALD |

Marchands, spectateurs, dîneurs, etc...

*CINQUIEME ACTE*

## LE TOMBEAU DU CHRIST

| | |
|---|---|
| Le Décurion | Roland BAILLY |
| Le soldat germain | Jean MAUROY |
| Un soldat | Raoul DANY |
| Le soldat toulousain | Tony CHARLEY |
| Jean | Daniel BREMONT |
| Thomas | Roland FERSEN |
| Pierre | Louis LIONS |
| André | Jean LUDOVIC |
| Nathanaël | Gilbert MOREAU |
| Matthieu | Michel MOINOT |
| Philippe | Paul VIOLETTE |
| Marc | Claude BRASSEUR |
| Luc | Gérard DENIZOT |
| Jacques | Jean-Paul MERZAGORA |
| Simon | Henri HENRIOT |
| Le Centurion | Marcel DAXELY |
| Judas | Raymond PELLEGRIN |

★

# Marcel PAGNOL

*Vous y croyez, vous, à la pierre philosophale ? Et à la panacée universelle ? Et à l'Eau de Jouvence ?*

*Non. Et pourtant...*

*Pourtant, il suffit de penser à l'auteur de* Marius *pour que fonde notre scepticisme.*

*Car Marcel Pagnol n'est pas un homme ordinaire.*

*Depuis* Les Marchands de Gloire, *il va de succès en succès et il passe, avec une souveraine aisance, de la scène de théâtre au studio de cinéma. Ce n'est plus une carrière, c'est un feu d'artifice !*

*Bref, Marcel Pagnol est un homme heureux et tout ce qu'il touche semble se dorer de soleil.*

*Ce n'est donc pas pour rien, vous le pensez bien, qu'il est le fondateur d'une Académie Bouliste, et le benjamin de l'Académie Française, que ses films passent les océans sans perdre leur accent, qu'une nation étrangère l'a choisi pour Consul dans une Principauté qui a su adopter le hasard, que...*

*Mais je viens de parler du hasard, ce nom qu'endosse parfois si pudiquement la divine Providence. Et je m'arrête.*

*Non, cet homme heureux ne peut être un produit du hasard, la baguette magique n'invente pas, elle choisit celui qui le mérite.*

*Je vous le demande, vous y croyez, vous, au Père Noël apportant le manuscrit de* Marius *calligraphié et sans retouche au jeune Marcel Pagnol à genoux devant sa cheminée ? Moi pas. Il y a d'autres miracles.*

*En naissant, les fées ont donné à Pagnol l'amour de la vie. En grandissant, il allia cet amour au besoin qu'il a de s'exprimer, au goût qu'il a pour le métier qu'il a choisi, et à cet égoïsme des grands artistes qui savent recueillir le miel de leurs observations sans ressembler pour autant à l'abeille besogneuse...*

*Cela vous paraît compliqué ?*

*Bien sûr ! Sinon, comme lui, vous auriez inventé le difficile attelage du bonheur et vous sauriez, vous aussi, le conduire.*

*Il est vrai qu'alors tout vous paraîtrait simple.*

*Simple comme la réussite, simple comme Marcel Pagnol.*

*Et c'est vous qui auriez écrit* Marius...

J.-B. JEENER.

# JUDAS

## ACTE I

*La salle commune dans une ferme, près de Jérusalem, en l'an 32 de l'ère chrétienne. C'est le jour de Pâque.*

*Un très petit feu dans une grande cheminée. Des jarres dans les coins.*

*Devant la cheminée, une grande table, épaisse et lourde. Des sièges en bois, des bancs. Des coffres le long des murs.*

*Sur la table, une brassée d'herbes devant un vieillard qui est assis sur un banc. Assis sur la table, un enfant de quatre ans le regarde et l'écoute gravement.*

VIEILLARD, *il trie et assortit les herbes.* — Que le nom de l'Eternel soit béni !

ENFANT. — Le nom de l'Eternel soit béni !

VIEILLARD. — Ça, c'est le laurier sacré, plante de gloire et de pureté. Nous le mettrons dans le ventre de l'agneau. Respire son odeur, elle est forte, et un peu amère... Tandis que celle-ci est plus douce : c'est le basilic. Ça pousse à l'ombre, au bord des ruisseaux. Il a un parfum plus délicat, plus...

(*La porte s'ouvre brusquement. Une jeune fille entre, hors d'haleine. Elle est belle, elle a vingt ans, elle s'appelle Rébecca. On entend au loin des chiens qui aboient.*)

RÉBECCA, *terrorisée.* — Les Romains !

VIEILLARD, *il pâlit.* — Où sont-ils ?

RÉBECCA. — Ils sont venus sur des chameaux... Ils ont cerné la ferme de mon père.

SIMON. — Pourquoi ?

RÉBECCA. — Ils croyaient que c'était la tienne... Ils ont fouillé l'étable et la maison. Ils ont des chiens...

VIEILLARD. — Que cherchent-ils ?

RÉBECCA. — Ils cherchent ton fils, notre bien-aimé... Ils vont venir ici. Prépare-toi...

VIEILLARD, *accablé.* — Il n'y a rien à préparer, que notre patience... Ainsi, même le jour de la Pâque... Rien ne nous sera épargné. (*Un temps.*) Béni soit le nom de l'Eternel ! Rien n'arrive sans sa permission.

(*La porte s'ouvre et deux jeunes hommes robustes paraissent. Ce sont des paysans juifs. Ils sont très émus. Les aboiements se sont rapprochés.*)

OZIAS. — Père, les Romains avancent dans la vigne...

ZABULON. — Que faut-il faire ?

VIEILLARD, *calme.* — Rien. Emporte ton fils... S'ils me battent devant lui, l'enfant est trop jeune pour comprendre : il douterait peut-être de la bonté de l'Eternel... (*Il prend l'enfant dans ses bras.*) Viens, cher petit garçon..., fils de mon fils, espoir de ma race... Va dans la vigne avec ton père... Tout à l'heure, nous finirons les herbes sacrées. Maintenant, il faut que je reçoive des amis, qui sont venus de bien loin pour m'apporter des nouvelles... C'est la volonté de l'Eternel. (*L'un des jeunes gens emporte l'enfant. Le vieillard parle à l'autre.*) Ils cherchent ton frère aîné. Cachez l'enfant, et travaillez.

ZABULON. — Père, s'ils touchent un cheveu de ta tête...

VIEILLARD. — Sois raisonnable, Zabulon... Les temps ne sont pas venus... Un jour le Messie paraîtra, et alors tout sera payé... Va soigner la vigne... (*Ils sortent. Le vieillard retient Rébecca.*) Toi reste ici, puisqu'ils vont nous parler de lui. (*Un silence. On entend aboyer les molosses. Le vieillard frissonne.*) Est-ce qu'ils ont des fouets ?

RÉBECCA. — Ils ont des fouets pour les chiens.

VIEILLARD. — Les fouets des Romains, on ne sait jamais pour qui c'est. (*Un silence. Les aboiements se rapprochent, le vieillard prie à voix basse avec ferveur.*) « Le Seigneur est mon roc. Bien que je marche dans la vallée, à l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi ! »

(*On entend les pas d'une troupe. Une voix puissante crie* Halte. *Puis la porte s'ouvre. Un centurion paraît. Il est immense. Un décurion presque aussi grand le suit. Le centurion s'arrête un instant sur la porte. Il inspecte les lieux. Il fait claquer son fouet. Puis il s'adresse au vieillard.*)

CENTURION. — Tu es bien Simon, fils de chose, et petit-fils de machin ?

VIEILLARD. — Je suis Simon, fils de Zadoc, qui était le fils d'Hananias, le vigneron. Pour te servir, Seigneur.

CENTURION, *il se tourne vers le décurion.* — C'est bien ça ?

DÉCURION. — Je crois que c'est ça !

CENTURION. — Parfait. Laissez les chiens dehors, pour surveiller les alentours, qu'il ne faut pas confondre avec les environs. (*Il rit de bon cœur.*) Fais entrer six hommes et procédons à l'interrogatoire.

(*Le décurion sort.*)

SIMON, *tremblant.* — Seigneur, est-ce que c'est une affaire très grave ?

CENTURION, *il montre un insigne d'or sur sa cuirasse.* — Connais-tu ça ?

SIMON, *tremblant.* — C'est un très beau bijou. On dirait de l'or pur.

CENTURION, *méprisant.* — Et tu ne sais pas ce que ça représente ? Evidemment. Eh bien ! si tu n'étais pas un péquenot sauvage, tu saurais que c'est l'insigne de la garde du palais. Oui. C'est moi qui commande la garde personnelle de notre procurateur bien-aimé Ponce Pilate. Et, s'il m'a envoyé, moi, dans ce désert à six lieues de Jérusalem, c'est que l'affaire est importante. Très importante.

(*Six hommes en armes entrent au pas cadencé.*)

Halte ! Demi-tour à droite, droite ! Repos !

(*La manœuvre exécutée, il va s'asseoir sur la table.*)

Approche-toi ! (*Simon s'approche.*) Pas d'histoires, pas de mensonges, pas de pleurnicheries.

SIMON. — Oui, Seigneur.

CENTURION. — Où est ton fils ?

SIMON. — Seigneur, tu as vu de tes yeux : mes fils sont à la vigne, et mes filles gardent les brebis.

CENTURION, *véhément.* — Ne commençons pas ! Je ne te parle pas de tes filles. Elles nous intéresseraient peut-être si on avait le temps de s'en occuper. Mais aujourd'hui, ce n'est pas le moment. Celui que nous cherchons, c'est ton fils aîné.

DÉCURION. — Vingt-six ans, cinq pieds deux pouces, yeux noirs, teint sombre, cheveux frisés.

SIMON. — Il n'est pas ici, Seigneur.

RÉBECCA, *à voix basse.* — Il y a bien longtemps qu'il est parti.

CENTURION. — Qui a parlé à cette punaise ?

RÉBECCA, *humble.* — Seigneur, j'ai cru qu'il était permis de te dire la vérité.

CENTURION, *il l'examine.* — Elle n'est pas mal.

DÉCURION, *égrillard.* — Elle est même bien.

CENTURION, *à Simon.* — C'est ta fille ?

SIMON. — Non, Seigneur. C'est la fille de Thadée, le chamelier, mon voisin... Elle était la promise de celui que tu cherches, et que tu ne trouveras pas ici.

CENTURION. — Que tu dis. Nous allons fouiller la maison. Je te préviens que, si nous trouvons le suspect, ça va barder pour ton matricule. Réfléchis encore une fois.

SIMON. — Il n'est pas ici, Seigneur.

CENTURION, *à Rébecca.* — Et toi, tu dis la même chose.

RÉBECCA. — Il est parti depuis trois ans.

CENTURION, *soupçonneux.* — Et il n'est jamais revenu ?

SIMON. — Jamais.

CENTURION, *à Rébecca.* — Même pas cette nuit ?

RÉBECCA. — Non, Seigneur, même pas cette nuit.

CENTURION, *à Simon.* — Je le souhaite pour toi. Pour fouiller à fond une maison, il y a deux manières : ou bien on va partout avec les chiens, et ça prend du temps, ou alors, quand on est pressé, on y fout le feu. (*Il prend un tison dans la cheminée.*) Et on regarde ce qu'il en sort.

SIMON, *désespéré.* — Seigneur, cette ferme n'est pas bien grande, il ne faut pas beaucoup de temps pour en faire le tour... Seigneur, tu ne brûleras pas la richesse du pauvre...

CENTURION, *il s'adoucit.* — Bien. Tu es averti, si on trouve le client, on brûle la baraque et on embarque ce qui reste de la famille. (*Aux soldats.*) Faites la perquisition.

DÉCURION. — Deux hommes ici. Deux hommes là. Vous au grenier. (*Sur la porte.*) Deux hommes sur le toit, et surveillez les ouvertures. (*Le décurion ouvre les coffres et inspecte le pressoir.*)

SIMON. — Seigneur, ils ne vont rien casser ?

CENTURION. — La discipline l'interdit.

(*Pendant la scène suivante, on entendra des pas dans la pièce voisine, puis dans le grenier. De temps à autre, on verra le visage inquiet des fils paraître au bord de la fenêtre ou de la porte entrebâillée.*)

Dis-moi : tu m'as parlé de vignes, tout à l'heure et il me semble que j'en ai vu là, dehors...

SIMON. — Oui, Seigneur... Et il y en a trente mille pieds... Nous en remplaçons chaque année quelques-uns... Mais il en reste encore du temps d'Eliezer, père d'Hananias. Nous les avons soignés de père en fils, avec amour !

CENTURION, *spirituel.* — J'ai entendu dire, quoique je sois un barbare, et pour tout dire, un soldat romain, j'ai entendu dire qu'en écrasant les fruits de ces arbustes, on peut en tirer une liqueur chaleureuse qui s'appelle, je crois, du vin... As-tu jamais essayé d'en faire ? (*Il rit de cette excellente plaisanterie.*)

SIMON, *éperdu.* — Mais j'en fais chaque année, Seigneur... Et justement...

CEINTURION, *menaçant.* — Et justement, quand tu reçois un centurion, tu n'as même pas l'idée de lui en offrir ?

SIMON. — Pardonne-moi, Seigneur... Je n'osais pas...

(*Rébecca s'est élancée. Elle prépare une coupe. Elle la remplit.*)

J'espère que tu l'aimeras, Seigneur... C'est moi qui l'ai fait à la façon de mon grand-père. C'est un grand secret de famille. (*Le centurion se gargarise et sourit béatement.*) C'est vrai qu'avec des vignes comme les miennes... Ce sont les plus belles de toute la Judée... Grâce à la bonté de l'Eternel.

CENTURION. — Il a dû te faire ce cadeau pour te consoler de la gueule que tu as.

SIMON. — Ça prouve sa justice, Seigneur.

CENTURION, *il fait claquer sa langue.* — Il est fameux !

SIMON. — C'est celui que je préparais pour la Pâque de ce soir... Tu sais que c'est une grande fête... de notre religion.

CENTURION. — Oui, c'est le jour des grandes simagrées... Quoique avec vous ça n'arrête jamais. Il est fameux. (*Rébecca lui verse une nouvelle rasade. Il va s'adoucir peu à peu.*) Où est ta femme ? Elle est morte ?

SIMON. — Oh non ! Seigneur. La bonté de l'Eternel m'a laissé la mère de mes enfants...

CENTURION. — Alors, où est-elle ?

SIMON. — Avec ma sœur à la ferme de la petite,

parce que là-bas ils ont un four pour cuire le pain de la Pâque. Tu as dû les voir.

Centurion, *au décurion.* — Ça doit être les deux vieilles qui pétrissaient des saletés dans une tinette.

Décurion. — On ne pourrait pas dire laquelle est la plus laide...

Simon, *doucement.* — Moi-même, Seigneur, je n'ai jamais pu savoir laquelle était la plus jolie...

Centurion, *il rit de grand cœur.* — C'est vrai que, pour le bouc, ce qu'il y a de plus beau, c'est la chèvre.

Simon, *hypocrite.* — Telle est la volonté de Dieu, Seigneur.

(*On entend aboyer un chien.*)

Décurion. — Ça y est.

Centurion. — Tu l'avais caché ?

Simon. — Oh non ! Seigneur... Ils attaquent les rats du grenier... Il y en a d'énormes...

Décurion. — Celui-là ne doit pas être mal.

Simon. — S'ils pouvaient m'en débarrasser... Ce serait un grand bienfait, et je t'en serais humblement reconnaissant...

(*Le centurion fait quelques pas. On entend des bruits dans le grenier, au dehors, des aboiements. Le centurion s'approche de Rébecca, l'examine et parle sur le ton d'un maquignon.*)

Centurion. — Elle n'est pas mal, mais elle est un peu basse de fesses. (*Simon exprime qu'il n'y peut rien.*) Si ton fils est court sur pattes comme je l'imagine, ça fera un couple bien assorti.

Simon. — Seigneur, mon fils était un garçon très beau.

Centurion, *il rit.* — Ton fils ?

Simon. — Oui.

Ceinturion, *à Rébecca.* — Son fils est beau ?

Rébecca. — Oui, Seigneur. Et il y a de longues jambes.

Centurion. — C'est une très bonne chose pour lui, car, d'ici peu, il aura l'occasion de s'en servir. Et ensuite ? Pourquoi est-il parti il y a trois ans, sur ses longues jambes ?

Simon. — Parce qu'il était trop bon, trop généreux.

Centurion. — Et comment cette générosité merveilleuse l'a-t-elle conduit à vous quitter ?

Simon. — J'ai huit enfants, et notre héritage n'est pas bien grand : il a voulu augmenter la part de ses frères en abandonnant la sienne. Il avait vu travailler un potier et s'était amusé à faire des vases d'argile...

Rébecca. — Voilà le premier qu'il a fait. Il l'a fait pour moi. (*Elle lui apporte un gobelet grossier.*)

Centurion, *il le prend et l'examine.* — Il n'est pas bien rond.

Rébecca, *des larmes montent à ses yeux.* — On voit la marque de ses doigts.

Centurion. — Ça l'arrondit pas. Et après ?

Simon. — Alors il a voulu que je le mette en apprentissage chez Zaccharias, fils de Bénech, près de Jérusalem, et il a vite commencé à gagner de l'argent. Presque chaque mois il nous apportait plus de cinquante deniers et Rébecca les mettait de côté...

Centurion. — Combien en tout ?

Rébecca. — J'en ai quatre cent trente... C'est l'argent pour notre mariage.

Centurion, *consolant.* — Si on le crucifie, ça pourra servir pour ses funérailles... C'est ça la vie. Quand on met de l'argent de côté, on ne sait jamais bien pourquoi... (*A Simon.*) Et ensuite ?

Simon. — Et alors, à la ville, il a eu des fréquentations qui ne lui ont pas fait du bien.

Centurion. — Des voyous ?

Simon. — Non, des savants !...

Décurion, *inquiet.* — Hou là là !

Simon. — Ils lui ont appris à lire, puis à écrire.

Centurion, *inquiet.* — Hé ! hé !

Simon. — Oui, il sait écrire. Et puis, le soir, il allait parler avec eux... Ils lui ont rempli la tête d'idées...

Centurion, *policier.* — Des idées subversives ?

Simon. — Peut-être bien. Ils parlaient du peuple, de la religion, de l'avenir. (*Décurion siffle.*) La dernière fois que nous l'avons vu, il parlait aussi bien et aussi vite qu'un rabbi... Et enfin, de fil en aiguille, il a rencontré un prophète : ça lui a fait comme un coup de foudre... Il n'est même pas revenu jusqu'à la maison de son père... Il m'a fait dire par des bergers qu'il partait avec l'autre pour porter la bonne nouvelle.

Centurion, *soupçonneux.* — Quelle nouvelle ?

Simon. — Je ne sais pas... Sur le moment, j'ai pensé qu'il était tombé sur une coquine de la ville et qu'il inventait cette histoire pour ne plus apporter d'argent...

Rébecca. — Ça, moi, je ne l'ai jamais cru.

Simon. — Et elle avait raison... Car, malheureusement, il ne mentait pas : il avait suivi ce prophète avec tout son cœur et toute sa foi... Et d'après le peu que je sais, je crois qu'il est toujours avec lui.

Centurion. — En tout cas, hier, il y était encore. On nous l'a signalé dans la région... Oui, dans la campagne de Jérusalem. Alors, par une déduction policière, on a pensé que peut-être ton fils viendrait faire la Pâque chez toi...

Rébecca. — Il était près d'ici et il n'est pas venu.

Simon. — Et certainement il ne viendra pas. Nous ne sommes plus rien pour lui... (*Les chiens aboient. Rébecca pleure.*) Est-ce que tu pourrais me dire, Seigneur, si mon enfant se porte bien ?

Centurion. — Ça n'est pas impossible. Mais ça risque de ne pas durer longtemps.

Rébecca. — Pourquoi ?

Centurion. — Une petite semaine dans les cachots de la forteresse Antonia, ça vous diminue la largeur d'un homme... Sans parler du fouet, ni de la haute situation qu'on peut lui offrir sur une croix.

Rébecca, *elle se jette à genoux.* — Seigneur, vous n'allez pas le crucifier ?

Centurion, *il la regarde un instant, puis paraît s'humaniser.* — Pleure pas, bichette. C'est pas encore fait. Mais dans le fond, ce n'est pas lui qui nous intéresse. C'est un blond, barbu, plutôt maigre, qui parle tout le temps. Attends : un nom comme Nésus.

Rébecca. — Jésus !

Centurion, *il tire de sa ceinture un carré d'écorce et lit.* — C'est ça, Jésus, fils de Joseph. Profession : charpentier. Qu'il dit. Parce qu'il ne doit pas avoir beaucoup d'ampoules. A la langue peut-être, à force de parler ! D'ailleurs les Juifs en général, ça discute le coup, mais ceux de Galilée, c'est les champions,

ils disent trois mots à la fois ! Et le... Jésus, ça doit être le plus fort. D'après ce que l'on raconte au Palais, si tu commences à l'écouter parler, tu es cuit parce que c'est le roi de l'embrouille. Ça doit être le prophète de ton fils.

SIMON. — Oui ! Peut-être bien, ça m'en a tout l'air.

CENTURION. — C'est celui-là qu'on doit coffrer parce qu'il est le chef de la bande.

SIMON. — Tu parles de bande comme si c'était des brigands. (*Plein d'angoisse.*) Seigneur, est-ce qu'ils ont volé ? Est-ce qu'ils ont tué ?

CENTURION. — Je ne crois pas. Mais tout de même l'affaire est importante ! (*Il montre son insigne.*) Pour le détail, je puis te dire qu'ils tiennent des propos subversifs et qu'ils causent des rassemblements contraires à l'ordre public. Bref, ils font du scandale !

SIMON. — Du scandale ! Mon fils aîné !

CENTURION. — Tu sais tout de même ce qui s'est passé dans la cour du Temple de Jérusalem ?

SIMON, *effaré.* — Dans la cour du Temple ? Non, Seigneur. Ici, nous ne savons rien...

CENTURION. — Ils y sont allés tous en bande. Ils ont bousculé les marchands, ils ont renversé les étalages et, finalement, ils ont foutu sur la gueule à tout le monde.

SIMON. — Et mon fils était avec eux ?

CENTURION. — Probable ! Ensuite, ils sont partis en province, pour faire leurs tours et leurs boniments. L'autorité a fermé les yeux. Mais, dimanche, ils sont encore revenus.

RÉBECCA. — Dimanche, ils étaient à Jérusalem ?

CENTURION. — Oui, et ils y étaient bien ! Ils ont fait toute une mascarade. Le charpentier était sur un âne. Les autres portaient des palmes pour chasser les mouches. Et tout ça gueulait et annonçait la destruction de la ville et le chambardement du Temple.

SIMON. — Du temps ?

CENTURION. — Eh oui ! du Temple. Naturellement, toute la racaille s'est mise à les suivre... Résultat : plainte des prêtres, ordre d'arrestation, et me voilà.

SIMON. — Les prêtres du Temple sont vraiment allés se plaindre ?

CENTURION. — C'est les plus enragés contre eux. Ils disent que ce sont des sacrilèges.

SIMON. — Mon premier-né, un sacrilège ! Ce serait plus terrible que tout !

CENTURION, *il a trop bu.* — Il ne faut pas trop te frapper pour ça, parce que ça serait le moins grave. Nous, qu'il soit sacrilège, on s'en fout complètement.

SIMON. — Mais si le Temple le condamne ?

CENTURION. — Ce sera une condamnation morale, parce qu'ils n'ont plus le droit de juger.

SIMON. — Oui, mais moi j'ai le droit de juger mon fils.

CENTURION. — Et tu crois que, s'il a parlé contre cette religion, il a commis un crime ?

SIMON. — Oui, Seigneur. Le plus grand de tous. Oui. J'en serais malade de honte et de chagrin.

CENTURION. — Simon, fils de machin, tu es un fanatique. Et le plus malheureux, c'est que tu es un fanatique d'une religion idiote. Entre nous, cette histoire du mont Sinaï, où votre Dieu est venu voir Moïse, pour lui dire que vous êtes le premier peuple de la terre, et qu'il ne faut pas manger de cochon, ça me fait pitié ! Primo, le cochon est une bête admirable, qui grossit toute seule, sans dire un seul mot, et qui fabrique des jambons, et du boudin. Un peuple qui crève de faim et qui refuse de manger du boudin, ce n'est pas un peuple civilisé. Secundo, si vous étiez le premier peuple de la terre, c'est toi qui porterais cette cuirasse, et moi qui serrerais les fesses, aussi fort qu'un pressoir d'huile, comme tu fais en ce moment. Et maintenant le mont Sinaï...

DÉCURION. — Oui, parlons-en un peu du mont Sinaï.

CENTURION. — J'y suis monté, moi, sur le mont Sinaï, pas pour mon plaisir, en manœuvres. C'est une colline pelée, minable. Quatre brins d'herbe qui se courent après, un arbre mort, un corbeau maigre.

DÉCURION. — Deux corbeaux. Moi j'en ai vu deux.

CENTURION. — Ça devait être un dimanche. Et puis dire que votre Dieu est apparu dans un coup de tonnerre, ça c'est le comble du culot.

SIMON. — Pourquoi, Seigneur ?

CENTURION. — Parce que tout le monde sait bien que le tonnerre, c'est Jupiter. Et il faut être un abruti, fils d'abrutis, pour croire que Jupiter est descendu sur une colline jaunâtre pour y faire la conversation avec un Juif. C'est tellement ridicule qu'il n'y a même pas de quoi se fâcher.

SIMON. — Je suis bien content, Seigneur, que tu ne te fâches pas.

CENTURION. — Tout ça pour te dire que tu vis dans l'erreur et la superstition.

SIMON — Alors, c'est que Dieu l'a voulu, Seigneur.

CENTURION. — Et puis, qu'est-ce que c'est qu'une religion sans Bacchus et sans Vénus ? C'est une religion triste. Une invention de sauvages découragés. Un jour j'étais de garde près du Temple, et j'ai entendu les cérémonies, les chants, les musiques. Eh bien ! moi, ça m'a fait mauvaise impression, ça m'a foutu le cafard... (*A lui-même.*) Je me demande pourquoi j'ai choisi cette garnison.

SIMON. — Eh oui ! Pourquoi ?

DÉCURION. — Parce qu'on touche double solde.

CENTURION. — En Gaule aussi, on touche double solde. Et là-bas, à ce qu'il paraît qu'ils ont des filles superbes, et même des blondes ! Tandis qu'ici, pour les blondes, on peut bien toujours se l'accrocher... (*Il montre Rébecca.*) Rien que des pruneaux comme celle-là. La vérité, c'est qu'un ami m'avait parlé des chameaux. Il m'avait raconté un chameau. Ça m'intriguait. La bosse, et puis l'estomac double... J'ai voulu voir des chameaux. Eh bien ! rappelle-toi que j'en ai vu, et plus que ma part. Et encore, de les voir, c'est rien. Mais c'est quand il faut monter dessus, et que ça te balance pendant des heures...

(*A ce moment, des soldats entrent , ils tiennent en laisse des molosses et ils mangent des grappes de raisin.*)

DÉCURION. — Personne ?

SOLDAT. — Personne.

CENTURION. — Bien.

SIMON. — Mes raisins ! Mes derniers raisins d'hiver !

SOLDAT. — On les a trouvés au grenier.

CENTURION. — C'est mieux pour toi que s'ils avaient trouvé ton fils. Rassemblement dehors !

(*Les soldats sortent. Le centurion se lève assez difficilement. Il est un peu ivre.*)

En somme, on est venu pour rien. Tant pis. Ecoute, en partant, il faut que je te dise une chose : Ponce Pilate, notre procurateur bien-aimé, ne va pas laisser faire les prêtres, parce qu'il ne peut pas les sentir. Mais il leur donnera peut-être une petite satisfaction. Par politique, écoute bien, par politique, il va leur faire cadeau du barbu. Celui-là, on le cloue et on n'en parle plus. Alors, si ton fils passe par ici, donne-lui un bon conseil : qu'il vienne tout de suite au palais. Il demande Marcius, le centurion Marcius, commandant de la garde ! C'est moi. S'il veut me dire à quel endroit on peut coincer le Jésus, moi ça me ferait bien voir au palais, et lui, on lui foutrait la paix. S'il a du bon sens, il n'aura qu'à se remettre à ses cruches et à s'occuper de la petite, et qu'il lui plante des jumeaux, au lieu d'emmerder le monde avec des propos subversifs. Voilà le conseil que je te donne, parce que tu m'as fait boire du bon vin. Maintenant, il va falloir remonter sur ce chameau, et le bon vin, j'ai peur de le revoir. Enfin, c'est ça le métier militaire. (*Il va vers la porte, puis s'arrête, et dit, en confidence.*) Alors, pense au barbu, hein ? Tac, tac, tac... (*Il fait le geste de planter des clous, puis prend l'attitude d'un crucifié.*) Fin de tes ennuis, et des miens.

(*Il sort en hurlant des commandements* : Rassemblement. Garde à vous. A droite par deux, droite. Direction, les chameaux. En avant, marche.)

(*Simon prend avec une pelle le gobelet dans lequel le centurion a bu et le jette dans le feu.*)

SIMON. — Maudit soit l'oppresseur qui vient avec un fouet et qui nous méprise parce qu'il nous opprime.

RÉBECCA. — Père, il avait le fouet, mais il n'a pas frappé... Et puis, maintenant, nous savons qu'il est vivant. Nous savons qu'il est près d'ici et qu'il n'a pas commis de crime...

SIMON. — Oui, c'est vrai, ce sont des nouvelles, mais ce n'est pas ça qui nous le rendra.

(*Trois des fils entrent dans la salle.*)

RUBEN. — Ils sont partis.

OZIAS — Père, il n'est peut-être pas loin.

ZABULON. — Il n'est pas encore venu. Mais, à cause de la Pâque, il viendra.

OZIAS. — Si tu le permets, nous pouvons partir à sa recherche, et nous le ramenons pour ce soir.

RUBEN. — Si on les a vus près de Bethel, c'est qu'ils se cachent dans l'oasis de Benithra.

SIMON. — Mais si c'est vrai qu'il a commis le sacrilège, s'il est condamné par nos prêtres, je ne désire plus le voir.

RÉBECCA. — Il faudrait au moins le lui demander à lui ! Moi, je suis sûre que ce n'est pas vrai.

(*On frappe fortement à la porte. Tous se regardent, inquiets. Un homme entre. C'est un vieux paysan juif, très grand et très maigre, sous un manteau troué. Sa barbe pointue grisonne. Il porte à la main un fouet de charretier.*)

L'ÉTRANGER. — Salut ! Je suis un passant du désert. Si tu es le maître de cette maison, je te demande l'hospitalité.

SIMON. — Je suis Simon, fils de Zadoc : cette pauvre ferme est à moi, et tu y es le bienvenu. (*Il le prend par la main.*) Entre, repose-toi, et si tu n'as pas envie de parler, ne dis rien.

L'ÉTRANGER. — Merci.

(*Rébecca apporte un plat de bois et le remplit d'eau. L'étranger, assis sur le banc, y plonge ses pieds.*)

SIMON. — As-tu vu les Romains qui sortaient d'ici ?

L'ÉTRANGER. — Je les ai même vus entrer. J'ai caché ma charrette dans le chemin creux derrière la ferme, et j'ai attendu qu'ils partent. Rien de bon ne peut venir de l'oppresseur, et j'ai eu peur pour cette maison.

SIMON. — Il a parlé de la brûler, mais Dieu veillait. Loué soit l'Eternel. Ils ne nous ont pas fait de mal. (*Il s'est agenouillé et commence à laver les pieds de son hôte. Rébecca présente un linge pour les essuyer.*) Tes pieds sont blessés profondément.

L'ÉTRANGER. — Ce sont les pierres du désert, depuis Jéricho jusqu'à Libania. Le mulet n'est pas très fort et la charrette est lourdement chargée. Je marche à côté de lui depuis l'aube...

SIMON, *il examine les pieds.* — Tu ne peux pas repartir avant demain... Et puisque Dieu t'envoie en ce jour sacré, tu feras la Pâque avec nous.

L'ÉTRANGER. — Frère, je ne puis pas. J'ai de la famille à Béthel et je leur ai fait dire, par des chameliers, que ce soir même je mangerais la Pâque avec eux.

SIMON. — Alors, tu ne peux pas manquer à ta promesse. Zabulon, va dételer le mulet de notre hôte, fais-le boire et mets-le à l'écurie pour une heure avec une bonne brassée de foin. (*A l'étranger.*) Tu verras, ça va le réconforter. Notre foin est extraordinaire. Et pour tes pieds, j'ai ce qu'il faut. Tu pourras repartir dans l'après-midi. (*Il va ouvrir un coffre et en tire un pot de terre.*) Si je n'avais pas ce beurre de lait de chamelle, que ma mère a pétri, il y a dix ans, avec les herbes des bergers, tu n'aurais jamais pu marcher avant demain. C'est un remède miraculeux, et je l'économise tant que je peux. Mais puisqu'il s'agit de faire la Pâque avec les tiens, je vais t'en mettre autant qu'il faudra.

(*Soudain l'étranger se baisse et parle bas à Simon.*)

L'ÉTRANGER. — J'ai un message pour toi.

SIMON. — Tu veux me parler à moi seul ?

L'ÉTRANGER. — Oui.

SIMON. — Sortez, mes enfants, et fermez la porte.

L'ÉTRANGER. — Fais monter le plus jeune sur le toit de la ferme et qu'il ouvre ses yeux bien grands : ces brutes pourraient revenir.

SIMON. — Vas-y toi-même, Ozias.

(*Ils sortent, ainsi que Rébecca. Simon regarde l'étranger, qui le regarde en souriant.*)

L'ÉTRANGER. — Veux-tu voir ton fils ?

SIMON, *très ému.* — Tu le connais ?

L'ÉTRANGER. — Oui.

SIMON. — Tu fais partie de sa bande ?

L'ÉTRANGER. — Non. Je l'ai rencontré ce matin, aux portes du désert... Leur petite troupe venait de se disperser, parce que la police gardait les routes... Je l'ai caché dans ma charrette, sous le foin... Il m'a demandé de m'arrêter ici... Je l'ai fait.

SIMON. — Est-ce possible ! Que l'Eternel bénisse ta famille ! Où est-il ?

L'ÉTRANGER. — Je crois qu'il t'écoute parler !

(*La porte du cellier s'ouvre. Un homme entre. Il est maigre, mais grand et musclé. Il sourit et s'avance d'un pas léger.*)

L'HOMME, *il rit, il est rayonnant.* — Père !

SIMON. — Mon garçon ! (*Il le serre sur son cœur, puis le prend aux épaules et le regarde.*) Comme tu as changé.

L'HOMME, *il sourit toujours.* — C'est que je ne suis plus comme tout le monde, parce que je suis un apôtre de Jésus de Nazareth. Où est ma mère ?

SIMON. — Chez Rébecca. Elle pétrit le pain de la Pâque... Attends, je vais appeler tout le monde... (*Il court vers la porte, qu'il ouvre brusquement. Il dit.*) Regarde.

(*Rébecca paraît, elle s'élance vers l'apôtre.*)

L'APÔTRE. — Et voici ma petite sœur bien-aimée... (*Il la serre dans ses bras.*)

(*On entend Simon, qui crie :* Venez ! Venez vite !)

Chaque jour j'ai prié pour toi...

(*Simon entre joyeux.*)

SIMON. — Ils arrivent !

L'APÔTRE. — Dans la famille, il ne manque personne ?

RÉBECCA. — Personne que toi.

SIMON. — Tes frères sont devenus des hommes... Même le petit Jacob...

L'APÔTRE. — Il doit avoir quatorze ans maintenant ?

SIMON. — Ça, je ne peux pas te le dire... Mais le voici.

(*En effet, un jeune garçon vient d'entrer en courant et se jette dans les bras de l'homme, qui le serre sur son cœur.*)

L'APÔTRE. — Comme tu as grandi, petit frère. Je n'aurais peut-être plus la force de te porter sur mon dos !

JACOB. — Et puis, maintenant, j'aurais honte !

(*Un autre garçon plus âgé vient d'entrer.*)

L'APÔTRE. — Ruben ! (*Le garçon éclate de rire, puis s'élance vers l'apôtre et le baise à l'épaule. L'apôtre l'examine.*) Ton œil est guéri ?

RUBEN. — Depuis longtemps ! Regarde !

L'APÔTRE. — C'est fini, on ne voit plus rien ! Et les petites sœurs ?

SIMON. — Elles sont aux brebis.

RUBEN. — Rachel est très belle, mais Sarah est bien plus jolie.

(*Un jeune homme qui vient d'entrer s'élance vers lui et lui baise l'épaule.*)

L'APÔTRE. — Zabulon ! Comme tu es devenu fort !

(*Il rit et son frère rit aussi de plaisir. D'autres jeunes gens entrent et s'élancent vers lui.*)

ZABULON. — Les Romains sont au croisement de la piste de Béthanie. Il n'y a plus de danger...

OZIAS. — Salut, mon grand. Par où es-tu passé qu'on ne t'a pas vu arriver ?

L'APÔTRE. — J'étais caché sous le foin de cet ami.

SIMON. — Que sa mère soit bénie !

L'APÔTRE, *avec ferveur.* — Loué soit l'Eternel qui a conservé tous les miens, afin qu'ils entendent la grande nouvelle et qu'ils reçoivent de mes mains la bénédiction de Jésus... Jacob, cours chercher notre mère...

RÉBECCA. — Quelle belle Pâque pour elle !

(*Le petit Jacob sort en courant. Simon le rappelle.*)

ZABULON. — Jacob. Ne lui dis pas la chose tout de suite ! Dis-lui que c'est moi qui veux la voir.

SIMON. — Elle viendrait en courant, ça serait mauvais pour son cœur.

(*Jacob sort.*)

L'APÔTRE. — Elle est malade ?

SIMON. — Non. Mais elle n'a plus guère de force puisqu'elle a beaucoup travaillé.

RÉBECCA. — Et beaucoup pleuré !

L'APÔTRE. — Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés... Ruben, appelle nos voisins, Thadée le chamelier, et Barthimée, le berger du désert... C'est pour eux aussi que je suis venu.

SIMON. — C'est ça : va les chercher...

(*Ruben sort.*)

Parlons de choses qui pressent. As-tu vu ces Romains ?

L'APÔTRE. — Je les ai vus.

SIMON. — Pourquoi vous cherchent-ils, tes amis et toi avec tant de soldats farouches, et des chiens capables de dévorer un chameau ?

L'HOMME. — En vérité, je ne le sais pas. Nous venons de passer huit jours à Jérusalem au milieu d'eux, dans les rues de la ville. Nous avons prêché pour le peuple, personne ne nous a rien dit... Et puis, cette nuit, nous avons appris que plusieurs patrouilles avaient reçu l'ordre de nous arrêter. Je n'aurais jamais cru qu'ils viendraient jusqu'ici.

SIMON. — Ils sont venus, et leur chef m'a parlé. D'après lui, les prêtres du Temple ont dit que vous étiez des sacrilèges. Pour moi, la grande question, c'est celle-là. Est-ce que tu as blasphémé les Saintes Ecritures ?

L'APÔTRE. — Jamais, père ! Dans tous les villages, dans toutes les villes, et jusqu'au cœur même de Jérusalem, nous avons prêché de tout notre cœur la vérité des Saintes Ecritures et la gloire de l'Eternel !

SIMON. — Que son saint nom soit béni ! Les paroles que tu viens de dire éclairent toute la maison... Assieds-toi, mon fils bien-aimé, et bois le vin de notre vigne, qui a fleuri trois fois loin de toi...

(*L'apôtre s'assoit. Simon, debout derrière lui, le tient par les épaules. Rébecca s'agenouille et lui lave les pieds. Zabulon lui tend une coupe de vin. L'apôtre boit. Entre Thadée le chamelier. Il est très vieux, maigre et bronzé, mais il rit, et s'avance vers l'apôtre, qu'il serre dans ses bras.*)

L'APÔTRE. — Tu n'as pas changé, Thadée...

THADÉE. — A mon âge, on ne change guère... Mais toi, te voilà brun comme un vrai chamelier.

L'APÔTRE. — Le vent du désert est le même pour tous.

THADÉE. — Quelle chance que ces Romains soient venus avant toi !

SIMON. — J'en ai des sueurs froides !

THADÉE. — Ils ont fouillé toute ma ferme ! Ils croyaient que c'était la tienne. Moi, j'ai fait semblant de ne pas comprendre, je les ai laissés chercher partout pour te donner un peu de temps, si tu avais eu à cacher quelqu'un... Les chiens ont dévoré trois poulets... Un soldat énorme a fait péter l'échelle des chambres, il a traversé le plancher et il cassé deux jarres d'huile, et on a pissé partout. Je ne sais pas si c'est les soldats ou les chiens, mais, finalement, ça revient au même, et moi, pendant ce temps, le chef me faisait des menaces terribles. Il parlait de me crucifier.

SIMON. — Quand ils en parlent, ils le font... Tu as eu de la chance !

THADÉE. — Loué soit l'Eternel !

(*Entre Barthimée, un vieux berger de cinquante ans. Il va droit vers l'apôtre.*)

BARTHIMÉE. — En voilà une histoire ! Je savais bien que ça finirait comme ça, et je l'avais dit à la petite... Une vie de vagabond, ça ne peut pas durer longtemps. Moi, quand je perds une brebis, je ne la cherche même pas : j'attends. Quand elle aura soif, elle reviendra ! (*A Simon.*) C'est les Romains qui te l'ont ramené ?

L'APÔTRE. — C'est tout le contraire, Barthimée.

SIMON. — Ils voulaient l'arrêter et le mettre en prison !...

BARTHIMÉE. — Et l'Eternel ne l'a pas permis ?

L'APÔTRE. — Il ne l'a pas permis, car il me reste trop de choses à faire...

BARTHIMÉE. — Il te reste à vivre, mon petit. Il te reste...

SIMON. — Tais-toi, Barthimée, c'est à moi de parler parce qu'il faut d'abord que je dise une grande nouvelle.

BARTHIMÉE. — Encore une ?

SIMON. — Thadée, tu sais ce que je craignais ?

THADÉE. — Oui, je le sais. Et alors ?

L'APÔTRE. — Que craignais-tu, père ?

SIMON. — Eh bien ! nous parlions de toi quelquefois.

THADÉE. — C'est à dire tout le temps !

SIMON. — Et nous étions inquiets tous les deux... Parce que quand des jeunes gens commencent à discuter de religion, ça arrive qu'ils se trompent... (*Triomphant.*) Eh bien, Thadée, ce n'était pas ça ! Ce sont de bons Juifs ! Dis-lui, mon fils, dis-lui...

L'APÔTRE. — Jésus n'est pas venu pour détruire, mais pour accomplir.

THADÉE. — Pour accomplir quoi ?

L'APÔTRE. — Les Ecritures.

(*Thadée va lui baiser l'épaule, radieux.*)

SIMON. — Ça c'est parfait. Une seule chose m'inquiète un peu ! Cette histoire du Temple.

L'APÔTRE. — Laquelle ?

SIMON. — Eh bien ! d'après ce guerrier, tes amis ont fait du scandale dans la cour du Temple. Est-ce que c'est vrai ?

L'APÔTRE. — Il n'a pas menti.

RÉBECCA. — Est-ce que tu étais avec eux ?

L'APÔTRE. — Au premier rang.

SIMON. — Ça ne me plaît pas du tout.

ZABULON. — Qu'est-ce que vous avez fait exactement ?

L'APÔTRE. — Nous avons fouetté les marchands et nous avons insulté les impies qui trafiquent de la gloire de Dieu.

RUBEN, *à Simon.* — Ils ont bien fait.

OZIAS, *à Simon.* — La première fois que tu m'as mené au Temple, j'ai cru que c'était une foire !

SIMON. — Peut-être, peut-être... Mais c'est tout de même la cour du Temple... Et il est bien possible que tout ça n'ait pas fait plaisir aux prêtres...

L'APÔTRE. — Les prêtres, mon père, nous haïssent.

SIMON. — Pourquoi ?

L'APÔTRE. — Pour bien des raisons. Celles que justement je suis venu vous dire. Et la première, c'est qu'ils sont du parti des riches, tandis que Jésus aime les pauvres... Il a dit plusieurs fois, sur les places publiques : « Un riche n'entrera pas plus au Paradis qu'une corde en poil de chameau ne passera par le trou d'une aiguille. »

THADÉE. — Ça me console de ne pas être riche, mais je ne sais pas si c'est juste.

OZIAS. — C'est vrai qu'il y a de mauvais riches.

SIMON. — Mais il y en a aussi qui font du bien et qui offrent à l'Eternel des sacrifices grandioses...

ZABULON. — Bar Thamil, celui des troupeaux, pour le jour de ces cinquante ans, il a offert cinq cents moutons...

L'APÔTRE. — Mais il lui en reste cinq mille...

BARTHIMÉE. — Et même plus.

L'APÔTRE. — Celui qui donne le surplus n'a rien donné. Celui qui donne le surplus n'a fait que rendre un bien qui n'était pas à lui. Mais ce pauvre qui n'a guère de pain, et qui t'en donne la moitié, en vérité, je vous le dis, avec la moitié de sa faim, il vient d'acheter la vie éternelle.

Car Dieu ne pèsera pas ce pain que tu donnes, mais il pèsera ce pain qui te manque. Et ce morceau de pain qui t'a manqué à cause de l'amour d'un frère misérable, son poids sera plus lourd aux balances divines, que trente chameaux chargés d'or.

THADÉE. — Ça, pour parler, il sait parler !

ZABULON. — Encore mieux que notre rabbi !

SIMON. — Et puis, qu'est-ce que vous dites encore, qui n'est pas tout à fait d'accord avec le Temple ?

L'APÔTRE. — Aimez-vous les uns les autres.

THADÉE. — Ça c'est parfait.

SIMON. — C'est exactement la Loi de Moïse.

L'APÔTRE. — Pas tout à fait, père.

THADÉE. — Comment, pas tout à fait ? « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

L'APÔTRE. — Oui, Thadée, mais ici vous ne l'observez pas.

THADÉE. — Nous ? Pourquoi ?

L'APÔTRE. — Qui est ton prochain ? Tu penses que c'est un autre Juif comme toi ?

THADÉE. — Bien sûr.

L'APÔTRE. — Et un Samaritain, est-ce que c'est ton prochain ?

SIMON. — Oh ! ça non !

THADÉE. — La Loi dit que l'eau des Samaritains est plus impure que le sang des porcs !

L'APÔTRE. — Eh bien ! Thadée, Jésus est venu pour vous dire que nous devons aimer, comme nos propres frères, tous les hommes.

ZABULON. — Ce n'est pas gentil pour les frères. Nous, nous t'aimons plus que les autres.

L'APÔTRE. — Vous avez tort de les aimer moins.

L'ÉTRANGER. — Un passant ne doit pas parler. Mais tu m'étonnes, et je dois dire qu'avec ton système, il faudrait aussi aimer les Romains !

L'APÔTRE. — Oui, ami, même les Romains.

THADÉE. — Là, moi non plus, je ne suis plus d'accord.

SIMON. — Tu aurais dû sortir du foin plus tôt. Tu avais l'occasion d'en embrasser plusieurs. Moi, je ne suis pas un savant, mais j'ai appris qu'il a été dit dans la Loi : « Œil pour œil, dent pour dent ! »

L'APÔTRE. — Eh bien, Jésus a dit : « Si on te frappe sur la joue droite, il faut tendre la joue gauche. »

THADÉE. — Çà, alors !

SIMON. — On peut dire qu'on n'a jamais entendu ça !

BARTHIMÉE. — Ça n'est guère dans la nature humaine.

RUBEN. — Mais s'il te frappe sur la joue gauche ?

JUDAS. — Eh bien, tu dois tendre l'autre joue, jusqu'à ce que ton ennemi pleure de honte en voyant le mal qu'il t'a fait.

ZABULON. — Est-ce que tu parles sérieusement ?

L'APÔTRE. — Oui, mon frère, et du fond de mon cœur, car c'est le grand message de Jésus : « Aimez vos ennemi ! »

SIMON. — Et comment faire ?

L'APÔTRE. — Bénissez ceux qui vous maudissent !

ZABULON. — Ce n'est pas possible !

L'APÔTRE. — Priez pour vos persécuteurs !

THADÉE. — Pourquoi ?

L'APÔTRE. — Car ils sont en proie à l'Esprit du mal. Et si vous aimez ceux qui vous aiment, quel mérite avez-vous ?

RÉBECCA, *amère*. — Bien sûr ! Ceux qui vous aiment, ça ne compte pas.

L'APÔTRE. — Ceux qui nous aiment, nous devons leur faire entendre le Message, afin qu'un jour nous soyons réunis à la droite du Père, pour l'Eternelle Félicité... Et il dit aussi...

(*A ce moment, deux femmes entrent, suivies de Ruben. La plus âgée s'arrête un instant sur le seuil. Puis, elle s'élance vers l'homme et le serre dans ses bras en pleurant de joie.*)

LA MÈRE. — Mon fils !

(*Il l'embrasse avec une grande tendresse, la repousse, la regarde, et l'embrasse à nouveau.*)

TOUS. — Loué soit l'Eternel !

LA MÈRE. — Je le savais, j'en étais sûre que tu ferais cette Pâque avec nous...

L'APÔTRE. — Tu te trompais, mère chérie..., ce soir, je serai loin d'ici.

SIMON. — Quoi ? Tu veux repartir ?

L'APÔTRE. — Oui, père. Le devoir m'appelle à Jérusalem... Il faut que je prépare le repas sacré de notre Maître... Mes frères les apôtres m'aideront de leur mieux, mais, sans moi, ils ne sauraient pas... Ce sont des enfants dans la vie ordinaire, et il faut que je veille sur eux. Mais, ce soir, ma présence est indispensable, parce que c'est moi qui garde la bourse...

SIMON. — Vraiment ? C'est toi qui as les sous ?

L'APÔTRE. — Regarde, père... (*Il a tiré de sa ceinture une bourse de cuir. Simon s'est approché et la prend.*)

SIMON. — Au moin, ça prouve qu'ils ont confiance en toi. (*Il soupèse la bourse.*) Il y a là au moins trois cents deniers.

ZABULON. — Vous avez tellement d'argent ?

L'APÔTRE. — Et même plus... Il y a quelques pièces d'or. En tout huit cent trente et un deniers.

SIMON, *il fouille dans la bourse*. — De l'or. (*En effet, il en tire une pièce d'or.*) Et d'où vient toute cette richesse ?

L'APÔTRE. — De ceux qui écoutent la parole... Ils nous en donnent souvent beaucoup trop, et nous partageons avec les pauvres.

LA MÈRE. — Et c'est pour t'occuper des pauvres que tu veux quitter ta famille ?

L'APÔTRE. — De mon Maître, et des pauvres.

LA MÈRE. — Et c'est à Jérusalem que tu vas ?

L'APÔTRE. — Oui.

RÉBECCA. — Mais si tu vas à Jérusalem, ces soldats vont te mettre en prison !

L'APÔTRE. — Dans la foule d'une grande ville, on est mieux caché qu'au désert !

SIMON. — Tu as donc oublié que la Loi ordonne de faire la Pâque avec les siens ?

L'APÔTRE. — Père, ce soir, les miens sont à Jérusalem.

SIMON. — Voilà une parole impie... Une parole qui me frappe au cœur... C'est donc une malédiction que tu veux emporter d'ici ?

LA MÈRE. — Simon, je t'en supplie... C'est l'Eternel qui nous l'a conservé, et tu ne dois pas le maudire...

SIMON. — Non, je ne veux pas le maudire. Mais s'il part, il n'aura pas ma bénédiction.

L'APÔTRE. — J'en aurai une grande peine, mais je ne puis pas rester avec vous. Je crois que de grands événements se préparent... Je ne sais pas encore lesquels parce que le Maître nous parle souvent par paraboles. Il nous a prévenus : ce soir, c'est la dernière Pâque que nous mangerons ensemble.

L'ÉTRANGER. — La dernière ? Pourquoi ?

L'APÔTRE. — Je ne sais pas. Peut-être sommes-nous à la fin des temps, et je sens une angoisse dans mon cœur... C'est pour cela que je suis venu, et que j'ai voulu vous parler à tous, pour que vous ne soyez pas surpris par le Jugement... Et voici maintenant...

SIMON. — Et voici maintenant, que tu en as assez dit... Si tu veux recevoir deux gifles au lieu d'une, et si tu veux embrasser les Romains, ça prouve que ça ne va pas bien là-dedans (*Il se touche le front.*) mais, avec du temps, ça peut s'arranger. Ce qui est plus grave, c'est ce que tu as dit tout à l'heure : que les tiens sont à Jérusalem. Ça, je le retiens (*Il montre l'assistance.*) ceux-là aussi le retiennent...

LA MÈRE. — Mais tu sais bien qu'il n'a pas voulu dire...

SIMON. — Je sais ce que j'ai entendu. Mais nous en reparlerons plus tard. Pour le moment, il s'agit de le sortir d'affaire et de le tirer des griffes de la police. Eh bien, moi, Simon, fils de Zadoc, j'ai le moyen de le sauver.

LA MÈRE. — Comment ?

SIMON. — Parce que, moi, je ne me suis pas laissé intimider par les soldats. Moi, j'ai parlé à ce centurion. Et pourtant, il faisait claquer son fouet, et il avait commencé à mettre le feu à la maison... Mais l'Eternel m'a inspiré et j'ai eu l'idée de lui faire boire notre vin, et il m'a tout dit, et vous allez tout savoir. D'abord, le plus pressé Thadée, est-ce que tu peux nous prêter un chameau ?

THADÉE. — Aujourd'hui, je n'en ai qu'un à l'étable. Les autres sont chez Mardochée, à Jérusalem. Mais c'est le plus jeune, et il file comme une hirondelle. Quand le veux-tu ?

SIMON. — Le plus tôt, c'est le mieux.

THADÉE, *à Ruben.* — Va dire à Siméon qu'il prépare la Flèche du Désert.

SIMON. — Prends deux outres de vin et charge-les sur le chameau.

(*Ruben sort.*)

THADÉE, *à Simon.* — Où veux-tu aller ?

SIMON. — Moi, je ne veux aller nulle part. Mais je veux que celui-ci aille à Jérusalem. (*A l'Apôtre.*) Tu vas voir comme c'est simple : tu iras au palais du gouverneur qui est près de la forteresse, et tu demanderas... (*Il s'arrête. Il réfléchit.*) Ça y est ! J'ai oublié son nom. Ça ne fait rien. Tu demanderas le centurion qui commande la garde. C'est celui qui était ici tout à l'heure. C'est un homme grand et fort, avec une plaque d'or, et qui aime beaucoup notre vin. Tu lui diras : « Je suis le fils de Simon le vigneron et je viens te dire que le charpentier est à tel endroit. » Ce qu'ils feront, ça ne nous regarde pas. Et toi, tu reviens dès ce soir, sur le chameau, et tu fais la Pâque avec les tiens, et tu restes ici pour toujours, près de cette colombe qui s'est gardée pour toi. Et la police te laissera tranquille. C'est le centurion qui me l'a promis.

THADÉE. — Voilà une bonne nouvelle !

L'APÔTRE. — Moi, que je livre Jésus ? (*Il sourit avec amertume.*)

RÉBECCA. — C'est lui qu'on cherche. Pourquoi veux-tu payer pour lui ?

SIMON. — Ils finiront toujours par l'attraper ! Au moins, que ça profite à quelqu'un !

L'APÔTRE. — Père, prends garde... Je crains bien que Satan n'ait parlé par ta bouche !

Père, mon père bien-aimé, je ne t'en veux pas et je sais que Dieu te pardonne, à cause de ton ignorance de la vérité et de la pureté de ton cœur.

SIMON. — Mon ignorance me commande de sauver la vie de mon fils, au lieu de protéger un charpentier que je ne connais pas.

(*Ruben entre brusquement.*)

RUBEN. — Le chameau a bu. Le vin est chargé. Tout est prêt.

SIMON. — Bien. (*A l'Apôtre.*) Mon fils, maintenant, c'est ton père qui commande, et qui ordonne. Tu vas aller voir ce centurion : Marcius ! Ça m'est revenu. Marcius ! Tu le fais boire et tout est fini !

THADÉE. — Embrasse ta mère et va faire ton devoir. Un ordre du père, est sacré !

L'ÉTRANGER. — Mais l'Eternel commande avant le père ! Simon, fils de Zadoc, mon hôte respecté, écoute la parole d'un passant du désert. Tu lui reproches quelques petites différences dans l'interprétation de la Loi, et tu lui ordonnes, avec ton autorité paternelle, de commettre un crime contre la Loi elle-même ! Tu lui ordonnes de trahir son ami, et de le livrer à l'oppresseur !

SIMON. — Mais puisque cet homme est un sacrilège !

L'ÉTRANGER. — Qui te l'a dit ? C'est un Romain, une brute qui parle au hasard et qui ne sait rien de la Loi de Moïse... Pense à ces amis de trois années, à ces frères de pauvreté, qui l'attendront ce soir autour d'une longue table vide. Ils attendront l'ami et le pain de la Pâque, mais ils verront paraître les bourreaux et les fers... Et l'on dira dans ton village : « C'est le fils de Simon, c'est le frère aîné, qui a trahi ses douze amis. Et pourquoi ? Pour sauver sa peau ! »

L'APÔTRE. — Celui-ci parle comme un inspiré...

L'ÉTRANGER. — Et puis, tu l'as dit tout à l'heure. Cette Pâque sera la dernière que vous mangerez ensemble. Il va peut-être vous donner ses derniers conseils, il va vous faire ses adieux... Il faut qu'il soit présent à cette table, il faut qu'ils échangent le dernier baiser... Ils se disperseront ensuite, et ton fils reviendra parmi vous aussi propre qu'il en est parti... Les prêtres oublieront cette petite affaire, et les Romains ne reviendront jamais jusqu'ici... Pardonne-moi, j'ai trop parlé. Mais j'ai voulu remercier mon hôte en lui donnant le conseil d'un ami.

JUDAS. — Merci ! Pour la seconde fois, tu montres la route que je dois suivre... et que je suivrai jusqu'au bout. Simon, fils de Zadoc, mon père bien-aimé, je vais prendre le chameau de Thadée, et même ces outres de vin. Mais je n'irai pas voir ce policier.

LA MÈRE. — Tu préfères la prison loin de nous ?

SIMON. — La prison, et le fouet, et peut-être la mort !

L'APÔTRE. — J'aimerais mieux la mort que de trahir mon Maître. Mais rassurez-vous, je ne mourrai pas, et lui-même ne court aucun danger. Aujourd'hui, je n'ai pas le droit de tout vous dire. Et je regrette de n'être pas venu plus tôt pour vous enseigner, et de n'avoir pas plus de temps, mais je sais que vous êtes des cœurs simples et honnêtes, et l'Eternel le sait bien mieux que moi. Il ne vous demande que peu de chose pour vous accueillir parmi les siens, et je vais vous laisser les clefs du royaume. Ce sont des mots, tracés sur un carré d'écorce, de simples mots d'obéissance et d'amour qui vont faire tomber les empires et qui sauveront les âmes du mal. C'est la prière de Jésus-Christ. (*L'Etranger sort discrètement.*) Il nous l'enseigna sur la montagne, quand nous avions si peu de nourriture qu'un moineau n'aurait pu en vivre. Mon frère Zabulon vous la lira chaque matin et chaque soir, et si vous en retenez seulement une ligne, vous serez plus riches que César. En ce jour de la Pâque, avant d'aller servir le Maître, je veux la dire pour vous tous.

(*Zabulon s'agenouille le premier, puis Rébecca, puis les autres suivent. Mais Simon et Thadée restent debout. L'Apôtre debout prie avec ferveur, d'une voix forte.*)

« Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. (*Thadée s'agenouille.*) Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. »

(*Il les bénit, et sort sans mot dire.*)

(*La mère se lève, et le suit. Au dehors, on l'entend qui appelle :* Judas, mon petit Judas...)

RIDEAU

# ACTE II

*Avant le lever du rideau, on entend un chœur qui chante le chant de la Pâque. C'est la même salle de ferme.*

*Autour d'une longue table improvisée, des hommes et des femmes sont debout.*

*Les hommes ont de longs manteaux, de grands chapeaux sur la tête, et ils s'appuient sur des bâtons de pèlerin. Il y a là Simon, toute sa famille et quelques voisins.*

*Il est plus de minuit. C'est la fin du repas de la Pâque. Beaucoup de plats vides, de cruches et de coupes. Des enfants dorment dans les coins.*

*Le chant se termine. Il y a un silence, puis Simon parle.*

SIMON. — Maintenant, mes enfants, et toi, Bartimée, mon voisin, et toi, Thadée, mon ami, je vous remercie d'être venus ce soir avec les vôtres. Après cette Pâque que nous avons célébrée, mangée... et chantée du fond du cœur, je crois que c'est le moment d'aller dormir, afin de reprendre des forces pour notre travail de demain. Mais, avant de nous quitter, j'ai idée de faire encore une petite prière, pour celui à qui nous avons pensé toute la soirée. (*Il lève sa face vers le ciel et prie avec ferveur.*) Seigneur, ce soir, en ce saint jour de la Pâque, j'avais mis, à la place de l'absent, la pioche et la serpe de sa jeunesse. Excuse la prière de ton vieux serviteur : qu'il revienne les prendre dans ses mains de paysan... Accorde-moi de revoir ses larges empreintes dans l'argile, sous les amandiers pleins d'oiseaux, et d'entendre sonner sa pioche sur les pierres dans la vigne qui va fleurir...

(*Un grand silence. La mère sanglote. Simon brusquement.*)

Allez dormir. Il est temps.

(*Il est allé devant la cheminée. Il tourne le dos à l'assistance. Il regarde la petite flamme bleue qui danse sur deux éclats de racine d'olivier. Les femmes emportent dans leurs bras les enfants endormis. Tous se retirent, sans dire un mot et sans bruit. Au bout d'un court instant la porte s'ouvre et l'étranger paraît.*)

L'ÉTRANGER. — Simon, c'est encore moi... L'essieu de ma charrette s'est rompu, à trois lieues d'ici... Je suis revenu avec le mulet, et je te demande encore une fois l'hospitalité.

SIMON. — Encore une fois, tu es le bienvenu. Ce qui m'ennuie, c'est que je n'ai pas un très bon lit à t'offrir, parce qu'il a fallu donner toutes les chambres aux femmes et aux filles. J'ai invité des voisins, tu comprends... Mes fils sont allés dormir dans le grenier à foin. Je vais te donner cette paillasse... Elle est toute neuve, et mes filles l'avaient préparée pour moi au coin de la cheminée... J'irai au grenier, avec mes garçons.

L'ÉTRANGER. — Je puis aussi bien y aller moi-même...

SIMON. — Ce n'est pas possible, ami. Tu es un envoyé de Dieu, le jour de la Pâque : Honte et malheur à moi si je ne te donnais pas ma place : La Loi ordonne que tu dormes ici.

L'ÉTRANGER. — La Loi et ton bon cœur, Simon. Je te suis très reconnaissant.

SIMON, *tâtant la paillasse.* — Mes deux filles sont vraiment des merveilles. Regarde comme cette paillasse est bien gonflée. Et comme elle est élastique. Il faut dire que la paille vient de mon champ des Quatre-Pierres. C'est la plus souple de toute la province... Sans compter une odeur de pain frais qui vous fait dormir en souriant.

L'ÉTRANGER. — Je suis sûr que j'y serai mieux que dans une chambre, parce que cette salle est grande et que le mur est chaud.

SIMON. — Pour être bien, tu seras bien. C'est là que je dormais du temps de mon père Zadoc. Ni en hiver, ni au printemps, je n'ai jamais su qu'il faisait froid... Et puis, le feu, ça tient compagnie.

L'ÉTRANGER. — Oui, ça tient compagnie et ça fait plaisir aux yeux.

SIMON. — Dans cette cruche, tu as de l'eau pure... C'est celle du puits près du figuier... Elle est aussi bonne que celle du puits de Jacob... J'ai des amis qui viennent de très loin... avec des ânes, pour en chercher. Et, souvent, des voyageurs m'ont dit qu'il n'en existait pas de meilleurs dans toute la Judée et peut-être dans le monde entier.

L'ÉTRANGER. — Un bon puits, c'est le plus précieux des trésors.

SIMON. — Notre famille a mis plus de dix ans à le creuser. Enfin voilà notre récompense. (*Il montre la cruche.*) Est-ce que tu as l'intention de partir avant le jour ?

L'ÉTRANGER. — Cela pourrait arriver. Je partirai quand je m'éveillerai.

SIMON. — Je crois qu'ici personne n'ouvrira les yeux de bonne heure, nous n'avons guère l'habitude de nous coucher si tard. Alors, je ne te reverrai peut-être pas.

L'ÉTRANGER. — Je te remercie de ton accueil. Si un jour tu passes par Lydda, demande la maison

d'Ebion, fils d'Elenezer. Tu y seras comme chez toi.

SIMON. — Maintenant, comme tu es un passant de l'Eternel, il faut que je te pose une question. Est-ce que tu as besoin d'un peu d'argent ?

L'ÉTRANGER. — Non, merci.

SIMON. — Tant mieux... Parce qu'il faut que je te dise. Moi, je suis un peu avare, je n'aime pas donner de l'argent : il est si difficile à gagner. Remarque que si tu en avais vraiment besoin, ça ne me ferait pas plaisir, mais je t'en donnerais quand même un peu. Enfin, tout est bien comme ça. Tu n'en as pas besoin, tu l'as dit librement, n'en parlons plus. Si tu te réveilles, mets une bûche au feu. Si tu ne te réveilles pas, ça n'a pas d'importance. Il y a une souche d'olivier, elle tiendra la braise jusqu'à demain matin. Maintenant, excuse-moi, je dors debout. (*A lui-même.*) Et pourtant, je sais bien que je ne dormirai pas cette nuit.

L'ÉTRANGER. — Je n'ai pas osé te demander des nouvelles de ton fils. Est-il revenu ?

SIMON. — Hélas non ! et je n'en sais rien. Enfin, que la volonté de l'Eternel soit faite. Qu'il protège ton sommeil et qu'il dirige ton voyage... Bonne nuit.

L'ÉTRANGER. — Merci.

(*Simon sort. L'étranger prépare sa couche, puis il s'y étend. Un silence. On entend aboyer un chien, au loin. Puis la porte s'ouvre. Judas paraît. Il referme la porte. Il entre. Il est pâle et nerveux. Il vient regarder le feu. Puis il va s'asseoir à la grande table. Soudain, il pose sa tête sur ses bras repliés. L'étranger se lève sans bruit et va vers lui. Il le regarde un instant, puis il touche son épaule.*)

JUDAS, *comme à lui-même.* — Pourquoi ? Pourquoi ? Je rêve peut-être... Quand on a donné sa vie, tout son cœur, toute son âme... Non, non. (*Un silence.*) Brusquement comme ça... Sans raison... Il doit y en avoir une pourtant. Notre Père qui êtes aux cieux, quel est mon crime ? Quelle est mon offense ?

L'ÉTRANGER. — Judas !

(*Judas lève brusquement la tête; il est pâle et hagard.*)

JUDAS. — Tu n'es pas parti ?

L'ÉTRANGER. — Ton père m'a donné ce lit près du feu... Ainsi, le centurion a tenu sa promesse ?

JUDAS. — Je ne l'ai pas vu.

L'ÉTRANGER. — Tu n'es pas allé à Jérusalem ?

JUDAS. — J'en reviens.

L'ÉTRANGER. — Tu n'as pas retrouvé tes amis ?

JUDAS. — Je les ai retrouvés à l'endroit convenu, et j'ai préparé la Pâque pour eux...

L'ÉTRANGER. — Tu as le visage du désespoir... On a arrêté tes amis ?

JUDAS. — Non.

L'ÉTRANGER. — Pourquoi n'es-tu pas resté avec eux ? C'était donc vraiment la dernière Pâque, et vous voilà dispersés pour toujours ?

JUDAS. — Il s'est passé quelque chose que je n'arrive pas à comprendre. Quelque chose d'absurde et d'horrible.

L'ÉTRANGER. — Ce matin, devant ton père, je n'ai pas dit grand-chose. Un passant ne peut guère se mêler à une scène de famille. Mais, Judas, je suis ton ami plus que tu ne crois.

JUDAS. — Tu me connais à peine.

L'ÉTRANGER. — J'étais à Cana, le jour des noces. J'ai vu le miracle du pain et du vin. Oui, je l'ai vu de mes yeux...

JUDAS. — Alors, tu crois en lui ?

L'ÉTRANGER. — Un homme de mon âge ne peut changer en quelques mois. Et puis, je ne l'ai vu qu'une fois... Mais je suis sûr que ce rabbi apporte des idées généreuses, et je suis de tout cœur avec toi. Qu'est-il arrivé ?

JUDAS. — Si je te raconte, j'ai peur de pleurer.

L'ÉTRANGER. — Allons, tu n'es plus un enfant. Quand on veut connaître le visage de la vérité, il vaut mieux la regarder en face. Si tu me dis, en conservant le calme, la chose qui vient d'arriver, tu la comprendras mieux toi-même. Parle-moi du fond de ton cœur. (*Judas ne dit rien.*) Où avez-vous célébré la Pâque.

JUDAS. — Nous étions chez un homme pieux de Jérusalem qui avait préparé une salle tout exprès. Et tout de suite ça a mal commencé pour moi... J'étais allé chercher le pain azyme chez un autre ami et je suis arrivé en retard. Et j'ai vu que Jean m'avait pris ma place, ma place que j'aimais tant, à côté du Maître... A sa droite.

L'ÉTRANGER. — Après tout, ce n'est pas un si grand malheur.

JUDAS. — Oh non ! bien sûr. J'en ai eu de la peine, mais je n'ai pas réclamé. Nous avons commencé à manger en silence... Nous étions tristes et pleins d'angoisse à cause des paroles d'avant-hier...

L'ÉTRANGER. — Celles qui annonçaient la dernière Pâque ?

JUDAS. — Oui, mais devant les miens, je n'ai pas tout dit.

L'ÉTRANGER. — Quelles étaient donc ces paroles ?

JUDAS. — « Vous savez que la Pâque a lieu dans deux jours, le Fils de l'Homme va être livré pour être crucifié. »

L'ÉTRANGER. — Il avait parlé d'être crucifié ?

JUDAS. — Oui, mais nous pensions que ces mots avaient un sens caché. Presque toujours il parle par paraboles...

L'ÉTRANGER. — Comme beaucoup de rabbis.

JUDAS. — Mais comme nous n'avions pas compris, nous étions troublés... Et tout à coup, dans le silence, il a dit : « J'ai désiré avec ardeur manger cette Pâque avec vous, avant que je souffre. » Alors, nous l'avons tous regardé, et j'avais des larmes dans les yeux. Alors, il a dit ensuite : « Je vous déclare que je n'en mangerai plus désormais, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de mon père. »

L'ÉTRANGER. — En somme, il annonçait sa mort.

JUDAS, — Plusieurs pleuraient sans rien dire, et j'avais la gorge serrée, et je n'arrivais pas à manger. Et moi, je pensais que c'était notre dernière Pâque, parce qu'il voulait nous envoyer au-delà des mers, pour porter la bonne nouvelle aux peuples lointains. Mais tout à coup : « En vérité, je vous le dis, un de vous doit me trahir... »

L'ÉTRANGER. — Il l'a dit à haute voix ?

JUDAS. — Il l'a dit simplement. « Un de vous doit me trahir. » Alors, tous ont cessé de manger, et il y avait un silence énorme. Nous étions pâles et glacés de stupeur. Puis plusieurs ont demandé : « Maître, est-ce moi ? » Mais il ne répondait pas, et tout à coup, il m'a regardé en face. Alors, à mon

tour, j'ai demandé : « Maître, est-ce moi ? » Et il m'a répondu : « C'est toi, tu l'as dit. »

(*Un silence.*)

L'ÉTRANGER. — Les autres l'ont entendu ?

JUDAS. — Ils m'ont regardé avec surprise, puis avec horreur... Moi, j'ai senti que mon cœur se serrait et qu'il pesait comme une pierre. J'attendais une explication... Je croyais que c'était encore une parabole. Mais il n'a plus dit un seul mot. Il n'a pas souri. Je me suis levé. Alors il a dit à voix basse : « Ce que tu dois faire, fais-le vite. » Sans même savoir où j'allais, je suis sorti à reculons, et puis, j'ai couru dans la nuit... Je ne me souviens pas d'avoir repris le chameau, chez Mardochée... C'est pourtant cette bête qui m'a ramené jusqu'ici. Voilà. Je ne comprends pas. Je ne peux pas comprendre.

L'ÉTRANGER. — Es-tu bien sûr qu'il a prononcé ces paroles ? Exactement celles que tu m'as dites ?

JUDAS. — J'entends encore le son de sa voix. « L'un de vous doit me trahir. » « Est-ce moi, Maître ? » « C'est toi, tu l'as dit », et encore « Ce que tu dois faire, fais-le vite... » C'était bien à moi qu'il parlait...

L'ÉTRANGER. — Pourquoi n'as-tu rien répondu ?

JUDAS. — Et que pouvais-je lui répondre ?

L'ÉTRANGER. — Tu pouvais dire : « Ce matin même mon père m'a proposé de vous livrer pour sauver ma propre vie et j'ai refusé en riant, parce que je suis prêt à mourir pour vous. » Voilà ce que tu pouvais dire, et qui est la vraie vérité...

JUDAS. — Je n'y ai pas pensé...

L'ÉTRANGER. — Il sait que tu es venu voir ta famille... Il se demande si la vue des tiens n'a pas affaibli ta foi. Il sait que les Romains le cherchent... Il a pu douter de toi. On lui a peut-être dit que le centurion t'offrait la liberté, et alors il a pu en conclure...

JUDAS. — Ce serait possible s'il n'était qu'un homme !

L'ÉTRANGER. — Tu veux dire que c'est un prophète ?

JUDAS. — Plus qu'un prophète.

L'ÉTRANGER. — Qui peut être plus qu'un prophète ?

JUDAS, *il hésite, puis il parle à voix basse.* — L'envoyé de Dieu. Le Fils de Dieu. Le Messie. Voilà. Je l'ai dit. Il est venu avant le jugement, et il va bientôt se révéler.

L'ÉTRANGER. — Le Messie ?

JUDAS. — Je te le dis en vérité.

L'ÉTRANGER. — En vérité je ne peux pas te croire...

JUDAS. — Alors tu ne peux pas me conseiller.

L'ÉTRANGER. — Ecoute : s'il était celui que tu dis, il connaîtrait le fond de ton cœur...

JUDAS. — Il le connaît certainement : il entend les pensées des hommes.

L'ÉTRANGER. — Il sait donc, s'il est vraiment le Messager, que tu n'as jamais eu l'intention de le livrer ?

JUDAS. — Sans aucun doute il le sait, puisque c'est la vérité.

L'ÉTRANGER. — Alors, ses dernières paroles n'ont aucun sens... Ou plutôt, cela veut dire qu'il n'est qu'un homme, qu'il sait qu'il est poursuivi, et qu'il a peur d'être livré. Il a voulu faire une expérience... Il a voulu voir ce que tu allais dire... Ce que tu allais faire. Mais toi, au lieu de répondre, tu t'es enfui, et en ce moment il doit trembler de peur...

JUDAS. — Ne le crois pas, il est le Messie, je le sais.

L'ÉTRANGER. — Alors, trouve une explication. (*Un temps.*) Et cette dernière phrase : « Ce que tu dois faire, fais-le vite. » Réfléchis un peu, Judas. S'il était le Messie, et si tu étais capable de commettre ce crime, est-ce qu'il t'aurait poussé vers la trahison ?

JUDAS, *il s'éclaire.* — Tu as raison... Il m'a toujours aimé... Il m'aurait dit : « Judas, tu as de mauvaises pensées, et je vois que Satan est entré en toi. » Il m'aurait béni de sa longue main, et le méchant serait sorti de mon cœur... Et d'ailleurs, le démon ne peut rien contre ceux qui vivent auprès de Jésus, car il est le Christ.

L'ÉTRANGER. — Et pourtant il a bien dit : « Ce que tu as à faire, fais-le vite ? »

JUDAS. — Il l'a dit à voix basse, comme s'il parlait pour moi seul.

L'ÉTRANGER. — Attends. Il faut examiner le sens des mots. *Un de vous doit me trahir.* Cela peut vouloir dire *Un de vous me trahira* ou bien *Un de vous a l'intention de me trahir.*

JUDAS. — C'est très clair.

L'ÉTRANGER. — Non, ce n'est pas très clair. Parce que cela peut vouloir dire aussi : *Il faut que l'un de vous me trahisse* ou encore *Un de vous a le devoir de me trahir.*

JUDAS. — Comment la trahison serait-elle un devoir ?

L'ÉTRANGER. — Je ne sais pas. Je cherche. Et je te dis tout bêtement le sens des mots ! Et *Ce que tu dois faire, fais-le vite.* Il y a encore le mot *dois*, avec son double sens. Voyons, voyons... Si on accepte ta croyance, c'est Dieu lui-même qui vient de te parler, et il t'a dit : « C'est toi qui dois me trahir. » Puis il ajoute : « Ce que tu dois faire, fais-le vite. » Si c'est un homme qui parle, cet homme est fou. Et si c'est Dieu... Finalement, je n'y comprends rien.

JUDAS. — Et si c'était ?

L'ÉTRANGER. — Quoi ?

JUDAS. — Non. J'en perds le bon sens. C'est une idée absurde.

L'ÉTRANGER. — Il n'y a que moi pour l'entendre. Quelle est cette idée ?

JUDAS. — Et si c'était un ordre ?

L'ÉTRANGER. — Voilà une idée surprenante, mais c'est peut-être une lumière dans la nuit... La parole de Dieu n'est jamais une plainte. Il ne parle que pour commander... Et si c'est un ordre qu'il t'a donné, c'est la preuve qu'il est le Messie. Ces Romains, il ne les fuit pas : il les provoque. Et c'est toi, Judas, son meilleur ami, qu'il a chargé de les conduire jusqu'à lui.

JUDAS. — Dans quel but ?

L'ÉTRANGER. — S'il est le Messie, il le sait. Peut-être un piège qu'il leur tend... S'il est le Messie, ce n'est pas à nous de juger. (*Un temps.*) Judas, quand j'étais jeune, j'ai eu l'ambition d'être un rabbi... J'y ai renoncé, mais je connais assez bien les Ecritures. Judas, souviens-toi d'Isaïe. On le maltraite, et il accepte la souffrance.

JUDAS. — Il n'ouvre pas la bouche... C'est un agneau qu'on mène à l'abattoir... Et tu crois qu'il parlait de Jésus ?

L'ÉTRANGER. — Je ne sais pas... Et Zaccharie a dit...

JUDAS. — « Il sera mis au rang des criminels... »

L'ÉTRANGER. — Et n'a-t-il pas dit lui-même : « Il faudra que je souffre. Il faudra que j'aille à Jérusalem pour y être crucifié. »

JUDAS. — Oui, il nous l'a dit plusieurs fois, mais pourquoi ?

L'ÉTRANGER. — Il le sait, et Dieu le sait... Et puis, la tragédie n'irait certainement pas jusqu'au bout.

JUDAS. — Que veux-tu dire ?

L'ÉTRANGER. — Pour sonder le cœur d'Abraham, l'Eternel lui ordonna d'égorger son fils. Mais au moment où le père tremblant approchait le couteau de la gorge tendue, Dieu remplaça l'enfant par un agneau. Celui qui a épargné le fils d'un homme, crois-tu qu'il permettrait le supplice de son propre fils ? Si Jésus est le Messie, les Ecritures disent qu'il doit être livré. Et pour cette mission, c'est toi qu'il a choisi...

JUDAS. — Pourquoi moi plutôt qu'un autre ?

L'ÉTRANGER. — Parce que tu es le plus intelligent des apôtres.

JUDAS. — Moi ? L'esprit de Pierre est cent fois meilleur que le mien.

L'ÉTRANGER. — Alors, tu es le plus fidèle, et le plus dévoué...

JUDAS. — Tous mes frères lui sont dévoués jusqu'au fond du cœur.

L'ÉTRANGER. — Mais toi, tu es l'homme d'action. C'est toi qui as la bourse commune... C'est toi qui choisis le campement. Enfin, pour les choses terrestres, le chef des apôtres, c'est toi.

JUDAS. — Pour les choses terrestres, peut-être.

L'ÉTRANGER. — Mais cette mission auprès des Romains, n'est-ce pas une chose terrestre ?

JUDAS. — Non, ce n'est pas possible, non. Si c'est un ordre qu'il a donné, pourquoi ne l'a-t-il pas fait ouvertement, devant mes frères les apôtres ?

L'ÉTRANGER. — N'y a-t-il pas eu de petites querelles entre vous ?

JUDAS. — Oui, bien souvent pour des questions de préséance. Moi, je n'y ai jamais pris part, j'avais bien autre chose à faire.

L'ÉTRANGER. — Ceux qui étaient jaloux de ta place à table, pense à leur colère et à leur chagrin s'ils avaient su l'importance du rôle que Jésus vient de te confier.

JUDAS. — Ainsi, toi-même tu crois que je dois le livrer ? Tu disais pourtant ce matin que la trahison est infâme.

L'ÉTRANGER. — Je te l'ai dit, et je le crois toujours. Livrer un ami, c'est trahir. Mais livrer à des hommes le Fils du Tout-Puissant qui le désire et le demande, c'est obéir et servir le Maître qui t'a choisi... S'il est celui que tu me dis, ton devoir est de le livrer. (*Un temps.*) Moi, à ta place, j'hésiterais : je ne suis pas très sûr de sa divinité... Finalement, ce n'est pas mon affaire, et j'ai parlé peut-être un peu trop librement, car j'envisage tout ce qui est possible, mais sans pouvoir rien affirmer, et cette décision que tu vas prendre, elle me paraît si grave pour toi que, peut-être, j'aurais mieux fait de me taire.

JUDAS. — C'est à Dieu qu'il faut demander conseil... (*Il va s'agenouiller dans un coin. L'étranger le regarde de loin, et l'on voit par moments passer sur son visage l'ombre d'un sourire.*) Notre Père, qui êtes aux cieux, ayez pitié de votre enfant misérable... Eclairez les ténèbres qui m'écrasent, protégez-moi des embûches de Satan. Seigneur, envoyez-moi un signe de votre volonté, et je l'accomplirai humblement par respect pour votre puissance, et par amour pour votre Fils... (*Il se lève.*) Ma décision est prise. Je retourne auprès de Jésus. S'il me répète les mêmes paroles, je comprendrai. (*Il rattache ses sandales.*)

L'ÉTRANGER. — Je ne sais pas si c'est une bonne idée.

JUDAS. — Pourquoi ?

L'ÉTRANGER. — S'il sait que tu hésites, il te remplacera.

(*La porte s'ouvre brusquement. Le centurion paraît. Il est suivi de soldats qui portent des torches, et de prêtres en longues robes. Le centurion s'élance vers les deux hommes.*)

CENTURION. — En voilà deux ! Est-ce que c'est ça ?

(*Un prêtre qui paraît être le chef des autres, s'avance. Il examine l'étranger.*)

CAÏPHE. — Celui-là n'est pas de la bande. Ils sont tous plus jeunes que lui. (*Il examine Judas.*) Mais celui-là est sans doute...

JUDAS. — Si tu cherches Judas l'Iscariote, c'est moi.

LE PRÊTRE. — Où sont les autres ?

JUDAS. — Je les ai laissés à Jérusalem. La nuit commençait à peine, et ils célébraient la Pâque, comme de bons Juifs.

LE PRÊTRE. — Chez qui ?

JUDAS. — Je refuse de te le dire, parce que tu veux leur faire du mal.

CENTURION. — Ça commence bien. Mettez-lui les fers.

(*Pendant que les soldats enchaînent Judas.*)

L'ÉTRANGER. — Voilà peut-être le signe que t'envoie l'Eternel.

CENTURION. — Qu'est-ce qu'il raconte celui-là ? Et d'abord qui es-tu ?

L'ÉTRANGER. — Un passant du désert, Seigneur, qui a reçu l'hospitalité de son frère.

CENTURION. — Bien, fouillez la baraque, et tout le monde en bas.

(*Les soldats s'élancent vers les portes. Le centurion avise sur la table un grand plat qui contient des os de l'agneau. Il appelle Caïphe.*)

Regarde ! Ils ont croqué un agneau tout entier ! Il y avait des galavards ici tout à l'heure !

CAÏPHE. — Ils ont dû célébrer la Pâque, mais avec qui ?

JUDAS. — Ceux de ma famille, et sans doute les voisins.

(*On voit sortir de chaque porte des gens mal éveillés et terrorisés, que les soldats poussent à coups de pied.*)

CENTURION. — Contre le mur, et pas un mot !

(*Tous s'alignent contre le mur. Le dernier qui sort du grenier, c'est Simon, effaré. Le centurion va à sa rencontre, menaçant.*)

Celui-là, c'est son père... Une vieille canaille qui fait l'innocent... Ça ment comme ça respire. Ce matin, il m'a eu jusqu'au trognon. (*Il le prend par la barbe.*) Hein, vieux couillon ? Si on la brûlait, ta baraque ?

SIMON, *épouvanté.* — Seigneur commandant, je te jure qu'il n'était pas caché ici.

CENTURION. — Quoi ?

SIMON. — Quand tu es venu ce matin, il n'était pas là, Seigneur commandant.

JUDAS. — Je suis arrivé après ton départ.

LE PRÊTRE. — D'ailleurs, ça n'a plus d'importance. Nous l'avons, cela nous suffit.

SIMON. — Et puis, je ne mentirais pas devant les pontifes qui représentent l'Eternel. Le vieux Simon est un bon Juif, Seigneur. Je dirai tout ce que je sais. D'abord quand il était petit...

CENTURION. — Ta chansonnette. Quand il était petit, il faisait des cruches comme des coucourdes. Mais ce n'est pas ça qui nous intéresse. Où est le Jésus ? (*Il examine les frères et les voisins.*) Je ne vois pas le blond.

CAÏPHE. — Il n'est pas ici ni aucun des autres. (*A Simon.*) Où sont-ils ?

SIMON. — A Jérusalem. Il n'a pas voulu rester ici pour la Pâque. Il est allé la faire avec eux, à Jérusalem...

LE PRÊTRE. — Dans quelle maison ?

SIMON. — Chez le percepteur.

LE PRÊTRE. — Lequel ?

SIMON. — Il va te le dire, Seigneur... Allons, mon fils, quand le Temple interroge, un bon Juif doit répondre franchement.

LE PRÊTRE. — Sais-tu qui je suis ?

JUDAS. — Tu es Caïphe, le grand prêtre. Quel honneur pour cette pauvre maison !

CAÏPHE. — La demeure de l'homme pieux est aussi belle que le Temple. (*A Judas.*) Ecoute bien : Si tu nous dis où est Jésus, je te promets la vie sauve et la liberté.

UN PRÊTRE. — Et pour t'établir dans la vie, nous te donnerons une belle somme d'argent. Dis-nous seulement...

CENTURION. — Pardon... il s'agit pas de nous *dire* où il est. Il s'agit *de nous y mener*, et de nous le faire voir. Moi, je ne lâche pas cet oiseau-là tant qu'on n'a pas embarqué l'autre. (*A Judas.*) Entends bien ce que je te dis : Dès que le barbu est coffré, je te renvoie chez tes parents.

SIMON. — Tu vois, mon fils, ils sont d'accord.

L'ÉTRANGER. — Ce que tu dois faire, fais-le vite.

CENTURION. — Oui, c'est ça. Fais-le vite. Parce que, moi, cette histoire, ça commence à me courir. J'en ai assez d'habiter sur un chameau. Alors, ou tu parles, ou on t'attache sur la table de famille, et ça commence pour de bon. (*Il a fait claquer le fouet qu'il vient de prendre à un soldat. Judas se tait.*)

CAÏPHE. — Centurion, il se laisserait tuer sans rien dire. Laisse-moi parler à sa raison et à son cœur. Permets qu'on lui ôte ses fers.

(*Le centurion hausse les épaules et fait un signe. Le décurion détache les chaînes.*)

Judas, tu es d'une famille honorable.

SIMON. — Pauvre, mais honorable : tu l'as dit.

CAÏPHE. — Ne sois pas la honte des tiens.

JUDAS. — C'est donc un crime de prêcher le respect de la Loi ?

CAÏPHE. — La Loi, nous la connaissons mieux que toi. Et, d'autre part, tu vois que, pour une fois le Temple et les Romains sont d'accord. Ce charpentier doit être interrogé. Si tu refuses de dire où il est, tu deviens son complice.

L'ÉTRANGER. — Ce que tu dois faire, fais-le vite !

CAÏPHE. — D'ailleurs ne crois pas que nous avons l'intention de le mettre à mort... Le tribunal du Temple désire l'entendre, afin qu'il nous précise sa doctrine. Et même si son enseignements sur certains points est contraire à la Loi, il n'aura qu'à faire amende honorable, et tout sera dit.

SIMON. — Tu vois qu'il ne faut qu'un peu de bonne volonté. Tout ça est très simple... Et ils vont te donner de l'argent !

L'ÉTRANGER. — Ce que tu dois faire, fais-le vite !

JUDAS. — Non, je ne parlerai pas.

CENTURION. — Bon. Ici, on n'a pas l'outillage pour faire du travail sérieux. On va l'emmener à la forteresse, dans la salle des confidences. Allons-y.

(*Les soldats s'avancent. Simon se jette aux pieds du centurion.*)

SIMON. — Seigneur centurion, au nom de sa mère...

CAÏPHE. — Il a encore sa mère ? Où est-elle ?

SIMON. — La voilà, Seigneur, avec Rébecca sa fiancée.

CAÏPHE, *au centurion.* — Centurion, avant d'emmener ce pauvre égaré, permettons-lui de faire ses adieux à ces femmes qui l'ont aimé, et qui le voient peut-être pour la dernière fois... (*Les femmes gémissent.*) Veux-tu leur permettre de lui parler ?

CENTURION. — C'est une idée généreuse. Surtout que, si elles le revoient après, je ne sais pas si elles le reconnaîtront.

(*La mère et Rébecca s'avancent avec Judas qui les prend dans ses bras. Elles sanglotent.*)

JUDAS. — Adieu, ma mère ; adieu, ma sœur. Il faut que je cède à la force. Pourtant, ne désespérez pas : malgré les chaînes et les fouets, ils ne peuvent rien contre nous.

LA MÈRE. — Ils peuvent t'emporter, te fouetter, te tuer. Voilà ce qu'ils peuvent.

JUDAS. — Mère, il y a une puissance du ciel...

RÉBECCA. — Mais nous ne sommes pas au ciel. Mon bien-aimé, si tu nous aimes, il faut que tu parles, il faut que tu dises où il est.

JUDAS. — Je suis peut-être chargé de le dire, mais je n'en ai pas le courage. Et pourtant si ceux-là. (*Il montre les prêtres.*) savaient ce que je sais, ils trembleraient au seul nom de Jésus.

RÉBECCA. — Au seul nom de Jésus, c'est nous qui tremblons. Est-ce qu'il ne t'a pas fait abandonner celles qui t'aiment plus que la vie ? Ce matin, tu nous enseignais : Aimez-vous les uns les autres. Alors, les mères et les femmes, ce n'est ni les uns, ni les autres ?

JUDAS. — Je vous aime toutes les deux, mais d'une tendresse éternelle, parce que je vous aime en Jésus-Christ...

RÉBECCA. — Moi, je t'aime en toi, parce que tu es toi.

LA MÈRE. — Moi, je t'ai aimé dans mon ventre, et ce charpentier de malheur, que le tonnerre l'écrase ! Il n'y a pas besoin de charpentier pour s'aimer dans une famille, et pour vivre selon la Loi...

JUDAS. — Hélas ! vous n'êtes que des femmes, et la chair vous empêche de comprendre...

RÉBECCA. — Si c'est toi qui me parles, je com-

prendrai ! Si j'entends rire nos enfants, je comprendrai ! Mais si tu préfères mourir pour ton rabbi, moi aussi je mourrai sans avoir rien compris ! Tu auras peut-être sauvé les autres, mais moi, tu ne m'auras pas sauvée...

LA MÈRE. — Judas, mon enfant, fils de ma jeunesse, fils de ma beauté disparue, si ces Romains te prennent la vie, tes frères me trouveront morte au fond du puits.

RÉBECCA. — Tu as parlé d'un secret tout à l'heure... Oui, tu as dit que, s'ils savaient, ils trembleraient au seul nom de Jésus...

LA MÈRE. — Si tu peux les faire trembler, pourquoi fais-tu pleurer ta mère ?

JUDAS. — Il ne s'agit ni de toi, ni de moi, ni de bonheur terrestre de ma petite bien-aimée. Nous ne sommes que des grains de sable, et le vent du désert rugit cette nuit... Pourtant, je puis encore essayer quelque chose... (*Il se tourne vers les prêtres.*) Caïphe, à tous ces hommes et à toi-même, il faut que je dise la vérité.

CENTURION. — Enfin.

CAÏPHE. — Nous t'écoutons.

JUDAS. — Mon Maître ne m'a pas chargé de vous faire la Révélation, mais il ne me l'a pas défendu, et il me semble que vous avez le droit de savoir. Caïphe, celui que tu poursuis de ta haine, c'est le Messie.

SIMON, *affolé*. — Seigneur, pardonne-lui ce blasphème. Il aime tellement ce charpentier que, pour lui...

(*Caïphe sourit et lui fait signe de se taire.*)

CAÏPHE. — Et ensuite ?

JUDAS. — Le Messie promis par les Ecritures, l'Envoyé de la Toute-Puissance, il est aujourd'hui sur la terre, et il a pris le nom de Jésus-Christ. (*A tous.*) Oui, mon Maître Jésus, c'est le Messie.

CAÏPHE. — Ça n'en fait jamais qu'un de plus. Mon père, Hanna, en a connu quatre, qui furent correctement fouettés et lapidés. Pour moi, le tien n'est encore que le second.

JUDAS. — Ecoute : j'ai vécu trois ans près de lui. J'ai vu les miracles.

CAÏPHE. — Ils en font tous.

JUDAS. — Aucun, jamais, n'a pu ressusciter les morts... Devant mes yeux, Jésus a rendu la vie à la fille de Jaïre... Et il a ressuscité Lazare qui pourrissait depuis trois jours dans le tombeau.

SIMON. — Tu l'as vu ?

JUDAS. — Je l'ai vu, je l'ai touché, j'ai senti l'odeur du cadavre. Le soir même Lazare dînait avec nous, entre ses sœurs Marthe et Marie.

CAÏPHE. — Tableau de famille touchant !

SIMON. — Est-ce que tu as d'autres preuves ? Est-ce que tu l'as vu descendre du ciel dans une auréole de flamme ?

JUDAS. — Je l'ai vu s'avancer vers nous dans la lumière de l'amour.

THADÉE. — Est-ce qu'il est le vengeur que l'Eternel nous a promis ?

SIMON. — Allons donc ! Le Messie tiendra dans sa main le feu du ciel, la foudre, le tonnerre... Il dissipera les armées par un seul froncement de sourcil ! Et le tien va se cacher dans la cave du percepteur parce qu'il a peur de la police !

CENTURION. — Il a peut-être une crampe au sourcil.

CAÏPHE. — Simon, pour ton fils, il est le Messie. (*A Judas.*) Tu en es sûr ?

JUDAS. — J'en suis sûr.

CAÏPHE. — Alors, que risque-t-il de nous ? Dis-nous en quel endroit il nous attend pour nous foudroyer ou nous convertir. Laisse-moi le voir et l'interroger.

JUDAS. — C'est lui qui interrogera.

CAÏPHE. — Je suis tout prêt à lui répondre.

JUDAS. — Pourquoi viens-tu avec des soldats et des armes ?

CAÏPHE. — Que peuvent ces armes contre le Messie ? Ceux qui les portent, dès qu'ils le verront, vont peut-être les laisser tomber en pleurant !

CENTURION. — Comptez là-dessus.

L'ÉTRANGER. — Ce que tu as à faire, fais-le vite !

CAÏPHE. — Si tu as peur pour lui, c'est que tu n'y crois pas.

UN PRÊTRE. — Si tu le caches, tu le renies.

UN PRÊTRE. — Tu as peur qu'il ne soit qu'un homme.

RÉBECCA. — Si c'est un homme, il t'a trompé. Et si il est Dieu, qu'il se débrouille !

L'ÉTRANGER. — Ce que tu as à faire, fais-le vite !

CEINTURION. — Moi, j'en ai assez ! Maintenant, choisis : d'un côté le fouet et, peut-être, la croix. De l'autre : la liberté et de l'argent. (*Au prêtre.*) Montrez-lui quelques pièces d'argent, c'est peut-être ce qu'il attend !

CAÏPHE. — Voici deux mille deniers en pièces d'or.

SIMON, *bouleversé*. — En pièces d'or ! (*Il s'approche, il veut prendre les pièces brillantes.*) Seigneur, je vais les mettre en sûreté !

JUDAS. — N'y touche pas !

L'ÉTRANGER. — Ce sont des pièces d'argent qu'il lui faut.

CAÏPHE. — Pourquoi ?

L'ÉTRANGER. — Pour accomplir les Ecritures. Car le Prophète a dit : « Ils ont donné trente pièces d'argent, prix de celui qui a été mis à prix par les enfants d'Israël. »

CAÏPHE. — « Et ils les ont données au potier, comme le Seigneur l'a ordonné. » Il est vrai que c'est un verset de Jérémie. Mais où est le potier ?

(*L'étranger montre Judas.*)

JUDAS. — Avant d'être un apôtre, j'étais potier.

SIMON. — Et tu crois que l'on parle de toi dans les Livres Saints ?

L'ÉTRANGER. — Pourquoi n'en parlerait-on pas ?

CAÏPHE. — Accomplissons donc les Ecritures. Donnez-lui trente pièces d'argent !

JUDAS. — Trente pièces d'argent d'un denier : si vous les avez, ce sera le signe, et je pourrais plus douter.

(*Les prêtres fouillent leurs bourses, mais le vieux Simon s'agite.*)

SIMON. — Mais non, Seigneur, ça serait malhonnête ! On n'a pas un bon âne pour ce prix-là ! Trente deniers pour un homme qui se croit le Messie ! (*A Judas.*) Ça n'est guère honorable pour ton ami de le vendre au prix d'un âne boiteux !

(*Pendant cette réplique, les prêtres ont fouillé leurs bourses.*)

UN PRÊTRE. — En voici quatre.

CAÏPHE. — En voici cinq.

UN AUTRE PRÊTRE. — En voici six qui font quinze.

UN AUTRE PRÊTRE. — Et sept qui font vingt-deux.

UN AUTRE PRÊTRE. — Et six, qui font vingt-huit.

JUDAS. — Il en faut trente !

CAÏPHE. — Au Temple, nous te donnerons le reste.

JUDAS. — Non, Caïphe, c'est ici, et c'est maintenant. Il en faut trente.

CENTURION. — En voilà une. (*A Caïphe.*) Mais tu me la rendras !

CAÏPHE, *au centurion.* — Tiens, je te donne une pièce d'or. Ça fait vingt-neuf !

JUDAS. — Où est le trentième ?

CENTURION. — On t'offre la vie sauve, on te laisse la liberté, et tu chicanes pour un denier ?

JUDAS. — C'est le dernier qui compte le plus, parce qu'il est le signe de Dieu. Vous ne l'avez pas ?

L'ÉTRANGER. — Le voici ! Ce que tu as à faire, fais-le vite ! (*Il a donné le denier à Caïphe, qui recompte la somme.*)

CAÏPHE. — Voici ce que tu as demandé.

JUDAS, *il prend l'argent.* — Bien. Père, je veux te dire la parole de mon Maître. « Vous ne savez pas maintenant ce que je fais, mais vous le saurez par la suite. » (*Il se retourne vers Caïphe.*) Caïphe, je te parle une dernière fois : je suis Juif comme toi, et je voudrais sauver les enfants d'Israël. As-tu bien réfléchi ? As-tu mesuré ta responsabilité ? Toi qui veux porter la main sur le Messie, ne crains-tu pas la vengeance de l'Eternel ?

CAÏPHE. — L'Eternel est ma force et mon courage. Je l'ai toujours servi fidèlement et en faisant ce que je fais, je crois le servir. (*Il montre les prêtres.*) Tous ceux-ci pensent comme moi.

SIMON. — Et ils ne peuvent pas se tromper !

L'ÉTRANGER. — Ce que tu as à faire, fais-le vite !

CENTURION. — Oui, ça fait un moment qu'on parle pour ne rien dire. Allons-y.

(*Un soldat s'avance avec les fers.*)

JUDAS. — Il n'est pas nécessaire de me charger de fer. Les chaînes d'or des prophéties sont rivées autour de mon cou. Adieu, mon père, adieu, ma mère, adieu, tous les miens. Donnez-moi une lanterne claire, celle du cellier de mon père. Ce qui commence cette nuit, c'est le Jugement ! Allez vous mettre en prière dans la vigne, et levez les yeux vers le ciel. Ce que vous allez voir paraître, je vous dis la vérité, c'est la face de l'Eternel.

ZABULON. — Judas, je veux t'accompagner.

JUDAS. — Non, reste plutôt auprès de ceux-ci, et prends soin de notre mère. Fais-lui redire la prière du Sauveur...

RÉBECCA. — Vous le ramènerez avant le jour ?

CENTURION. — Non, ma cocotte. Nous aurons autre chose à faire... Et puis, avec ses longues jambes, il peut bien revenir tout seul.

(*L'un des frères apporte une lanterne allumée.*)

LE FRÈRE. — J'ai mis de l'huile jusqu'au bord, elle éclairera ton retour.

CAÏPHE. — Tu crois qu'ils dorment à Jérusalem ?

JUDAS. — Non. Maintenant ils n'y sont plus. Ils dorment sur une colline dans un campement que j'ai préparé.

CENTURION. — Ça va se passer en plein air ? J'aurais mieux aimé une maison ou une ferme.

JUDAS. — Ne crains rien, il ne fuira pas. Lorsque nous serons sur le plateau, vous resterez en arrière, et ma lumière vous guidera. Et quand j'arriverai près de Jésus endormi, je m'agenouillerai près de lui, je l'éveillerai en lui touchant l'épaule, afin que le Seigneur me reconnaisse ; et il se lèvera sur ses pieds. Alors, en signe d'amour et d'obéissance, je lui donnerai le baiser de paix. Ce sera le moment de vous approcher de lui, et que l'Eternel ait pitié de vous.

CAÏPHE. — Judas, tu agis en bon Juif. Tu fais ton devoir. Tu obéis au Temple. Tu ne le regretteras pas.

JUDAS. — Caïphe, je fais ce que je dois faire, mais ce n'est pas à toi que j'obéis. Allons, il est temps !

(*Judas sort le premier. Les soldats le suivent. Le décurion se rapproche du centurion.*)

DÉCURION. — Vaudrait peut-être mieux lui mettre les fers ?

CENTURION. — Oh ! pas de danger !

DÉCURION. — Tu sais, dehors, c'est grand et c'est noir... Et s'il fout le camp ?

CENTURION. — On lui mettra les chiens aux fesses et tout ce qu'il en restera ça ferait pas le quart d'un pot au feu. (*Ils vont sortir. Sur la porte, le centurion se retourne.*) S'il y en a qui vont dans la vigne, et qu'ils voient la face de l'Eternel, donnez-lui bien le bonjour de ma part. (*Il sort en riant.*)

RIDEAU

# ACTE III

*Chez Ponce Pilate.*

*Une petite salle dans le palais. Au fond, une grande baie sur des jardins. De chaque côté de la baie, un légionnaire en armes.*

*Dans une sorte de hamac, Marphurius, le général, est à demi étendu. Près de lui, sur une table basse, des coupes et des pots. De temps à autre, il boit et fait claquer sa langue.*

*Au second plan, Phocas, un Grec d'une trentaine d'années. Il est vêtu de blanc : c'est l'ingénieur des aqueducs. Il mange des pistaches et regarde travailler Ponce Pilate.*

*Le proconsul de Judée est assis en tailleur devant une table basse ; il attache des hameçons à une longue ligne de crin. Pour serrer les nœuds, il tire sur le fil dont il tient l'autre bout entre ses dents. Son travail paraît l'intéresser très vivement.*

## SCÈNE I

PHOCAS. — Seigneur proconsul, tu dois avoir des origines plébéiennes.

PILATE. — Pourquoi ?

PHOCAS. — Parce que tu as des centaines d'esclaves et que, pourtant, tu prends plaisir à travailler avec tes mains.

MARPHURIUS. — Et il faut entendre dire ça par un Grec, dont la mère jouait de la flûte au coin des rues !

PHOCAS. — Et elle en jouait bien ! La preuve, c'est que je suis là. Envoyé spécial de l'empereur César Tibère, notre maître bien-aimé, pour établir le système d'irrigation de la plaine de Tibériade : ça n'est d'ailleurs pas plus extraordinaire que de te voir général !

MARPHURIUS. — Alors, pourquoi insultes-tu les plébéiens ?

PHOCAS. — Général, si tu fais un effort, il n'est pas impossible que tu comprennes ma pensée. J'ai voulu dire qu'un homme qui peut faire travailler sa tête doit se méfier de ses mains : elles l'amusent, et elles lui font perdre son temps.

PILATE. — Tu es trop intelligent pour être capable de t'amuser. Moi, j'aime aller à la pêche de temps à autre, et j'adore préparer mes lignes.

PHOCAS. — Je vais t'accompagner avec plaisir, mais, franchement, je me suis toujours demandé comment on peut prendre tant de plaisir à triompher de l'intelligence d'un poisson ?

MARPHURIUS. — Ils ne sont pas si bêtes que ça !

PILATE. — C'est sans doute un plaisir qui vient du fond des âges... Du temps où la vie d'un homme pouvait dépendre de la capture d'un poisson... C'est pourquoi, lorsque je me penche au bord du bateau, sur la mer transparente, entre les îles, en tenant ce fil à la main, j'oublie Rome, j'oublie les intrigues qui environnent César Tibère, notre maître bien-aimé, et j'oublie les innombrables histoires de ces insupportables Juifs.

MARPHURIUS. — Les histoires, si tu me laissais faire, elles seraient vite réglées !

PHOCAS. — Par le fer et par le feu ?

MARPHURIUS. — Par la corde et par la croix. Et peut-être même à la manière douce : par le fouet. D'ailleurs, tous nos ennuis viennent du Temple. Si tu me confiais le grand prêtre pour deux ou trois heures, il changerait de langage en même temps que de peau.

PILATE. — Je ne sais pas si ce procédé serait approuvé par notre maître bien-aimé, César Tibère.

MARPHURIUS. — Qu'en saurait-il ?

PILATE. — Les Juifs ont des intelligences à la cour de Rome. Pour de petites choses, je m'en suis aperçu plusieurs fois.

MARPHURIUS. — Et tu crois que l'empereur prêterait l'oreille...

PHOCAS. — César Tibère, notre maître bien-aimé...

PILATE. — Que les dieux nous le conservent longtemps.

PHOCAS. — Il a une telle passion pour les intérêts de l'Empire qu'il prête l'oreille au moindre murmure... Et le soupçon le plus léger pourrait faire éclater de terribles disgrâces... Tu sais que, par raison d'Etat et faisant violence à ses sentiments fraternels, il a dû donner l'ordre d'étrangler sa sœur...

PILATE. — Il va toujours au bout de son devoir... L'an dernier, ce fut son frère qu'il offrit en holocauste aux intérêts de l'Empire.

MARPHURIUS. — Il n'y a personne au palais pour étrangler ce fou ?

(*Un silence et un froid.*)

PHOCAS. — Tu parles clair, général. Aurais-tu confiance en moi ?

MARPHURIUS. — Certes non ! Qui pourrait se fier à un Grec ? Mais tu es plus intelligent que moi, et tu connais très bien le système.

PHOCAS. — Je connais un grand nombre de systèmes, mais je ne vois pas duquel tu veux parler.

MARPHURIUS. — Celui de notre empereur bien-

aimé. Si on lui rapporte des paroles qui lui déplaisent, il fait étrangler celui qui les a prononcées et tous ceux qui les ont entendues.

PILATE. — Politique d'une grande sagesse.

PHOCAS. — Mais qui permet de dire n'importe quoi à n'importe qui sans crainte d'être dénoncé. (*A Marphurius.*) Que sais-tu, toi, de sa folie ?

MARPHURIUS. — Qu'il étrangle sa sœur ou qu'il étripe son frère, ça m'est égal. Mais je viens de recevoir des ordres qui dépassent l'imagination.

PHOCAS. — A quel propos ?

MARPHURIUS. — Ordre de raccourcir le pilum de quatre pouces. Et, d'autre part, pour alléger le bouclier, il ordonne de l'amincir. Ce sont des idées d'amateur et c'est ce genre de foutaises qui amène la fin des empires. Je le dis comme je le pense et tu sais bien que j'ai raison.

PHOCAS. — Général, ne te hâte pas trop de faire amincir tes boucliers. Je t'annonce une bonne nouvelle : César Tibère...

PILATE. — Notre maître bien-aimé.

PHOCAS. — ... va bientôt crever !

PILATE, *avec passion, mais à voix basse.* — Tu en es sûr ?

PHOCAS. — Lorsque j'ai quitté Rome, le mois dernier, la pourriture de son cœur se communiquait à son corps. Il n'a plus d'ongles, il n'a plus de cheveux, il perd ses dents à table, et une eau jaunâtre coule de ses yeux... Le monde en sera bientôt délivré. Mais, jusqu'à sa mort, prenez garde ! Il est plus féroce et plus fou que jamais !

## SCÈNE II

LES MÊMES, *plus* CLAUDIA

*Entre soudain une femme, pâle et nerveuse. Elle va droit au proconsul. C'est Claudia, la femme de Pilate.*

CLAUDIA. — Pilate, je t'en supplie, ne juge pas cet homme : c'est un juste...

PILATE. — Quel juste ? Qu'y a-t-il ?

CLAUDIA. — Grec, j'ai fait un rêve terrible, tu sauras peut-être l'expliquer...

PHOCAS. — Je te l'expliquerai certainement quoique je n'y croie pas beaucoup.

PILATE, *à Claudia.* — Tu n'as pourtant pas l'habitude de rêver...

CLAUDIA. — Presque jamais... et celui-là est venu deux fois... Et ce que j'ai vu était si net et si réel, que c'est peut-être une vision plutôt qu'un rêve. J'étais à la fenêtre de ma chambre et il y avait des soldats qui s'avançaient dans le jardin. On ne voyait que le reflet de leurs cuirasses : ils amenaient un prisonnier tout blanc.

PILATE, *pensif.* — Ceci est étrange. Continue.

CLAUDIA. — Cet homme brillait dans la nuit, et il y avait autour de sa tête comme une lumière ronde, une lumière couleur d'or.

MARPHURIUS. — Ça, c'est parce que tu m'as vu hier avec mon casque doré, pendant la revue, en plein soleil.

PILATE, *il est très vivement intéressé.* — Tais-toi ! (*A Claudia.*) Continue !

CLAUDIA. — Et après il y a eu plusieurs coups de tonnerre et j'ai entendu les voix d'une foule. Cet homme était pendu sur une croix parce que tu l'avais condamné. Il y avait des gens qui riaient, et des femmes qui pleuraient au pied de la croix, et un mendiant aveugle qui chantait.

MARPHURIUS. — Tout ça n'est pas encore extraordinaire.

PILATE. — Ni particulièrement tragique. Pour les coups de tonnerre, tu n'as pas rêvé. Je les ai entendus, moi aussi.

PHOCAS. — Et moi aussi. L'orage a duré près d'une heure.

CLAUDIA. — Je me suis approchée... L'image de l'homme blanc s'est troublée et, à sa place sur la croix, c'était toi !

PILATE. — Moi ?

MARPHURIUS. — Ça m'étonnerait ! (*Il s'esclaffe.*)

CLAUDIA. — Le peuple te lançait des pierres, et toi, tu pleurais sur la croix, cloué jusqu'à la fin du monde. Phocas, comment peux-tu expliquer ce rêve ?

PHOCAS. — Je pense que l'orage a troublé ton sommeil et que, comme nous avons mangé hier au soir beaucoup de crabes et de langoustes...

PILATE. — Ton inquiétude pour moi m'est agréable, et je t'en suis reconnaissant. Mais va te baigner tout de suite, nous en reparlerons plus tard, si tu ne l'as pas oublié. Va. Je pars dans une heure pour les îles, où je vais pêcher des murènes. Je reviendrai demain dans l'après-midi.

CLAUDIA. — Alors tu n'iras pas au tribunal ?

PILATE. — Ni aujourd'hui ni demain. Va et ne crains rien.

CLAUDIA. — Merci, Pilate. Cet homme n'est pas de la terre, malheur à celui qui le jugera. (*Elle sort.*)

## SCÈNE III

PHOCAS, PILATE, MARPHURIUS
*puis le* CENTURION *et* HÉRODE

PILATE. — Phocas, je n'aime pas ce rêve.

MARPHURIUS. — Moi, je trouve ça très inconvenant.

PHOCAS, *à Pilate.* — Tu es superstitieux ?

PILATE. — Pas plus qu'un autre. (*Un temps.*) Ce qui est étrange, c'est que cette nuit même, juste avant l'aurore, les prêtres du Temple et les soldats m'ont amené ici un prisonnier vêtu de blanc.

PHOCAS. — Avec une lumière ronde autour de la tête ?

PILATE. — Non, je n'ai pas vu de lumière, mais il était vêtu de blanc.

MARPHURIUS. — Pour qu'on t'ait réveillé si tôt, il faut que l'affaire soit importante ?

PILATE. — Justement, je ne le crois pas. Mais ce sont les prêtres du Temple qui avaient réclamé cette arrestation, et tu sais qu'ils attachent beaucoup d'importance à tout ce qu'ils font.

PHOCAS. — C'est un criminel ?

PILATE. — C'est un charpentier, qui trouble l'ordre, paraît-il. Comme l'affaire est typiquement juive, je les ai renvoyés devant Hérode, le tétrarque de Galilée, pour qu'ils s'arrangent entre eux... Cette solution présente deux avantages. D'abord, je vais à la pêche tranquillement, et ensuite je fais plaisir

à Hérode, qui se plaint de n'être jamais consulté. Je voudrais faire la paix avec lui, tout au moins en apparence.

MARPHURIUS. — Le tétrarque est ici ?

PILATE. — Oui. Depuis hier. Il est venu pour la Pâque. Il est étrange que ce soit moi qui l'apprenne au général responsable de la sécurité du territoire.

MARPHURIUS. — Ma police ne m'en a rien dit. Je vais en faire fouetter quelques-uns.

(*Entre soudain le centurion.*)

PILATE. — Qu'y a-t-il ?

CENTURION. — Seigneur, le tétrarque de Galilée et de Pérée voudrait te saluer.

PILATE. — Où est-il ?

CENTURION. — Dans les jardins, avec sa suite.

PILATE. — Fais-le entrer. (*Le centurion sort.*) Ma manœuvre a réussi, et plus vite que je n'espérais.

PHOCAS. — Il vient t'apporter la sentence, et tu seras forcé de la confirmer, puisqu'il a jugé par ton ordre !

(*Entre le tétrarque, Hérode. C'est un homme grand et fort, au type sémite très accusé. La barbe noire et frisée, des anneaux d'or aux oreilles, des bracelets, des bagues. Sa robe est d'une richesse orientale. Il entre avec noblesse, mais en souriant.*)

HÉRODE. — Salut au proconsul de Judée !

PILATE. — Salut au tétrarque Hérode Antipas !

HÉRODE. — Ton serviteur et ton ami !

PILATE. — Je crois autant à ton amitié qu'à ton obéissance.

HÉRODE. — C'est un grand honneur que tu me fais. (*Il regarde autour de lui.*) Je vois que tu prépares une partie de pêche.

PILATE. — Oui. Nous allons partir tout à l'heure pour les îles, et si tu veux nous accompagner...

HÉRODE. — Je te remercie, Pilate, mais c'est aujourd'hui la fête de la Pâque, et la religion m'interdit les amusements frivoles vers lesquels je ne suis que trop porté. D'ailleurs, je crains bien que les devoirs de ta charge ne t'empêchent d'aller toi-même aux murènes aujourd'hui.

PILATE. — C'est justement à cause de la Pâque que je laisse volontiers Jérusalem aux Juifs.

HÉRODE. — Mais les Juifs ne peuvent guère se passer de Pilate, leur proconsul bien-aimé et tout-puissant. Les prêtres sont là.

PILATE. — Que me veulent-ils ?

HÉRODE. — Ils te ramènent ton prisonnier, Jésus, fils de Joseph.

PILATE. — Tu n'as pas réglé cette affaire ?

HÉRODE. — Et qui suis-je, moi, pour rendre la justice à Jérusalem ?

PILATE. — Tu es le tétrarque de Galilée, et comme ce Jésus est un Galiléen, j'ai pensé que tu l'entendrais plus équitablement que moi.

HÉRODE. — Si la très sincère amitié que j'ai pour toi n'était pas tempérée par un profond respect, je me permettrais de te dire qu'elle est bien bonne.

MARPHURIUS. — Seigneur tétrarque ! Tu veux nous empêcher d'aller à la pêche !

HÉRODE. — Général, tu es un grand défenseur de la discipline, et tu devrais comprendre qu'il m'est impossible de dépasser les limites que César Tibère, notre maître, a daigné me tracer. Si j'étais roi, comme fut mon père, je déciderais moi-même du sort de mes sujets. Mais tu sais bien qu'à Jérusalem je ne suis rien, qu'un Juif qui vient célébrer la Pâque. Et en Galilée même, je ne suis pas grand-chose. Une façade, une sorte de figurant...

MARPHURIUS. — Il a raison.

HÉRODE. — Cet état de choses convient d'ailleurs à ma paresse naturelle. Je ne réclame rien, Pilate !

PILATE. — C'est bien ainsi que je l'entends !

HÉRODE. — C'est pourquoi je m'étonne que le proconsul fasse appel à mon autorité dérisoire, lorsqu'il s'agit d'une affaire qui est peut-être particulièrement délicate.

PILATE. — Pourquoi ?

HÉRODE. — Parce que les prêtres s'en occupent.

PILATE. — Que penses-tu de ce Jésus ?

HÉRODE. — C'est un rabbi errant, qui n'est pas d'accord avec le Temple.

PILATE. — Rien de plus. Aux yeux de la loi romaine, je n'ai rien à lui reprocher. Si toi, de ton côté, tu refuses de le condamner...

HÉRODE. — Je ne refuse pas de le condamner, je refuse de le juger. Ce n'est pas la même chose.

PILATE. — Et tu persistes dans ce refus ?

HÉRODE. — Je t'ai dit mes raisons.

PILATE. — Je vais donc donner l'ordre de le remettre en liberté.

HÉRODE. — Caïphe et les prêtres sont devant ta porte. Tu devrais les recevoir pour leur annoncer ta généreuse décision.

PILATE. — Je n'ai pas de comptes à rendre à Caïphe.

MARPHURIUS. — Il ne manquerait plus que ça !

PHOCAS. — Est-ce le grand prêtre lui-même qui demande une audience ?

HÉRODE. — Caïphe en personne, et les princes des prêtres.

PHOCAS, *à Pilate.* — Ne serait-il pas intéressant de savoir pourquoi ils veulent sa mort ? Les murènes peuvent attendre, et ce Caïphe est peut-être plus redoutable que tu ne crois.

PILATE. — Soit. Marphurius, va les chercher.

HÉRODE. — Je vais les prévenir moi-même.

PILATE. — Tu ne veux pas assister à l'entretien ?

HÉRODE. — Puisque tu m'y invites, je reviendrai avec eux. Mais je dois te dire qu'ils n'entreront pas dans cette salle. Ils resteront sur la terrasse.

PILATE. — Oui, je sais : Eh bien, ils y resteront.

PHOCAS. — Pourquoi ?

PILATE. — Un Juif ne peut entrer dans la maison d'un Romain parce que cette maison est impure.

HÉRODE. — De plus, considère qu'il s'agit de prêtres et que nous sommes au jour de la Pâque.

PHOCAS. — Mais toi-même, tu es ici.

PILATE. — Te voilà cruellement souillé.

HÉRODE. — Moi, je ne suis pas prêtre et je suis venu pour remplir un devoir. Je vais les chercher. (*Il sort.*)

## SCÈNE IV

PHOCAS, PILATE, MARPHURIUS, CENTURION

MARPHURIUS. — Celui-là, c'est le faux frère le plus parfait que j'aie jamais vu ! Il a parlé de sa paresse, mais je sais qu'il fait fabriquer des armes par les forgerons des villages.

PHOCAS. — Pourquoi le permets-tu ?

MARPHURIUS. — Ordre du proconsul !

PILATE. — Le mérite d'un proconsul, c'est de triompher d'une sédition.

PHOCAS. — Et pour être sûr d'en triompher, il vaut mieux l'organiser soi-même.

PILATE. — Tu l'as dit.

(*Sur la terrasse, Hérode paraît et s'efface pour laisser entrer une théorie de prêtres du Temple revêtus de leurs ornements. En tête marche Caïphe, le grand prêtre. Ils s'arrêtent au bord des marches qui descendent de la terrasse dans la salle.*)

## SCÈNE V

CAÏPHE. — Seigneur, en ce saint jour de la Pâque, il ne nous est pas permis d'entrer dans la demeure de quelqu'un qui n'appartient pas à la religion de Moïse : j'espère que tu daigneras venir nous entendre sur cette terrasse.

PILATE. — Je n'en ai pas envie, Caïphe. S'il ne t'est pas permis d'entrer, parle-moi d'où tu es, je te répondrai d'où je suis.

(*Les prêtres échangent des regards furieux. Le centurion rit dans un coin. Pilate enroule une ligne sur un rectangle de liège et, pendant toute la scène, il continuera à s'occuper de ses accessoires de pêche. Caïphe parle gravement.*)

CAÏPHE, *solennel.* — Ponce Pilate, procurateur de Judée, auguste représentant de l'empereur César Tibère...

PILATE, *sèchement.* — Les cérémonies sont inutiles. Ce n'est pas une audience officielle, et c'est en ami que je vous reçois.

CAÏPHE. — L'affaire est pourtant d'une importance qui justifierait...

PILATE. — Une audience officielle doit être sollicitée de la bonté du proconsul trois jours à l'avance. Et, d'autre part, j'aurais pensé que le jour de la Pâque, les prêtres du Temple avaient autre chose à faire que de venir me présenter des plaintes et des revendications. Je te reçois donc en privé, et les propos que nous allons échanger ne seront pas ceux du proconsul, ni du grand prêtre. Y a-t-il un fait nouveau depuis cette nuit ?

CAÏPHE. — Oui, Seigneur. Le tétrarque a interrogé ce Jésus, puis il a refusé de le juger.

PILATE. — Je le sais.

CAÏPHE. — Toi-même tu nous avais déjà dit que le crime de cet homme ne tombait pas sous le coup de la loi romaine. Nous venons donc te demander la permission d'exécuter la sentence qui a été rendue cette nuit par le sanhédrin.

PILATE, *il fronce le sourcil.* — Une sentence ?

CAÏPHE. — Oui, Seigneur. Le sanhédrin s'est réuni tout à l'heure en grande hâte. Il l'a jugé, il l'a condamné.

PILATE, *sèchement.* — Non. Le sanhédrin ne l'a ni jugé ni condamné.

CAÏPHE. — La sentence a été rendue à l'unanimité des juges.

PILATE. — Quels juges ? Tu veux dire à l'unanimité des prêtres. Ils ont peut-être condamné sa doctrine, mais ils ne pouvaient condamner cet homme. C'est Rome qui rend la justice. Et ici, Rome, c'est moi.

CAÏPHE. — C'est donc vers toi, Seigneur, que nous venons pour la seconde fois, afin que tu entendes notre plainte, car tu n'as pas daigné l'écouter ce matin.

PILATE. — Quel est le crime de cet homme ?

UN PRÊTRE. — Il répand dans le peuple de fausses et dangereuses doctrines.

UN AUTRE PRÊTRE. — Notre enquête a démontré qu'il est le fils d'un charpentier de Nazareth, un nommé Joseph. Or, il prétend être le Messie, c'est-à-dire l'envoyé de Dieu sur la terre.

CAÏPHE. — Or, il est écrit dans nos livres saints...

PILATE. — Or, il est écrit dans mon ordre de mission que vos affaires religieuses ne me regardent pas.

CAÏPHE. — Nous le savons, Seigneur, et nous sommes très reconnaissants à César Tibère qui nous a laissé cette complète liberté. Mais quand une affaire religieuse est de nature à troubler l'ordre public ?

UN PRÊTRE. — L'autre matin dans la cour du Temple, il a renversé les étalages, il a chassé les marchands à coups de fouet.

PILATE. — Vous avez obtenu de notre maître bien-aimé l'empereur César Tibère que l'entrée de la cour du Temple fût interdite aux Romains. Ce qui s'y passe n'est pas de mon ressort. A-t-il fait du scandale dans les rues de la ville ?

CAÏPHE. — Il a dit plusieurs fois, devant des groupes d'ouvriers du port, qu'il pouvait raser le Temple, et le rebâtir en trois jours !

PILATE. — Si vous croyez qu'il est capable de le faire, il serait dangereux de s'attaquer à lui. S'il en est incapable, et vous en êtes aussi sûrs que moi, ce sont là des propos absurdes d'un illuminé inoffensif, dans le genre du Bar Sichen...

CAÏPHE. — Que tu as fait crucifier.

PILATE. — Pour t'être agréable, et je le regrette. Je constate que, depuis mon arrivée ici, pour vivre en bonne intelligence avec le Temple, j'ai condamné une douzaine de malheureux qui n'avaient pas fait autre chose que prêcher au coin des rues, dans une langue que je ne comprends pas très bien, et sur des sujets dont l'intérêt m'échappe complètement. Le soir de l'exécution de ce Bar Sichen, je vous ai avertis. Je vous ai dit clairement : « Notre maître, l'empereur César Tibère, ne m'a pas envoyé ici pour faire crucifier des fous. On va encore clouer celui-là, mais je vous préviens que c'est le dernier ! » Tu t'en souviens ?

CAÏPHE. — Je me souviens de ces paroles.

PILATE. — Bien. Par conséquent, l'affaire Jésus est classée et je vais le faire relâcher.

HÉRODE. — Tu pourrais attendre jusqu'à demain, il y a une grande foule dans les rues... Le jour de la Pâque, il serait fâcheux d'avoir à réprimer une émeute.

MARPHURIUS, *gourmand.* — Une émeute ? Où ça une émeute ?

PILATE. — Pourquoi une émeute ?

HÉRODE. — Parce qu'il fait aussi de la politique.

CAÏPHE. — Il parle un peu partout, et surtout en province : il flatte les pauvres.

PILATE. — Les pauvres ont grand besoin d'être flattés.

UN PRÊTRE. — Il dit que les riches et les puissants n'entreront pas au royaume de Dieu.

PILATE. — En ce qui me concerne, les Champs-Elysées me suffisent.

UN PRÊTRE. — Il dit que les premiers seront les derniers.

PHOCAS. — Ceci n'est pas très raisonnable.

MARPHURIUS. — Dans l'armée, on fait ça tous les jours. C'est le principe du demi-tour à droite.

CAÏPHE. — Il dit que les grands seront abaissés et que les humbles seront exaltés.

PILATE. — Où donc ?

UN PRÊTRE. — Dans le royaume de son Dieu.

PHOCAS. — Et les gens le croient ?

CAÏPHE. — Il y a des centaines d'hommes du peuple qui propagent ces absurdités dangereuses.

PILATE. — Eh bien, Caïphe, que lui reproches-tu ? Quand les pauvres se contenteront d'un espoir chimérique, il sera bien facile de les gouverner.

PHOCAS. — Voilà un prophète qu'on devrait subventionner !

CAÏPHE. — Il faut comprendre dans quel esprit il parle ! En disant que les riches sont maudits de Dieu, il excite le peuple contre le Temple et contre le palais !

UN PRÊTRE. — Et il se fait appeler le Roi des Juifs !

PILATE. — Qui pourrait le prendre au sérieux ?

CAÏPHE. — César Tibère, notre maître bien-aimé.

PILATE. — Penses-tu que l'empereur daigne s'intéresser aux divagations d'un mendiant de Jérusalem ?

CAÏPHE, *perfide*. — L'éloignement, parfois, grossit les petites choses... Il n'est pas impossible qu'il apprenne que nous avons ici un agitateur qui essaie de soulever le peuple et qui se fait appeler le Roi des Juifs.

PILATE. — Qui l'a entendu dire qu'il était le Roi des Juifs ?

CAÏPHE. — Tout le monde.

HÉRODE. — Il me l'a dit à moi-même ce matin. C'est pourquoi tes soldats l'ont coiffé d'une grande couronne d'épines, et lui ont offert un sceptre de roseau. Dans les rues, il a eu un gros succès...

CAÏPHE. — La foule criait : « Vive le Roi des Juifs ! »

PILATE. — Certainement par dérision...

PHOCAS. — Toutes les révolutions commencent par des plaisanteries.

CAÏPHE. — Seigneur, ils parlent, au contraire, très sérieusement. Ses disciples fondent sa royauté sur le fait qu'il serait un descendant de David, qui fut le plus grand de nos rois... Ils récitent toute sa généalogie.

PHOCAS, *à Pilate*. — Ceci est plus grave que tu ne pensais.

CAÏPHE. — J'ai entendu parler deux pêcheurs. Le plus vieux disait : « Pour le remercier de nous avoir rendu un roi, on devrait envoyer une ambassade à notre maître bien-aimé César Tibère ! »

PHOCAS. — Il est certain que cette affaire prend une tournure politique. Il serait peut-être sage de l'approfondir, et d'en arracher les racines... Est-ce le rêve de ta femme qui te retient de le juger ?

CAÏPHE. — Ne veux-tu pas au moins l'interroger ?

PILATE. — Soit. Faites-le conduire au prétoire. Le proconsul y sera dans une heure.

CAÏPHE. — Merci, Seigneur. Je crois que ses propos éclaireront ta justice, et que tu nous donneras une nouvelle occasion de remercier l'empereur qui t'a choisi pour nous gouverner.

(*Les prêtres se retirent, graves et satisfaits. Hérode ne sort pas.*)

## SCÈNE VI

LES MÊMES, *moins* CAIPHE *et* LES PRETRES

HÉRODE. — Je crois que la paix en Judée dépend du jugement de cet homme.

PILATE. — Tu souhaites, toi aussi, sa mort ?

HÉRODE. — Il la mérite.

PILATE. — Pourtant, c'est un Juif, comme toi !

HÉRODE. — Non. Pas comme moi. Il n'aime pas assez les Juifs, puisqu'il aime aussi les autres... Excuse-moi, noble Pilate, mes devoirs religieux m'appellent au Temple, pour le sacrifice de l'agneau. (*Il salue et sort.*)

## SCÈNE VII

PHOCAS, PILATE, MARPHURIUS

PHOCAS. — Ces rats sont venimeux. As-tu une raison particulière de sauver ce Jésus ?

PILATE. — Oui, la plus grande de toutes : la justice.

PHOCAS. — C'est peut-être la plus grande. Ça n'a jamais été la plus forte.

MARPHURIUS. — Si tu ne veux pas manquer le vent, il faudrait déjeuner tout de suite.

(*Pilate frappe sur un gong.*)

PILATE, *songeur*. — Si cet imbécile de charpentier me dit qu'il est le roi des Juifs...

(*Un esclave paraît.*)

La collation.

(*L'esclave sort. Le centurion entre.*)

Qu'y a-t-il, Marcius ?

CENTURION. — Seigneur, que faut-il faire de mon prisonnier ?

PILATE. — Quel prisonnier ? Jésus ?

CENTURION. — Non, Seigneur. L'autre. Judas il s'appelle. C'est celui qui nous a livré le charpentier... En échange, je lui avais promis la liberté. Mais je n'ai pas voulu le relâcher sans ordre...

PILATE. — Où est-il ?

CENTURION. — Au poste de garde.

PILATE. — Que dit-il ?

CENTURION. — C'est le genre prophète. Il n'a pas l'air de s'en faire une miette... Il parle aux soldats de son Jupiter qui est au ciel, et qui commande des légions de voltigeurs... Il nous a mis la tête comme une citrouille, et finalement, il voulait nous faire manger du sel.

PILATE. — Pourquoi ?

CENTURION. — Parce qu'il dit que mon père a couché avec ma mère. Et que c'est pour ça. Voilà ce qu'il dit.

PILATE. — Il est fou ?

CENTURION. — Ça m'en a tout l'air. Ou alors, il fait semblant. Il dit même qu'il a un message spécial pour le procurateur.

PILATE. — Un message de qui ?

CENTURION. — C'est un mystère.

PHOCAS. — Il serait peut-être intéressant de le voir !

MARPHURIUS. — La gueule d'un traître, c'est jamais beau !

PHOCAS. — Ça n'est jamais beau, mais ça parle. Il connaît bien ce charpentier, et il peut te donner le climat de l'affaire.

PILATE. — Le climat, c'est la déraison et le délire verbal ! (*Au centurion.*) Va le chercher. Ce peut être un témoin utile, quoique partial, puisqu'il l'a vendu !

(*Des esclaves apportent trois plateaux chargés de coquillages et vont se placer devant chacun des trois convives. Pendant toute la scène qui va suivre, Pilate, le général et Phocas mangeront des huîtres, des moules et d'énormes oursins. Entre le centurion qui amène Judas au bout d'une chaîne.*)

CENTURION. — Le voilà !

(*Pilate l'examine. Judas ne paraît pas abattu, au contraire. Il va parler clairement et d'une voix forte.*)

PILATE. — C'est toi, Judas ?

JUDAS. — Oui, Judas l'Iscariote, compagnon et apôtre de Jésus-Christ.

PILATE. — C'est celui que tu as vendu ?

JUDAS. — C'est celui que j'ai livré.

PILATE. — Je ne vois pas la différence.

JUDAS. — Elle est grande, mais je ne puis encore te la dire.

PILATE. — Pourquoi ?

JUDAS. — C'est le secret des Ecritures et tu le connaîtras bientôt.

MARPHURIUS. — Ça doit être une histoire de femmes.

PILATE. — Il y a des femmes dans votre troupe ?

JUDAS. — Oui. Il y a Marthe, il y a Marie qui sont les sœurs de Lazare le ressuscité. Il y a Marie-Madeleine...

MARPHURIUS. — Marie-Madeleine ? Alors, tout s'explique.

PHOCAS. — Pourquoi ? Tu la connais ?

PILATE. — Elle a commencé avec les soldats. Elle a continué par les centurions, et elle a fini...

MARPHURIUS. — Par le général. (*Il rit.*)

PHOCAS. — On aurait dû lui donner un grade dans l'armée.

MARPHURIUS. — Ah ! C'était vraiment une belle fille... Des épaules à pleines mains... Des seins de marbre chaud, et le génie de l'Amour. Elle n'avait qu'un défaut : elle était triste, et elle pleure souvent.

JUDAS. — Celle que je connais ne pleure pas : elle prie, elle chante, elle rit.

MARPHURIUS. — Si elle rit, ce n'est pas la nôtre.

JUDAS. — Tu as raison, général. Tu parles de celle qui est morte. Je parle de celle qui est née.

MARPHURIUS. — Elle a une fille ? Si elle sait y faire comme sa mère, je ne suis pas en peine pour ses vieux jours.

JUDAS. — Mais moi, je suis en peine pour ta vie future. Tu devrais y penser, général, car une âme n'est pas perdue tant qu'il lui reste le temps du repentir... Je prierai pour toi cette nuit.

MARPHURIUS, *furieux.* — Quoi ? Je te défends bien de mettre mon nom dans tes simagrées, tu entends ?

PHOCAS. — Laisse-le parler. Donc, tu aimais cette Madeleine, et elle t'a préféré Jésus ?

JUDAS. — Oui, noble Grec. J'aime Madeleine, mais elle me préfère l'amour de Jésus-Christ.

PILATE. — Et c'est pour elle que tu l'as livré ?

JUDAS. — C'est pour elle, et c'est pour toi, et c'est pour tous ceux qui seront sauvés, s'ils comprennent aujourd'hui même.

PILATE. — C'est que précisément ils ne comprennent pas, parce que ton message n'est pas clair. Mon centurion t'a promis la liberté, mais moi je ne t'ai rien promis... Si tu tiens à retourner chez toi, dis-nous le secret de ta haine.

JUDAS. — Ma haine pour qui ?

PILATE. — Pour celui que les prêtres veulent mettre à mort.

JUDAS. — Lui ? Il est mon Maître bien-aimé, et je voudrais mourir pour lui ! Ecoute, Pilate...

MARPHURIUS. — Ceux qui ont l'honneur de parler au proconsul ont aussi le devoir de l'appeler Seigneur.

JUDAS. — Je le ferais très humblement, si cela m'était permis. Mais pour ceux qui savent la bonne nouvelle, il n'y a pas d'autre Seigneur sur la terre que notre Seigneur Jésus-Christ.

MARPHURIUS. — Sais-tu que la peau de ton dos est en grand danger ?

PILATE. — Laisse. Tu nous confirmes donc que ce Jésus est le Roi des Juifs ?

JUDAS, *il rit.* — Ce serait bien peu de chose. Pourquoi l'appeler le Roi des Juifs, alors qu'il est le Roi du monde !

PHOCAS. — C'est-à-dire qu'il est au-dessus de l'empereur César Tibère ?

JUDAS. — César Tibère n'est qu'un homme.

PHOCAS. — Tandis que ton ami, c'est le Fils de Dieu ?

JUDAS. — Tu l'as dit.

PHOCAS. — C'est donc lui qui doit chasser les Romains ?

PILATE. — Ce Jésus prétend nous chasser ?

PHOCAS. — On répète, dans le bas peuple, qu'un jour le Fils de Dieu chassera les Romains de Judée... Et puisque c'est le Fils de Dieu...

PILATE, *à Judas.* — Réponds. Ton ami a donc le pouvoir de détruire mes légions ?

JUDAS. — Il le fera s'il le juge bon.

PILATE. — Si tu voulais le faire crucifier, tu ne parlerais pas autrement.

JUDAS. — Tu m'as demandé la vérité, je l'ai dite.

(*Un esclave entre.*)

L'ESCLAVE. — Seigneur, les prêtres sont au prétoire, avec un grand concours de peuple.

PILATE. — Et ce peuple, que dit-il ?

L'ESCLAVE. — Beaucoup se taisent. D'autres poussent des cris de mort.

JUDAS. — Ceux-là, ce ne sont pas des Juifs. Ce sont des esclaves du Temple, des étrangers.

PHOCAS. — Qu'en sais-tu ?

JUDAS. — Jésus s'est toujours promené librement à travers toute la Judée... Nous étions douze avec lui et, depuis trois années, nous avons vécu d'aumônes. Qui donc nous a nourris, si ce n'est pas le peuple d'Israël ? Pilate, les prêtres qui le poursuivent sont nos tyrans chargés de pierreries ! Ils règnent sur les esprits simples par la menace et la terreur. Ils sont enfiévrés de rage parce que Jésus a voulu naître dans le peuple, et parce qu'il parle pour les humbles : mais le petit peuple aime Jésus... Certes, tous ne sont pas encore convertis, mais je suis sûr que si tu leur laisses le temps nécessaire, tous le suivront.

PILATE. — Ils le suivront jusqu'où ?

PHOCAS. — Jusqu'à la révolution.

JUDAS. — Oui, jusqu'à la révolution dans les cœurs, et dans les âmes, car son royaume n'est pas de ce monde. Il est venu pour enseigner l'amour, et il n'écrasera que les méchants.

PHOCAS. — Qui sont évidemment les Romains ?

JUDAS. — Non, Grec Le Seigneur Dieu aime tous ses enfants. A tous, il offre son amour et le salut : Ponce Pilate, entre toi et moi, l'Eternel ne fait aucune différence...

PILATE. — Moi, j'en fais une. (*A l'esclave.*) L'accusé est-il arrivé ?

UN ESCLAVE. — Oui, Seigneur, le Messie est là.

PILATE. — Qu'as-tu dit ?

L'ESCLAVE, *gravement.* — Seigneur, le fils de Dieu est dans le prétoire, et le jugement est pour tout à l'heure.

PHOCAS, *à l'esclave.* — Tu connais ce charpentier ?

L'ESCLAVE. — Non ! Je viens de le voir pour la première fois, mais je connaissais sa parole.

PILATE. — Où l'as-tu entendue ?

L'ESCLAVE. — C'est un marin du port qui m'avait répété la bonne nouvelle. Mais il parlait pour rire et pour se moquer. Il ne comprenait pas le message, comme quelqu'un qui porterait une lettre sans l'ouvrir. Moi, j'ai compris et je sais.

PILATE. — Tu crois qu'il est le Roi des Juifs ?

L'ESCLAVE, *avec ferveur.* — Je crois que si je traverse d'un cœur pur les misères de cette vie, j'entrerai comme un homme libre au royaume de Jésus-Christ.

JUDAS. — Amen ! Celui-ci a compris.

PILATE, *à l'esclave.* — Va-t'en.

(*L'esclave sort.*)

PHOCAS. — Ces idées ont déjà fait du chemin.

MARPHURIUS. — C'est comme les oreillons. Ça s'attrape...

PHOCAS. — Et ça va vite. Surtout parmi le peuple et les esclaves. En général, chez les gens mal nourris.

JUDAS. — Celui qui ne pense qu'à nourrir sa chair ne prépare qu'un plus gros cadavre. Jésus est venu pour nourrir les âmes et il méprise les biens de ce monde que personne n'emporte au ciel.

(*Deux serviteurs apportent la grande robe écarlate du juge. Ils vont en revêtir Pilate pendant les répliques suivantes.*)

PILATE, *pendant qu'on l'habille.* — Pourquoi as-tu voulu me voir ?

JUDAS. — Parce que tu es un homme juste ! Je sais que cette nuit tu as dit aux prêtres : « Je ne trouve aucun crime chez cet homme. » J'ai donc pensé qu'il fallait t'avertir : ta mission est encore plus lourde que la mienne... Pilate, tu es en danger.

PILATE, *riant.* — Moi ?

MARPHURIUS. — Un complot ? Là, tu m'intéresses !

PHOCAS. — Quel est ce danger ?

JUDAS, *à Pilate.* — Celui que j'ai livré sans le savoir, ce n'est pas Jésus : c'est toi.

CENTURION. — Oh merde ! (*Il met sa main sur sa bouche, confus.*)

JUDAS. — Et moi, je suis venu pour te sauver.

MARPHURIUS, *indigné.* — Ça va tout de même un peu loin !

PILATE. — Mais ça part d'un bon sentiment. (*A Judas.*) Tu voudrais me sauver de quoi ?

JUDAS. — De la damnation éternelle.

MARPHURIUS, *furieux.* — Je n'admets pas qu'un misérable Juif de cette espèce parle sur ce ton au procurateur, mon chef. (*Il va frapper Judas. Pilate le retient.*)

JUDAS. — Je ne suis en effet qu'un misérable Juif, et peut-être le plus misérable de tous, mais ces mots qui sortent de ma bouche sont la parole de Vérité. (*A Pilate.*) Tu dois les entendre et les méditer. Parce qu'on te rend de grands honneurs, tu crois avoir une grande puissance. Mais tu n'es rien de plus qu'un pauvre homme, parce que tu ne sais pas la bonne nouvelle ! Et seul tu tiens entre tes mains le salut de la race des hommes... Ainsi, par la volonté de l'Eternel, celui qui va juger tout à l'heure, c'est toi, et celui qui sera jugé tout à l'heure, c'est encore toi.

PILATE. — Moi ? Je vais être jugé ?

JUDAS. — Oui.

PHOCAS. — Par qui ?

JUDAS. — Par celui qui nous voit et qui nous entend. Prends garde, proconsul de Judée ! Et toi, Grec, et toi, général, prenez garde ! Jésus est le piège de Dieu. Comme tu traiteras Jésus, tu seras traité. Si tu le condamnes à monter sur la croix, c'est toi qui seras crucifié !

PILATE, *frappé.* — Ce qu'il vient de dire est étrange.

PHOCAS. — Celui qui parle comme un rêve de femme ne parle pas raisonnablement.

JUDAS. — Ne touche pas à Jésus-Christ, Fils du Tout-Puissant.

MARPHURIUS. — Pas si puissant que la patrouille qui l'a coffré cette nuit.

CENTURION, *à mi-voix.* — Et qui l'a un peu passé à tabac.

PILATE. — On l'a maltraité ?

CENTURION. — N'est-ce pas, une arrestation, surtout la nuit... Il y en avait un qui avait une épée... Il a coupé l'oreille au sacristain du Temple... Alors, j'ai distribué quelques calottes et tout le monde a disparu... Naturellement, dans la bagarre, son Tout-Puissant a eu sa part.

JUDAS. — Soldat, ce coup porté sur la Face divine,

c'est ta pauvre âme qui l'a reçu. La voilà blessée pour l'éternité.

PILATE. — Les vrais dieux, nos dieux de l'Olympe n'ont jamais eu peur de personne !

JUDAS. — Toi, ne te laisse pas tromper comme les autres par la tendre fuite du Messie. C'est vrai qu'il s'est caché comme un criminel qui a peur... Pilate, il n'a pas peur du mal que vous voulez lui faire. Ce qu'il a fui, c'est votre crime, c'est votre responsabilité... Il a voulu vous laisser le temps de comprendre, et la gloire du repentir... Je t'adjure du fond de mon cœur et je te parle avec amour... Aujourd'hui, tu détiens l'autorité suprême, toi seul as le pouvoir de condamner Jésus... Et tu portes la robe rouge, déjà couverte d'un sang clair et brillant, le sang du Juste ! Ce n'est pas sa grâce que je te demande, c'est la tienne, et c'est la nôtre ! Pitié pour les bourreaux, pitié pour nous, pitié pour toi ! En arrivant dans le prétoire de justice si, au lieu de monter sur le trône d'ivoire, tu te jettes aux pieds de Jésus pour lui demander sa bénédiction, moi je sais qu'il te bénira et que le monde sera sauvé !

PILATE. — Voilà une scène théâtrale qui ferait beaucoup d'effet !

PHOCAS. — Surtout à Rome !

PILATE. — Allons, assez de sottises. Une goutte de philosophie est un poison pour un ignorant. (*Au centurion.*) Garde-le ici. Je ne veux pas qu'il assiste au procès. (*A Judas.*) Tes divagations seraient suffisantes pour me forcer à condamner ce malheureux. Le devoir m'appelle : allons rendre la justice.

MARPHURIUS. — Ce sera long ?

PILATE. — Quand on condamne, ça va toujours plus vite, surtout lorsqu'il s'agit d'un innocent. On ne perd pas de temps à discuter des preuves, pour la raison qu'il n'y en a pas, mais si j'essaie de le sauver...

MARPHURIUS. — Un Juif de plus ou de moins, qu'est-ce que ça peut faire ?

PHOCAS. — Et puis, ce n'est pas toi qui demandes sa mort !

PILATE. — Mais c'est moi qui vais décider.

PHOCAS. — Non, ce n'est pas toi, c'est la loi romaine. Cet homme est un ennemi de l'empire.

PILATE. — Un ennemi, peut-être. Mais un ennemi sans force et sans arme...

PHOCAS. — Je crois au contraire qu'il est bien armé, parce qu'il parle et qu'il fait parler tes esclaves. N'oublie jamais que la parole porte plus loin qu'un javelot, plus loin qu'une fronde, plus loin qu'une flèche. C'est comme une pierre qui tombe dans l'eau et les petites vagues rondes s'élargissent multipliées jusqu'aux rives lointaines du lac... J'aimerais bien entendre ce Jésus.

PILATE. — C'est bien facile : viens avec moi... Ils se contenteront peut-être du fouet...

MARPHURIUS. — Il serait bien dommage de manquer une si belle journée...

JUDAS. — Peut-être la dernière de l'empire romain !

PILATE, *qui va sortir.* — Ne t'occupe pas trop de l'empire romain : il pourrait s'occuper de toi ! (*Il sort.*)

CENTURION. — C'est toujours les petites histoires comme ça qui font les pires emmerdements.

(*On entend une sonnerie de trompettes.*)

CENTURION. — Le proconsul entre dans le prétoire.

(*Judas tremble, ferme les yeux et tombe à genoux, et prie à voix basse.*)

MARPHURIUS, *soupçonneux.* — Qu'est-ce qu'il fait ?

CENTURION. — Il fait sa prière.

MARPHURIUS, *sévère.* — Pas pour moi, j'espère ?

JUDAS. — Non, pas pour toi. Mais pour notre Seigneur Jésus-Christ.

CENTURION. — Eh là, tel que tu le vois, il se régale ! Ah ! On en voit de drôles, dans les colonies.

RIDEAU.

# ABONNEMENT - CONFIANCE

*Nous insistons auprès des bénéficiaires d'un* « Abonnement-confiance » *pour qu'ils veuillent bien, dès qu'ils le pourront, nous faire connaître leur décision définitive en nous retournant la carte qui est insérée à la première page de ce numéro ou, à défaut, en nous envoyant l'étiquette-adresse d'un de leurs numéros après avoir ajouté* « POUR REGULARISATION » *ou* « SANS SUITE ».

# ACTE IV

*Une crête rocailleuse. Quelques pins que le vent a déformés. Des buissons de cade, de lentisque, de cyste parmi des blocs de rocher. Un sentier traverse la scène en montant de droite à gauche. Au-dessus de la crête, le ciel.*

*Deux Juifs très bien vêtus entrent. Ils portent chacun un petit panier. Le premier inspecte les lieux, puis il monte sur un roc.*

PREMIER SPECTATEUR, *il regarde vers le fond du vallon.* — Nous avons un bon quart d'heure... Ils sont juste au bas de la côte.

DEUXIÈME SPECTATEUR. — On a le temps de manger un morceau.

(*Ils s'installent sur des pierres, ouvrent les paniers et en tirent des mangeailles et des gourdes. Une rumeur monte du fond du vallon, mais ils n'y prêtent aucune attention.*)

## PREMIER TABLEAU

PREMIER SPECTATEUR. — Fais un peu voir ce que tu as.

DEUXIÈME SPECTATEUR. — Du poisson frit, mais du bon. Des truites de montagne. Et toi ?

PREMIER SPECTATEUR. — Une pintade. (*Il brandit l'oiseau rôti.*)

DEUXIÈME SPECTATEUR. — Tu vas pas manger ça tout seul ?

PREMIER SPECTATEUR. — Je voudrais bien, mais tu m'étranglerais ! (*Il lui tend l'oiseau rôti.*) Tire !

(*L'autre arrache une aile et la dévore en gloussant de plaisir. Des gens passent en habits de fête. Un jeune homme monte sur un rocher, car on vient d'entendre la rumeur, et regarde au fond du vallon.*)

UN JEUNE HOMME. — Ça y est ! Il est encore tombé !

UN AUTRE. — Il n'arrivera jamais jusqu'en haut !

UN OUVRIER, *qui suit.* — D'ailleurs, c'est un scandale ! La loi, c'est une croix en bois de pin, et celle-là pèse au moins deux fois plus, parce qu'elle est en bois d'olivier !

UN AUTRE. — Si tu peux voir ça d'ici, tu as de bons yeux.

UN OUVRIER. — Seigneur, je l'ai vu faire dans l'atelier de Zaccharie, et je m'y connais : je suis charpentier.

UN JEUNE HOMME. — Si tu es charpentier, alors ferme-la ! C'est pas un jour de gloire pour la corporation !

(*Ils sortent en riant. Rébecca et Simon entrent, en sens inverse, anxieux et bousculés.*)

SIMON. — S'ils l'ont relâché, il viendra sûrement... Ou alors, ce guerrier est un menteur...

RÉBECCA. — Tu crois qu'il est forcé de passer par ici ?

SIMON. — C'est le chemin habituel...

RÉBECCA, *désespérée.* — Père, le voilà ! Ils vont le crucifier !

(*Soudain, au premier plan à droite, le centurion paraît. Il est suivi du décurion, qui traîne Judas au bout d'une chaîne. Phocas, somptueusement vêtu, les suit. Le centurion s'avance, et inspecte les lieux. Il commande :* Halte ! *et monte sur la crête. Il regarde au loin.*)

CENTURION. — Le général a dit : « Cinquante toises. » Ça fait à peu près ça. (*Au décurion.*) Tu peux le laisser monter jusqu'ici. On voit aussi bien qu'au cirque, et c'est gratuit. Voilà le cortège qui s'avance. La garde est en place là-haut. Tout va bien. (*Il redescend.*)

SIMON. — Seigneur centurion, tu lui avais promis la liberté.

CENTURION. — Tout à l'heure. Le temps de liquider le Roi des Juifs et on t'en fait cadeau.

RÉBECCA. — On ne lui fera pas de mal ?

CENTURION. — Non, ma jolie ! Mais on a peur qu'il fasse du scandale, et qu'il nous force à le coffrer pour de bon. Alors, on le garde jusqu'à la fin. C'est dans son intérêt.

SIMON. — Et je t'en remercie, Seigneur. Mais il est bien cruel de le forcer à regarder le supplice de son ami.

CENTURION. — Simon, fils de machin, je pense comme toi. Mais c'est lui qui a voulu venir. Il nous l'a demandé comme une récompense ! (*Au décurion.*) Toi, tu as compris ? Pas de cris, pas de simagrées ou alors tu le rentres à la forteresse. (*Il salue Phocas et s'en va.*)

SIMON, *humble.* — Est-ce que nous pouvons rester près de lui ?

LE DÉCURION. — Oui, mais il ne faudra pas l'exciter.

SIMON. — Au contraire, Seigneur... Sa mère l'attend, devant la porte de la ferme, au bord du puits, sous le figuier...

PHOCAS. — Tu es son père ?

SIMON. — Oui, Seigneur.

PHOCAS. — Il aura grand besoin de toi quand, tout à l'heure, il verra mourir son dieu. (*Il monte sur la crête.*)

JUDAS. — Toi qu'es un puissant de la terre, rien ne te force à t'arrêter ici. Pourquoi ne vas-tu pas jusqu'en haut du calvaire ?

PHOCAS. — Le supplice d'un innocent ne peut pas étonner quelqu'un qui vient de Rome. Le spectacle n'est pas là-haut. Ce qui m'intéresse, c'est toi.

JUDAS. — Pourquoi ?

PHOCAS. — Parce que tu es un homme. J'aime les hommes, surtout dans leurs erreurs. La tienne est tragique, et tu vas souffrir de n'avoir pas su raisonner... D'ailleurs, malgré tout ton courage, je vois bien que tu souffres déjà.

JUDAS. — Ne crois pas que j'aie peur pour lui.

PHOCAS. — Alors, viens t'asseoir près de moi. Tu verras le cortège, et la foule joyeuse qui a réclamé son supplice, et qui est ici pour le voir mourir...

JUDAS. — Tout ce qui se passe sur terre n'a maintenant plus d'importance. C'est le ciel qu'il faut regarder.

SIMON. — Tu crois donc toujours qu'il est le Messie ?

JUDAS. — C'est maintenant qu'il va se proclamer.

PHOCAS. — Tu sais qu'ils l'ont fouetté jusqu'au sang ?

JUDAS. — S'ils l'ont fait, c'est qu'il l'a permis.

SIMON, *découragé.* — Qu'est-ce qu'on peut répondre à ça ? (*Il regarde au fond du vallon.*) Qu'est-ce qu'ils lui ont mis sur la tête ?

DÉCURION. — C'est une couronne d'épines... Une blague des soldats pour se moquer du Roi des Juifs... (*Une rumeur.*) Ça y est. Il est encore tombé. Oh là ! Il y a trois femmes qui ont voulu s'approcher. Qu'est-ce qu'elles prennent !

(*Cependant, Rébecca s'est approchée de Judas et lui parle à voix basse.*)

RÉBECCA. — Dis-moi pourquoi tu as voulu venir ici ?

SIMON. — Que comptes-tu faire ?

DÉCURION, *rogue.* — Il compte rester bien tranquille s'il veut rentrer ce soir chez lui.

JUDAS. — Ce soir, nous serons tous ailleurs. Moi, ma mission est accomplie. Je ne suis plus qu'un homme parmi les autres, et parmi les autres, j'attends le jugement de l'Eternel.

PHOCAS. — Que tu supposes favorable pour toi.

JUDAS. — Ne le crois pas. J'ai fait le compte de mes fautes, et mon seul espoir est mon repentir.

PHOCAS. — Tu es un prétentieux, Judas... Car tu crois qu'il existe un Dieu unique, maître de l'Univers et père des étoiles, et que ce Dieu s'occupe des hommes, et surtout des Juifs, et surtout de toi ! De plus, ce Dieu, dans sa bonté, vient de nous envoyer son Fils, sans doute aussi puissant que lui, afin de régler, une fois pour toutes, le compte de l'humanité. Ce Fils, je ne sais pourquoi, a eu besoin d'une aide et, dans l'atelier d'un potier, il est allé chercher Judas, ce qui te met au rang des dieux, et moi, je vois un malheureux, le dos rayé de coups de fouet, qui tombe sous la croix des esclaves, et un pauvre potier bavard qui poursuit un rêve stupide, ivre d'ignorance et de vanité...

(*Entre un vieillard, qui tient un enfant par la main. Il s'adresse assez humblement au décurion.*)

VIEILLARD. — Seigneur, est-ce que nous pouvons rester là ?

DÉCURION. — Moi, ça ne me gêne pas.

VIEILLARD. — Merci. (*Il s'installe.*) C'est pour l'éducation du petit... La vue du châtiment des criminels, c'est très important, surtout à cet âge... (*A l'enfant.*) Tu vois, il y a deux voleurs, et puis un rabbi sacrilège... Un menteur qui a mal parlé de l'Eternel.

JUDAS. — Avant que la nuit soit venue, tu regretteras ces paroles.

VIEILLARD. — Pourquoi ?

(*Le décurion fait signe au vieillard pour lui faire comprendre que Judas est fou. Un autre vieillard vient d'entrer, suivi de deux enfants. Il appelle le premier vieillard qui fait manger une orange au petit garçon.*)

DEUXIÈME VIEILLARD. — Benjamin, que fais-tu là ? Tu ne viens pas plus près des croix ? J'ai un ami dans les soldats. Il m'a promis des places au premier rang.

PREMIER VIEILLARD. — Jérémie est encore bien jeune et ça pourrait l'impressionner.

DEUXIÈME VIEILLARD, *sévère.* — C'est justement pour ça qu'on vient. Moi, je veux que les miens soient terrorisés... Autrement, ça ne sert à rien ! Nous irons aussi près que possible.

UN DÎNEUR. — Ils en ont déjà vu ?

DEUXIÈME VIEILLARD. — Oui, Seigneur ! Presque tous les vendredis. Quand il n'y a pas d'exécution, je les mène aux abattoirs. Il faut que les enfants aient l'idée de la mort pour se faire une conception de la vie ! (*Aux enfants.*) Allez, filez ! A tout à l'heure !

PREMIER VIEILLARD. — Et puis, là-haut, il y aura peut-être de la bagarre...

DÉCURION. — Qui t'a dit ça ?

PREMIER VIEILLARD. — Il paraît que ce rabbi a des amis. Ils sont douze, et ils vont essayer de le délivrer...

DÉCURION. — Ça m'étonnerait ! Je les ai vus cette nuit à l'arrestation... Ils ne m'ont pas fait l'effet d'être bien courageux. C'était plutôt le genre course à pied... S'ils ont continué à la même vitesse, ils ne sont pas loin de Nazareth !

(*On entend une sonnerie de trompettes. Puis une voix solennelle crie au loin, sans doute dans un porte-voix.*)

LA VOIX. — Si un homme libre, avant le supplice, veut prouver l'innocence de Jésus de Nazareth, qu'il vienne témoigner au pied de la croix !

JUDAS. — Qui parle ?

DÉCURION. — C'est le type du Temple. Ils font ça chaque fois, parce que c'est la loi.

PHOCAS. — Et si quelqu'un témoigne, que se passe-t-il ?

DÉCURION. — Il va le dire.

LA VOIX. — Si quelqu'un s'oppose à l'exécution, nous referons tout le procès ! Qui veut parler pour Jésus de Nazareth ?

JUDAS, *se levant et criant.* — Moi !

DÉCURION, *il tire sur la chaîne.* — Hé là ! Il faut un homme libre ! Ni un esclave, ni un prisonnier !

PHOCAS. — Tu n'es donc pas très sûr du miracle et tu regrettes de l'avoir livré.. Quel est ce Dieu qui a besoin de toi ?

LA VOIX. — Quel homme libre veut parler pour Jésus de Nazareth ?

PHOCAS. — Et pas une voix ne s'élève !

RÉBECCA. — Est-ce qu'une femme peut témoigner ?

DÉCURION. — Bien sûr que non ! Les femmes, ça ne compte pas.

JUDAS. — Tu serais montée au calvaire ?

RÉBECCA. — Oui, puisque tu dis qu'il est innocent !

JUDAS. — Eh bien ! devant Dieu, tu y es allée. (*Il la prend dans ses bras.*)

LA VOIX. — Quel homme libre veut parler pour Jésus de Nazareth ?

JUDAS. — Et toi, mon père, que dis-tu ?

SIMON. — Moi, ma religion me défend de prendre le parti d'un sacrilège. Mais je regrette de le voir ici et, sans te le dire, j'ai prié pour lui. J'ai demandé à l'Eternel qu'il lui pardonne et que son âme soit sauvée.

JUDAS. — Père, en disant cette parole, tu viens de te sauver toi-même ! Loué soit l'Eternel ! Sur le bord de l'abîme, il a tendu la main à ceux que j'aime et, dans le royaume du Père, nous serons réunis ce soir...

DÉCURION, *sur la crête.* — Ce coup-ci c'est fini ! Il ne peut plus se relever ! Ah ! Les soldats mettent la croix sur le dos d'un type qui suivait... Il doit faire une drôle de gueule !

JUDAS. — Un autre homme porte la croix ?

DÉCURION. — Et il la porte bien. C'est un costaud.

JUDAS. — C'est un apôtre, un de mes frères ?

VIEILLARD. — Je ne crois pas, parce qu'il me semble que je le connais. Mais oui. C'est Simon de Cyrène... Oui, il porte une robe rouge... C'est bien le père d'Alexandre ! Ah ! le pauvre homme ! Quel malheur !

JUDAS. — Ne le plains pas, il est sauvé !

PHOCAS, *qui rit.* — Et voilà donc quatre personnes de sauvées, mais comme j'en vois un millier, la proportion me paraît faible. Vraiment, de tous les dieux connus, le tien serait le plus cruel ! S'il existait !

SIMON. — Enfin, dans une heure, nous serons fixés.

PHOCAS. — Lui aussi. Mais avec des clous !

(*Un vieux petit Juif entre rapidement. Il paraît pressé et transpire abondamment.*)

LE JUIF. — C'est commencé ? Ils sont cloués ?

SIMON. — Pas encore.

LE JUIF. — Ah bon ! Ami, je viens de Gaza, et je crains d'avoir perdu mon chemin... Si je suis ce sentier, est-ce que j'arriverai sur les lieux à temps ?

DÉCURION. — C'est le bon chemin ; continue par là.

(*Le petit vieux appelle :* Rachel ! C'est par ici ! On ne s'est pas trompés. *Entre sa femme, suivie de plusieurs personnes.*)

LE JUIF. — Et si je glisse la pièce aux soldats, est-ce qu'ils nous laisseront nous approcher ?

JUDAS. — Que veux-tu faire ?

LE JUIF. — Nous voulons voir. Voir convenablement.

JUDAS. — Puisque tu veux voir de plus près la colère de l'Eternel, suis ton chemin ; il va par là. Mais tu aurais mieux fait de rester chez toi.

RACHEL. — Obadias, ce jeune homme se moque de toi.

OBADIAS. — Jeune homme, je ne comprends pas votre façon de parler en prenant cet air supérieur. On est des provinciaux, c'est entendu et, trois à la fois, ça nous surprend. Mais il ne faudrait tout de même pas croire qu'on n'en a jamais vu chez nous ! L'année dernière, on a crucifié une criminelle qui avait égorgé deux enfants. Eh bien ! ce n'était qu'une femme, mais on en a tiré parti ! Elle a crié pendant deux jours ! Je n'ai aucune intention de vous vexer : je veux dire qu'on peut être des provinciaux sans être pour cela des sauvages.

(*Ils montent le sentier, aussi vite qu'ils peuvent. Judas prie avec ferveur. On entend soudain une voix puissante, celle du centurion, qui crie.*)

LA VOIX. — Caïus !

DÉCURION, *il crie.* — Présent !

LA VOIX. — Qui c'est qui a les clous ?

DÉCURION. — Ils ne sont pas là-haut ?

LA VOIX. — Y en a plus dans la caisse !

DÉCURION, *consterné.* — Eh bien, ça va mal ! (*Quatre soldats entrent. Le décurion se tourne vers eux.*) Flavius, qui c'est qui a les clous ?

PREMIER SOLDAT. — Je sais pas. En tout cas, c'est pas moi.

DEUXIÈME SOLDAT. — On nous a dit qu'on était de garde jusqu'à temps que les gars soient rétamés, mais personne a parlé de clous.

DÉCURION, *désespéré.* — Eh bien ! mon vieux ! Si on a oublié les clous, on va nous passer quelque chose !

LA VOIX, *impatiente.* — Et alors ?

DÉCURION, *il crie.* — Ça vient ! (*Aux autres.*) Si on ne m'avait pas confié ce tordu, moi, j'y aurais pensé, aux clous ! Mais c'est toujours la même chose. Dès que je ne suis pas là, tout le monde s'en fout. Et qui c'est qui va trinquer ? C'est encore moi !

LA VOIX. — On a les marteaux, on n'a pas les clous !

JUDAS. — Voilà le signe ! Voilà le sursis que l'Eternel nous accorde !

(*Un autre décurion entre par la droite.*)

DÉCURION. — C'est maintenant que tu arrives ? Tu te rends compte qu'on n'a pas les clous ?

DEUXIÈME DÉCURION. — Et ça, mon Toto, qu'est-ce que c'est ? Des cure-dents ? (*Il a déplié son paquet, et montre d'énormes clous de forgeron.*)

PREMIER DÉCURION. — Eh bien, mon vieux, tu m'enlèves un poids ! Combien en as-tu ?

DEUXIÈME DÉCURION. — Six, sept, huit, neuf. Il y en a neuf, et des beaux.

PREMIER DÉCURION. — Et qu'est-ce que tu veux qu'on foute avec neuf clous ?

DEUXIÈME DÉCURION. — Quatre pour chacun, et un de rabiot.

PREMIER DÉCURION. — Mais ils sont trois !

DEUXIÈME DÉCURION. — Au magasin, ils ont dit qu'il y en avait que deux.

UN SOLDAT. — Y-zont rajouté le blond au dernier moment.

PREMIER DÉCURION. — Avec trois clous pour chacun c'est risqué... S'il y en a un qui tombe du perchoir...

UN AUTRE SOLDAT, *il s'avance.* — Avec trois clous comme ça, quand même, on peut se débrouiller... Moi, j'ai été boucher, alors... Je m'en chargerais bien, mais le centurion a ses têtes... Lui, il veut le charpentier de la compagnie. Pour faire la croix, je ne dis pas. Pour y monter, ça va aussi... Mais pour clouer des bonshommes, il faut savoir ce que c'est, la viande. C'est pas le tout de planter des clous : il faut savoir où tu les places. Moi...

PREMIER DÉCURION. — Toi, ferme ta gueule, et marche.

DEUXIÈME DÉCURION. — Celui-là, il faut toujours qu'il critique, qu'il explique.

PREMIER SOLDAT. — Moi, je dis ça parce que je sais de quoi je parle. Je trouve que c'est une honte de faire clouer de pauvres zigues par des incapables qui sauraient pas pendre un agneau à un crochet

(*Le centurion paraît sur la crête.*)

CENTURION. — Alors, ça vient ?

PREMIER DÉCURION. — Ça vient !

DEUXIÈME DÉCURION. — Les voilà ! (*Il montre les clous.*)

CENTURION. — Allons, maniez-vous ! Il y a déjà les prêtres là-haut, et ça gueule comme des putois !

(*Tous sortent.*)

PREMIER DÉCURION. — Eh bien ! j'ai eu chaud ! Enfin, c'est gagné.

(*Un mangeur se lève.*)

LE MANGEUR. — Tant pis si j'en crève d'indigestion. Je m'en suis foutu jusque-là. (*Il monte sur un rocher.*) Viens vite, Abner. Ça va commencer.

(*Ils s'installent commodément pour assister au spectacle. Entre un petit garçon qui conduit, au bout d'une ficelle, un aveugle. Il s'arrête auprès de Phocas, et l'aveugle commence à chanter.*)

L'AVEUGLE, *il annonce.* — Complainte morale du charpentier de Nazareth.

Bonne gens, écoutez l'histoire
De ce Jésus le charpentier.
Dans sa boutique humide et noire
Il faisait bien son beau métier.

De pin de mélèze,
Sciait les tenons,
Creusait la mortaise
A la perfection !

Mais soudain saisi de folie
Le rabot lui tombe des mains.
Et disant : « Je suis le Messie ! »
Il s'en va sur les grands chemins.

(*Le petit garçon a tendu sa sébille à Phocas qui lui donne des pièces de monnaie. Puis il tire sur la ficelle et entraîne l'aveugle, qui chante toujours.*)

DÉCURION. — Ils arrivent au pied des croix !

PHOCAS. — On déshabille le fils de Dieu. Son père n'a pas l'air de s'occuper de lui.

DÉCURION. — Le pauvre zigue, il n'est pas bien gras !

VOIX DU MENDIANT

Il a trouvé douze compères
Tous très malins, très dégourdis.
Ils en font voir de toutes manières
Aux villageois abasourdis !

L'aveugle y voit clair,
L'boîteux saute en l'air,
Les faux macchabées
Sont ressuscités.

Et le peuple qui les admire
Se prosterne avecque ferveur
Y en a même qui osent dire
Ce Jésus est notre sauveur !

DÉCURION. — On étend le rabbi sur la croix.

JUDAS. — Il se laisse faire ?

PHOCAS. — Ils sont quatre à le tenir.

DÉCURION. — Ça prouve que les clous sont bien arrivés.

(*Judas tombe à genoux et prie.*)

PHOCAS. — En somme, tu pries Dieu de ne pas crucifier Dieu !

(*On entend les coups de marteau sur les clous.*)

DÉCURION. — On lui cloue la main gauche !

VOIX DU MENDIANT

Alors Judas, l'ami intime,
Qui était très intelligent,
A livré la pauvre victime
Parce qu'il avait besoin d'argent !...

A travers la nuit
Les guide sans bruit,
Pour le désigner
Lui donne un baiser...

SIMON. — Seigneur, ils parlent de lui... Maintenant c'est fini : laisse-nous partir...

DÉCURION. — Tant qu'il n'est pas mort, ce n'est pas fini ! (*On entend les marteaux.*) Cette fois, c'est la main droite !

LE MENDIANT

L'ont mené chez Ponce Pilate
Seul au monde et pâle et tremblant,
Et le juge en robe écarlate
A jugé le Jésus tout blanc.

(*Judas veut s'approcher. Rébecca le retient.*)

RÉBECCA. — Non, ne regarde pas, n'écoute pas... (*Elle lui bouche les oreilles.*)

LE MENDIANT

Si tu nous viens des prophéties,
L'Eternel va te secourir.
Mais si tu n'es qu'au faux Messie
C'est sur la croix qu'il faut mourir.

UN MANGEUR. — Si vraiment cet homme est le Christ, c'est maintenant qu'on va le savoir.

LE VIEILLARD. — Si Dieu l'aime, qu'il le délivre !

LE MENDIANT

Entendez là-haut
Le bruit des marteaux
Qui frappe à grands coups
Pour planter les clous...

DÉCURION. — Maintenant, c'est les pieds ! Avec un seul clou, il faut avoir les deux à la fois... C'est pas commode...

(*On entend les marteaux. Le décurion regarde avec inquiétude. Puis, rassuré, il dit.*)

Ça y est !

(*Le mendiant annonce :* Dernier refrain et moralité ! *Il chante.*)

LE MENDIANT

Bonnes gens, méditez en outre
La leçon du pauvre Jésus :
Il vaut mieux raboter des poutres
Que se faire clouer dessus !

(*On entend au loin un cri rythmé.*)

DÉCURION. — Ils dressent la croix du rabbi.

(*Judas monte en courant vers la crête, en criant.*)

JUDAS. — Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! (*Il regarde horrifié. Il hurle.*) Au secours ! A l'assassin ! Seigneur. Ton fils ! Le Messie ! Ils ont crucifié le Messie !

(*Il tombe à la renverse pendant que le rideau descend.*)

RIDEAU

## DEUXIÈME TABLEAU

*C'est le même décor, mais le jour a baissé.*

*Le décurion, assis sur un rocher, mange un oignon avec du pain.*

*Judas est étendu au premier plan, et sa tête repose sur les genoux de Rébecca. Le vieux Simon essuie avec un linge le front de son fils. Phocas, souriant, regarde ce spectacle. Le décurion regarde le calvaire, et parle la bouche pleine.*

DÉCURION. — Ça fait trois heures qu'on les a cloués. Par conséquent, c'est un coup de six heures du soir.

PHOCAS. — Maintenant, la farce est jouée, et je crois qu'il va pleuvoir.

(*On entend soudain un long cri qui descend du calvaire. Judas se dresse brusquement.*)

JUDAS. — Qui a crié ?

RÉBECCA. — Ce n'est pas lui... Il ne sent plus rien maintenant. C'est le soldat qui nous l'a dit.

JUDAS. — C'était un cri de mort !

DÉCURION. — Ça, c'est pas possible. C'est encore trop tôt.

JUDAS, *hagard*. — Qui a crié ?

DÉCURION. — On n'en sait rien. Ça doit être un des trois.

(*Judas passe la main sur son front. Il est blême. Le Juif aux enfants descend le sentier.*)

LE JUIF. — Eh bien, il ne s'est rien passé d'intéressant et je sens mon rhumatisme. Est-ce que tu viens boire un coup à la maison ?

ABNER. — Avec plaisir ! Attends : le petit s'est endormi... (*Il secoue l'enfant.*) Zizou ! Zizou ! Réveille-toi !... C'est fini !

(*Un soldat descend en courant.*)

SOLDAT. — Caïus, viens vite ! Il y a du pétard là-haut !

DÉCURION. — Quel genre ?

SOLDAT. — Le grand prêtre a sauté sur le centurion... Et Marcius l'a foutu par terre... Alors, les autres, tu penses...

DÉCURION. — Et pourquoi ?

SOLDAT. — Ça j'en sais rien. Je pensais à autre chose. Moi, j'ai rien vu, que la bagarre.

DÉCURION. — Eh bien, moi, c'est pas mes oignons. Je reste où je suis de service.

PHOCAS. — Est-ce que le rabbi vit encore ?

SOLDAT. — Le blond ? Non, il est mort. Vous n'avez pas entendu le cri ?

JUDAS. — Qui peut croire que le Fils de Dieu soit mort ?

PHOCAS. — Qui peut croire qu'un mort était le Fils de Dieu ?

(*Les Juifs qui allaient sortir à droite reculent soudain et s'écartent avec crainte. Deux soldats paraissent. Ils sont suivis par le général en grande tenue. Pendant toute la scène suivante, la foule qui redescend du calvaire s'arrêtera sur le sentier.*)

GÉNÉRAL. — Eh bien, Phocas, quelles nouvelles ?

PHOCAS. — Aucune. Ce Jésus est mort.

GÉNÉRAL. — Déjà ?

DÉCURION. — Seigneur, il n'a pu tenir que trois heures. On l'avait fouetté de trop bon cœur.

GÉNÉRAL. — Eh bien, Judas, as-tu compris ? Où était le piège de Dieu ?

PHOCAS. — Il y avait le piège des prêtres, et ton pauvre ami s'y est pris.

GÉNÉRAL *à Phocas*. — Alors, tu n'as pas vu des signes dans le ciel ?

PHOCAS. — Non, mais j'ai vu le supplice de l'autre sur le visage de celui-ci...

GÉNÉRAL. — Otez-lui ses fers ! (*A Judas.*) Tu es libre.

JUDAS. — La liberté ? Qu'est-ce que je vais en faire ?

PHOCAS. — Va vivre, si tu en es capable. Si tu ne peux pas vivre, meurs.

(*Un coup de tonnerre. Les prêtres arrivent à grands pas. Caïphe en tête. Ils sont blêmes et furieux.*)

CAÏPHE. — Seigneur, l'exécution est illégale... L'imposteur est mort ! Il n'est resté que trois heures sur la croix, et il est mort. Il faut que le centurion soit jugé ! C'est lui le coupable !

(*Le centurion vient de paraître. Il est très pâle, il est nu-tête, il marche comme un homme ébloui.*)

UN PRÊTRE. — Il l'a tué d'un coup de lance ! Je l'ai vu !

CAÏPHE. — C'est un crime contre la loi romaine !

GÉNÉRAL. — Marcius, que s'est-il passé ?

CENTURION. — Il y a eu tant de lumière, tout d'un coup ! Tant de lumière !

GÉNÉRAL. — Où sont tes armes ?

CENTURION. — Je ne sais pas.

PHOCAS. — Cet homme est malade, ou il est ivre.

CENTURION. — Judas, tu avais raison : écoute...

GÉNÉRAL. — Garde à vous !

(*Automatiquement, le centurion se met au garde-à-vous.*)

Au rapport. Que s'est-il passé ?

CENTURION. — Je ne sais pas... Je tremblais, mais je n'avais pas peur... Tout d'un coup, il m'a fait comme une espèce de sourire... Alors moi, j'ai poussé ma lance dans son flanc. Il a fait un long cri, et il est mort.

CAÏPHE. — Fais arrêter cet homme. Il vient d'avouer.

GÉNÉRAL. — Marcius, éveille-toi ! Quelle est cette folie ?

CENTURION. — Il n'y avait rien d'autre à faire. Et quand j'ai retiré le fer, j'ai senti sur ma main trois petites brûlures... (*Il montre le dos de sa main.*) C'étaient trois gouttes de son sang... Alors, la lumière est venue, comme une espèce de musique.

Et moi j'ai compris tout d'un coup que j'avais gagné la vie éternelle, et qu'il était vraiment le Fils de Dieu.

JUDAS. — S'il était le Messie, pourquoi est-il resté sur cette croix ?

CENTURION. — Il fallait peut-être nous crever le cœur pour en faire sortir le bon.

JUDAS. — Puisqu'il est mort, ce n'était qu'un homme, et moi j'ai trahi mon ami...

CENTURION. — C'est bien vrai que c'était un homme... Mais c'était aussi le Fils de Dieu... Je ne sais pas te l'expliquer, mais je donne mon témoignage : j'ai vu les deux en même temps.

PHOCAS. — Général, fais-le arrêter. Il va raconter ça partout.

JUDAS. — Qui le croira ? Jésus, Jésus, pourquoi m'as-tu menti ?

CENTURION. — Si maintenant tu doutes de lui, c'est maintenant que tu commets le crime... Judas, mon frère Judas.

PHOCAS, *il crie.* — Assez ! Un tel spectacle est indigne de Rome ! Arrêtez cet homme !

GÉNÉRAL. — Ça doit être un coup de soleil. Conduisez-le à l'infirmerie.

(*Deux soldats emmènent le centurion. Son visage est illuminé, et il crie :* Jésus-Christ est venu sur la terre pour racheter tous les crimes des hommes et ceux qui l'aiment seront pardonnés!)

(*Les prêtres, groupés, semblent se concerter. Judas fait un pas vers eux.*)

JUDAS. — Quand j'ai pris ces trente deniers, je croyais obéir à Dieu. Je connais maintenant mon crime, et je te rends le prix du sang. (*Il jette une poignée de pièces sur les prêtres, qui reculent. Le ciel tonne.*)

GÉNÉRAL, *au décurion.* — Ne le laisse pas monter au calvaire. Confie-le aux chameliers qui le ramèneront chez lui. (*Il sort.*)

JUDAS. — Et voici la fin de ma vie...

PHOCAS. — Retourne chez toi, et reprends ta pioche. Pendant la pauvre vie des hommes, il vaut mieux regarder la terre que le ciel.

JUDAS. — Alors, là-haut, il n'y a personne ? Il n'y a rien ?

PHOCAS. — Si. Des nuages. (*Il sort.*)

RIDEAU

# ACTE V

*Un tombeau tout neuf et tout blanc, à droite, sous des cyprès. Sur la crête, une sentinelle.*
*Au fond de la scène, le terrain remonte.*
*Les personnages qui entreront se découperont sur le ciel.*

*Devant l'entrée du petit monument. Le décurion et deux soldats, assis par terre, jouent aux dés.*

*Ce sont les soldats que l'on a vus à la crucifixion. Il y a un Germain, un Marseillais, un Toulousain. Le décurion est Parigot. Les autres ont aussi des accents. Ce sont des Barbares.*

*On entend au loin une trompette d'argent. Le soldat en sentinelle paraît inquiet.*

SENTINELLE, *c'est un Germain.* — Qu'est-ce que c'est ça ? C'est pour nous ?

DÉCURION. — C'est les trompettes du Temple ! (*A l'un des soldats qui jouent avec lui.*) Alors, tu y vas, oui ou merde ?

SOLDAT, *il se décide.* — J'y vais. (*Il pose une pièce de bronze sur les enjeux.*)

DÉCURION. — Attention ! Six deniers au pot ! (*Le décurion agite les dés dans ses mains réunies. La trompette sonne au loin.*)

SENTINELLE. — Mais pourquoi ils font ça ?

DÉCURION. — Parce que c'est la Pâque, et puis c'est pas fini. Après, ils vont chanter toute la nuit ! (*Il lance les dés.*) Seize ! (*Il rit de plaisir.*) Seize pour Toto ! (*Au premier soldat qui ramasse les dés.*) Tu crois que c'est la peine de jouer le coup ?

SOLDAT, *il lance les dés.* — Onze !

DÉCURION. — Je te l'avais dit !

SOLDAT. — Onze, c'est pas mal quand même.

DÉCURION. — C'est pas mal, mais ça perd.

DEUXIÈME SOLDAT, *il ramasse les dés.* — Et si je sortais 17 ou 18, hein ? (*Il agite les dés dans sa main.*)

DÉCURION, *il allonge sa main vers les enjeux.* — Et si tu étais nommé général, hein ?

(*Le soldat lance les dés, et pousse un cri de triomphe.*)

DEUXIÈME SOLDAT. — Trois fois six ! Par ici la bonne soupe !

(*Il rafle les enjeux. Le décurion lève les yeux au ciel. A ce moment, la sentinelle fait deux pas en arrière et annonce.*)

SENTINELLE. — Attention ! V'là les artistes ! Y a celui de l'oreille du sacristain !

(*Le décurion et les deux soldats se lèvent. Jean paraît au fond, suivi de Pierre.*)

SENTINELLE. — Achtung ! Halte !

JEAN. — Il est défendu d'approcher ?

DÉCURION. — Oui, mignon. C'est défendu. Faut rester à dix pas, respectueusement.

PIERRE. — Tu ne veux pas nous permettre de prier devant la tombe de notre Seigneur ?

THOMAS, *qui paraît.* — Tu n'as donc pas le respect des morts ?

DÉCURION. — Oh ! dis donc, toi ! Ne répète pas ça, parce que moi, je te fous sur la gueule, hein ? Nous les morts : on les respecte autant que toi, hein !

SOLDAT GERMAIN. — Quoique le tombeau d'un criminel !...

DÉCURION. — Criminel ou pas, il est aussi mort qu'un autre. Si vous voulez lui apporter du miel ou des gâteaux, donnez-les-moi, et je les déposerai devant la pierre. C'est pour te dire que je ne suis pas de parti pris. Mais pour vous approcher, c'est midi sonné. On sait très bien ce que vous voulez faire.

PIERRE. — Frère, nous voulons prier.

SOLDAT GERMAIN. — Regardez-moi cet hypocrite, avec son air innocent...

UN AUTRE, *marseillais.* — Pour le culot, ils sont imbattables. Ils prennent toujours les gens pour des couillons.

DÉCURION. — A dix pas, et puis c'est comme ça ! Et si vous espérez qu'on va partir au coucher du soleil, ça, c'est des illusions. Au coucher du soleil, il y aura la relève : le tombeau est gardé jour et nuit, jusqu'à nouvel ordre.

JEAN. — Pourquoi ?

DÉCURION. — Because miracle !... Fallait pas annoncer en ville que çui-là va ressusciter.

PIERRE. — C'est lui-même qui nous l'a promis.

JEAN. — Il ressuscitera le troisième jour, après-demain matin.

DÉCURION. — C'est-à-dire qu'ils espéraient barboter le macchabée cette nuit pour aller le cacher ailleurs.

SOLDAT GERMAIN. — Après, ils iront dire aux gogos : « Il est ressuscité. Nous l'avons vu, il nous a parlé ! »

AUTRE SOLDAT PARISIEN. — « Et il vous fait dire de nous donner tout votre fric. »

SOLDAT TOULOUSAIN. — Ça ne semble pas possible qu'il y ait des gens qui marchent, et qui sortent leur belle galette pour des contes de ma grand-mère !

DÉCURION, *il montre Pierre.* — Surtout que celui-là, il est plutôt menteur. (*A Pierre.*) Comment tu t'appelles aujourd'hui ? (*Aux autres.*) Parce qu'une fois il s'appelle Simon, une autre fois il s'appelle Pierre.

PIERRE. — Je m'appelle Simon. Jésus m'a nommé Pierre.

DÉCURION. — Oh ! dis donc ! Pas de boniment ! C'est à moi, quand tu te chauffais dans la cour du Temple, la nuit dernière, que tu as dit : « Je ne connais pas ce Jésus. » Tu trouves pas que c'est un peu tard pour venir faire connaissance ? (*Il voit venir quelqu'un.*) Et voilà ce pauvre fou de Marcius qui s'amène avec un autre farceur ! (*A Pierre.*) Alors, c'est vrai qu'il est avec vous ?

PIERRE. — Oui, Seigneur. Il a reçu la grâce.

DÉCURION. — C'est un malheureux, voilà ce que c'est.

SOLDAT. — Est-ce qu'il faut lui présenter les armes ?

DÉCURION. — Ah non ! Il n'a plus d'uniforme ; il n'est plus rien. Après le scandale qu'il a fait, c'est déjà bien joli qu'il soit pas passé en conseil de guerre.

(*Entre le centurion, dans une robe de bure. Il est grave, mais illuminé d'une joie intérieure.*)

CENTURION. — Salut, Caïus ! Que la paix soit avec vous.

DÉCURION. — Salut, Marcius ! Ça me gêne de ne pas te faire présenter les armes. Mais tu comprends ma position.

CENTURION. — Je la comprends. Et toi, si tu comprends la mienne, tu sais que ma vie vient de commencer.

DÉCURION. — En tout cas, ça a fait un drôle de pétard. Moi je te voyais en conseil de guerre et tout le monde se demande comment ça se fait qu'ils t'aient relâché !

CENTURION. — J'ai parlé au procurateur. Il m'a écouté longtemps, puis il a fait venir sa femme, et il a fallu que je recommence. Elle a pleuré, et il m'a donné mon congé. (*Il montre le tombeau.*) C'est lui qui a fait tous ces miracles.

DÉCURION. — S'il a fait ça, il est fortich.

CENTURION. — Maintenant, je suis un disciple, et bientôt peut-être un apôtre... Parce que demain, il nous parlera. Et s'il m'accepte dans sa légion, alors, j'irai dans mon pays... Je ne suis pas savant, mais j'ai une bonne voix, et j'ai vu. Alors, j'enseignerai aux échos de Provence le témoignage du centurion.

DÉCURION. — En tout cas, tu as perdu ta retraite et comme tu as toujours été chic avec moi, moi, je te dis franchement : ça me fait de la peine de te voir dans l'état que tu es.

CENTURION. — Tu te trompes, Caïus, mais ça part d'un bon sentiment, et je t'en remercie.

PIERRE, *au centurion.* — Demande-lui qu'il nous laisse approcher du tombeau...

CENTURION, *au décurion.* — Tu as entendu ?

DÉCURION. — Je leur ai déjà dit non. Je voudrais bien te faire plaisir, mais j'ai ma consigne, tu comprends ? A dix pas le jour, et cinquante la nuit... S'ils emportent le bonhomme, moi, je suis bon pour être cassé de mon grade... Et c'est pas le moment, parce que je vais peut-être te remplacer !

CENTURION. — La consigne, évidemment, c'est la consigne... Il ne faut pas la discuter. Mais à dix pas, c'est un peu vague. Il y en a qui font de grands pas, d'autres qui en font de petits... Alors, par exemple (*Il s'avance.*), on peut bien admettre qu'à cette distance, le trésor que tu gardes ne court aucun danger... Approchez-vous, mes frères, c'est un homme de cœur.

(*Les apôtres s'approchent du tombeau, s'agenouillent et prient.*)

CAÏUS, *à la sentinelle.* — Surveille un peu les environs, faudrait pas qu'une patrouille s'amène...

CENTURION. — Merci, Caïus. Tu seras encore de garde demain matin ?

CAÏUS. — Tous les matins, pendant huit jours.

CENTURION. — Tu as de la chance : tu verras notre Seigneur sortir du tombeau ! et s'il te regarde, tu seras sauvé.

CAÏUS, *perplexe.* — Tant mieux... Moi, tu sais, je veux bien... Quoique si je le voyais sortir, j'aurais plutôt la trouille qu'autre chose... Enfin, si tu es content, c'est très bien comme ça.

CENTURION. — Ça ne peut pas être mieux.

(*A ce moment, Judas paraît. Il va au tombeau, qu'il serre dans ses bras. Il est blême, ses cheveux ont blanchi. Un soldat crie « Hé là ! »*)

SOLDAT GERMAIN. — A dix pas comme tout le monde.

DECURION. — Qu'est-ce que c'est encore çui-là ?

CENTURION. — Laisse-le prier... Il en a besoin... (*A voix basse.*) C'est lui.

DECURION. — Qui ça, lui ?

PIERRE, *à voix basse, avec horreur.* — Judas !

DECURION. — Oh merde ! Il a drôlement décollé !

(*Les apôtres se réunissent autour de Pierre. Le Centurion fait un pas vers Judas.*)

CENTURION. — Tu as compris ?

JUDAS. — Marcius, mon frère, je te dois plus que la vie. Sur le calvaire, j'avais perdu la grâce... En pensant à toi cette nuit, c'est dans tes yeux que je l'ai retrouvée...

ANDRÉ, *il s'avance vers Judas.* — Et tu oses toucher le tombeau de ton crime ?

JEAN. — Ce n'est pas ton maître Satan qui repose sous cette pierre. C'est l'Agneau de Dieu, que tu as livré aux bouchers.

(*Judas ne répond pas. Il prie.*)

THOMAS. — Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Tu nous as vendus, nous aussi ?

JUDAS, *il lève la tête.* — Qui voudrait vous acheter ? Qui donnerait seulement un denier pour votre courage, pour votre fidélité. (*Au centurion.*) Quand tu es venu avec tes soldats, qui d'entre eux a risqué sa vie ? Jean, mon frère, je t'ai vu ! Tu as couru plus vite qu'un lièvre du désert. Toi, Jacques, tu t'es caché derrière un arbre dans la nuit. Et toi, Thomas, tu as dû filer le premier : je n'ai pas eu le temps de t'apercevoir... Et toi, Nathanaël, mon ami, est-ce que tu as sauvé le Sauveur ?

CENTURION. — Il y en a un qui a voulu se battre, c'est Pierre.

JUDAS. — Oui, mais trois fois, dans une seule nuit, il a renié le Messie... Oui, trois fois, il a dit aux

soldats : « Je ne connais pas cet homme. » Est-ce que je mens ?

NATHANAEL. — Ce n'est pas vrai !

DECURION. — C'est à moi qu'il l'a dit !

PIERRE, *accablé*. — Oui, c'est vrai, par malheur.

JUDAS. — Et le matin, devant Ponce Pilate, pas un seul des apôtres n'est venu témoigner pour Jésus... Et l'après-midi, pendant le supplice, où étiez-vous ? Cachés dans les caves de Jérusalem, tremblants de peur dans les grottes du Cédron, aplatis dans les marécages. Tous, dans votre cœur, vous l'avez trahi... Pourtant, vous n'êtes pas coupables... Ces choses devaient arriver... Non, pas plus coupables que moi !

PIERRE. — Parce que tu es innocent ?

JEAN. — Nest-ce pas toi qui l'as vendu ?

JUDAS. — Je l'ai livré. Sais-tu pourquoi ?

JEAN. — Tu l'as fait pour trente deniers.

JUDAS. — Que les prêtres acceptent cette idée, c'est possible. Mais parmi vous qui peut le croire ?

PIERRE. — Quoi ? Tu n'as pas reçu trente deniers du Temple ?

JUDAS. — Oui, Pierre, je les ai reçus. Sais-tu ce que c'est que trente deniers ? Lorsque tu étais un pauvre pêcheur de poissons, est-ce que tu ne gagnais pas cinq deniers par jour ?

PIERRE. — Pas tous les jours. Quelquefois moins... Quelquefois plus...

JUDAS. — Et moi, lorsque j'étais potier, on me donnait dix deniers par semaine ! Qui peut croire que j'ai suivi Jésus pendant trois ans pour le salaire de trois semaines ? Toi, Matthieu, tu connais la valeur de l'argent. Est-ce que tu l'as cru ?

MATTHIEU, *aux apôtres*. — Ça, moi, je vous l'ai déjà dit. Le prix me surprend. Trente deniers, ce n'est pas grand-chose.

DECURION. — C'est pas bien cher pour vendre un ami. On peut dire qu'il leur a fait... un prix d'ami ! (*Il rit de sa plaisanterie.*)

JUDAS. — Si j'avais eu besoin de ces trente deniers, je n'avais qu'à les prendre dans notre bourse. Qui d'entre vous, jamais, m'a demandé des comptes ?

PIERRE. — Nous avions autre chose à faire...

JUDAS. — Je sais. Vous, vous étiez auprès du Maître, sur la place des villages, et vous écoutiez sa parole, et vous pêchiez des âmes dans la foule... Mais moi, pendant ce temps, je mendiais pour vous... Je frappais aux portes, qui ne s'ouvraient pas toujours... Ce n'est pas tout le monde qui réserve la part du pauvre... J'entendais les injures des mauvais riches... Souvent leurs serviteurs me lançaient des pierres, et il n'y a personne ici qui puisse porter sur ses jambes autant de morsures de chiens... (*Il a relevé sa longue tunique, et montre ses mollets rayés de cicatrices blanches.*)

CENTURION, *ému*. — Est-ce vrai ?

JEAN. — Pour de l'argent, que n'aurait-il pas fait ?

JUDAS. — Oui, tu as dit la vérité. Pour de l'argent, que n'aurais-je pas fait ? Mais cet argent, c'était le vôtre, et c'était le pain de Jésus !... Pierre, nous étions treize à table tous les jours, et il fallait aussi la part des pauvres ! Qui donc en était responsable ? Moi seul, moi, Judas. D'ailleurs, avant de vous quitter, je suis venu pour vous rendre mes comptes. (*Il détache la bourse de cuir qui était pendue à son cou.*)

PIERRE. — Ce n'est peut-être pas le moment, ni l'endroit.

JUDAS. — Si, Pierre, c'est le moment, et c'est l'endroit, je le sais. (*Il prend la bourse.*) Hier, pour cette Pâque, j'avais mis de côté sept cent quatre-vingt-un deniers.

ANDRÉ. — Quoi ?

JUDAS, *il a pris dans la bourse un rouleau d'écorce sur lequel sont inscrits ses comptes.*) — Il m'en restait quatre cents de Madeleine, que je gardais depuis longtemps, et j'en avais cent douze que j'avais mendiés dans la foule, le jour de la fête des palmes, plus trente d'un poignard assyrien que Natant, fils de Ruben, nous avait donné à Bethsaïde. Je l'ai vendu à Samuel, fils d'Eliezer, parce que le Maître ne voulait pas le garder; plus une pièce d'or de cent deniers, que le rabbi Nicodème était venu m'apporter une nuit. Au clair de lune, j'avais cru qu'elle était d'argent, mais au matin, ce fut de l'or. Seize deniers, pour ce fagot d'herbes sacrées que j'avais cueillies au bord du Cédron. Treize deniers pour cette flûte que nous donna le père du petit paralytique, et dont personne ne savait jouer. Soixante deniers pour la vente de l'âne qui avait porté notre seigneur, ce qui m'a permis de doubler son prix. Enfin, cinquante deniers de Schammai le Samaritain, lorsque j'ai baptisé son fils. En tout, sept cent quatre-vingt-un deniers. J'en ai dépensé trois cent dix-sept pour la Pâque, et le Maître en a donné cent cinquante aux pauvres. Reste donc deux cent soixante-quatre deniers, que j'ai bien fait de lui cacher, parce qu'il les aurait distribués aussi. Voilà, mes frères, votre bourse. Moi, je n'ai plus besoin de rien.

DECURION. — C'est quand même marrant qu'il rapporte tout ce fric.

(*Un silence. Les apôtres regardent Pierre.*)

JEAN. — Tu sais compter, Judas !

JUDAS. — Il a bien fallu que j'apprenne, pour vous servir...

ANDRÉ. — Et les trente deniers que t'on donnés les prêtres, tu n'en parles pas ?

JUDAS. — Zaccharie a dit : « Et je pris les trente deniers d'argent, et je les jetai sur les prêtres. » C'est ce que j'ai fait.

PIERRE. — Alors, si tu n'as pas livré Jésus pour de l'argent, pourquoi l'as-tu fait ?

JUDAS. — « Avant que le coq n'ait chanté deux fois, tu m'auras renié trois fois. » Jésus te l'avait annoncé : il t'a fallu subir la prophétie. Et moi, le Maître m'a dit devant vous : « Cest toi qui dois me trahir. »

JEAN. — Oui, nous l'avons tous entendu.

JUDAS. — Et puis, ce qu'il a dit ensuite, est-ce que vous l'avez oublié ? « Ce que tu dois faire, fais-le vite. »

ANDRÉ. — Moi, je n'ai rien entendu de pareil !

PHILIPPE. — Ni moi non plus.

THOMAS. — Moi jai bien vu qu'il disait quelque chose à voix basse, mais j'étais au bout de la table, et je n'ai pas compris les mots...

JUDAS. — Mais toi, Pierre, tu étais près de moi.

PIERRE, *pensif*. — Oui, j'ai entendu cette phrase.

JUDAS. — Comment l'as-tu comprise ?

PIERRE. — J'ai cru que tu avais oublié quelque chose pour le repas, et qu'il t'envoyait le chercher.

JUDAS. — Tu as donc cru que c'était un ordre ?

(*Pierre ne répond pas. Il réfléchit.*) Tu viens de le dire. Tu as dit : « J'ai cru qu'il t'envoyait chercher quelque chose. »

PIERRE. — Oui, je l'ai cru.

JUDAS. — Je n'avais rien oublié pour la Pâque. Il m'envoyait faire ce que j'ai fait.

CENTURION. — S'il a reçu l'ordre, il est innocent.

JEAN. — Ah non ! Ce serait trop facile !... Même s'il a cru que c'était un ordre, et même si c'était un ordre, il avait le droit de désobéir... Jésus nous l'a dit cent fois et mille fois : tout homme est libre de choisir son destin...

PIERRE. — Oui, le plus humble des mendiants peut toujours dire oui ou non : c'est par sa seule volonté qu'il peut perdre ou sauver son âme.

JUDAS. — Il ne s'agissait pas de mon âme, mais du salut de millions d'hommes, ceux qui sont nés, et ceux qui naissent aujourd'hui, ceux qui naîtront dans l'avenir ! Tu crois que j'avais la permission de choisir pour eux ? Ainsi, pendant la nuit terrible de la Pâque, l'Eternel s'était endormi, et l'avenir du monde était entre mes mains ? Tu crois que j'ai choisi l'heure du sacrifice, et le jour de la Rédemption ? Alors, je serais un autre Messie ?

JEAN. — Voilà ! Enfin il se dévoile !

ANDRÉ. — C'est ton orgueil qui t'a perdu !

PIERRE. — Tu voulais jouer le grand rôle, et tu t'es cru l'élu de l'Eternel !

JUDAS. — Je le suis, Pierre, et je vais en mourir... Si j'avais su... Je n'avais pas compris et vous non plus... Comme moi, vous pensiez que le Fils de David était venu pour régner sur la terre, car j'étais sûr qu'à l'instant du sacrilège, le Ciel allait s'ouvrir en deux et que le Père allait descendre dans sa gloire pour installer son Fils sur le trône du Monde... Mais il avait choisi le supplice et la torture et le rachat des âmes au prix de son sang... (*Il montre le centurion.*) Celui-ci l'a compris le premier... Et moi, je l'ai compris trop tard... Si j'avais su !... J'aurais renié les prophètes, j'aurais refusé la mission et, dans le grenier de mon père, j'aurais caché la lumière du monde... Mais je ne savais pas et j'ai servi comme un aveugle la cruauté de l'Eternel..

JEAN. — Ça ne fait qu'un blasphème de plus...

JUDAS. — Jean, je ne suis qu'un homme de la terre et mon cœur d'homme est brisé pour toujours... J'ai vu Dieu de trop près, c'est lui qui l'a voulu... Il a vécu parmi nous comme un homme et moi, cet homme, je l'aimais. J'aimais ses yeux, sa voix, ses longues mains fines... J'aimais son sourire sur ses dents brillantes, ses tendres colères qui nous faisaient peur, ses longs pas sur les pierres bleues et cette façon de lancer un mot, sans s'arrêter, par-dessus l'épaule... Il avait un petit point rouge à la nuque, juste au bord des cheveux... Chaque jour, pendant trois années, j'ai préparé pour lui le meilleur poisson et j'ai choisi les fruits les plus mûrs pour les mettre devant sa place... Mais il les prenait, il vous les offrait, vous les dévoriez comme des gloutons... Mon grand souci, c'était qu'il ne mangeait pas assez... Je voyais avec désespoir le cerne de ses yeux s'élargir sur ses joues. Et chaque soir je préparais son oreiller. Je mettais dans le petit sac de toile de la mousse, du thym que j'effeuillais entre mes doigts et la fleur de la sauge qui donne de beaux rêves.. Dans le désert de Galilée quand le froid aiguisait les étoiles, j'attendais qu'il fût assoupi. Alors, je me levais de mon lit de cailloux et tout doucement, le cœur plein de joie, j'étendais mon manteau sur lui : c'était mon repos de le voir dormir, il était pâle avec le souffle d'un enfant. Parfois, il souriait dans sa petite barbe brillante. Et je pensais : « Il est le Messie : quel dommage ! » Si j'avais su le destin de ce corps fragile, je l'aurais encore mieux aimé...

CENTURION. — Frère, ne pleure pas : il va ressusciter.

JUDAS. — Non, Marcius, non : c'est le Messie qui reviendra, mais ce ne sera plus Jésus le charpentier. Il ne croquera plus les graines de pastèques, je ne pétrirai plus son pain, je ne laverai plus ses pieds de vagabond... En perdant mon ami, j'ai tout perdu sur cette terre et puisque ma tâche est finie, il ne me reste qu'à mourir...

CENTURION. — Il faut l'attendre pour prendre les ordres et aussi pour avoir la preuve décisive...

JUDAS. — Non, je n'ai pas besoin d'un miracle de plus.

JEAN. — Tu as peur de sa résurrection ! Car tu sais ce qu'il va te dire !

PIERRE. — Et nous le savons, nous aussi !

NATHANAEL. — Il l'a condamné devant nous.

JUDAS. — Quand ?

JEAN. — Le soir de la Pâque après ton départ !

JUDAS. — Il m'a condamné ? Qu'a-t-il dit ?

JEAN. — « Mieux vaudrait pour lui n'être jamais né ! »

JUDAS. — Il l'a dit ?

NATHANAEL. — Il avait des larmes dans les yeux.

JUDAS (*il crie*). — « Mieux vaudrait pour moi n'être jamais né ! C'est ma plainte depuis le calvaire ! C'est la parole que l'on dit devant un aveugle, un paralytique, la parole de la pitié devant le malheur innocent ! Et tu oses dire qu'il m'a condamné ? Il le savait, que j'étais marqué entre tous les hommes et que Dieu me sacrifiait... Merci, mon maître, mon divin Sauveur...

PIERRE. — Pourtant, il ne t'a pas nommé dans son Eglise...

JEAN. — Il l'a fondée après ta fuite, en nous partageant sa chair et son sang...

NATHANAEL. — Et il a dit qu'il faudrait te remplacer...

JUDAS. — Parce qu'il savait que ma vie terrestre était finie et c'est la preuve qu'il m'attend au ciel ! (*Il va vers le fond du théâtre, monte au sommet de la petite pente et invoque le ciel.*) Eternel, mon Dieu, je t'ai fait tous les jours ma prière, j'ai célébré la Pâque chaque année, j'ai respecté la Loi comme un bon Juif. J'ai eu la joie de rencontrer ton Fils et j'ai reconnu qu'il était ton Fils et il m'a choisi pour son apôtre. Sur son ordre, j'ai tout quitté, je me suis dévoué corps et âme et me voici maintenant devant toi, écrasé par la tragédie. Dieu tout-puissant, notre Père qui êtes aux cieux, je n'en puis plus... Et maintenant, que faut-il que je fasse ? Je ne puis plus être un apôtre : ceux-là me repoussent et je les comprends : qui accepterait le sel du baptême offert par la main de Judas ? Je ne puis plus être un potier : qui voudrait garder son huile dans une jarre pétrie par Judas ? Je ne puis plus piocher la vigne de mon père : qui voudrait boire le vin de Judas ? Je ne puis plus fonder une famille : qui voudrait être le fils de Judas ? Mon souvenir sera maudit dans les siècles des siècles, les meilleurs me refuseront une prière, plus jamais un petit enfant ne sera baptisé de mon nom. Seigneur, Seigneur, pourquoi m'as-tu choisi ?... Pourtant, cette amertume, je l'accepte. Tu

m'as chargé d'incarner la laideur des hommes, que ta volonté soit faite et si je puis encore servir mon Maître, en avouant le crime des crimes, je l'avoue. Oui, Judas a livré Jésus-Christ, pour le prix de trente deniers. Mais alors considère que ma tâche est finie : je suis l'outil brisé qui ne peut plus servir. Permets-moi de quitter cette face de traître, ces mains qui ont touché le prix du sang et de laisser pourrir ce corps de criminel... L'heure est venue de remonter vers tes demeures, pour y retrouver enfin ta Justice. Et toi, Jésus, mon maître bien-aimé, pardonne à mon impatience... Je ne peux plus attendre, et tout est consommé : il faut que j'aille à ta rencontre...

JEAN. — Tu oseras te présenter devant la face de Jésus ?

JUDAS. — J'ai plus peur de vous que de lui ! (*Il fait un pas vers le tombeau.*) Seigneur, tu es venu sur terre pour racheter tous les péchés des hommes ; tu es venu pour sauver les Juifs, les Gentils, les voleurs, les meurtriers, les parricides : et seul parmi des millions d'hommes, je n'aurais pas droit à la rédemption ? Non, moi, Judas, ton serviteur, celui qui te faisait la soupe entre deux pierres du désert, tu n'es pas venu pour me perdre. (*Il remonte vers la crête.*) Et vous aussi, mes frères, vous mourrez sur la croix. Mais vous mourrez dans la Lumière et dans la Gloire. Moi, je n'ai pas eu la meilleure part. Que la volonté de Dieu soit faite. Adieu. (*Il descend vers la crête et disparaît. Au loin chantent les chœurs du Temple.*)

CENTURION (*il pose ses deux mains sur le tombeau du Christ et prie soudain d'une voix puissante qui s'adoucit peu à peu.*) — Notre Père qui êtes aux cieux, c'est moi Marcius le centurion qui ai poussé la lance dans son flanc pour abréger son agonie et le sang divin de la victime a sanctifié la main du bourreau. Seigneur, sur cette main criminelle et pardonnée, voici trois gouttes du sang de votre Fils, du sang qu'il a donné pour le rachat des hommes. C'est le trésor que je vous offre pour le rachat de l'âme de notre frère Judas. Pardonnez-lui son orgueil, ayez pitié de son désespoir et recevez dans votre miséricorde celui qui a peut-être mal compris la consigne, mais qui a cru vous obéir.

PIERRE. — *Amen.*

RIDEAU

# JUDAS

## ET LA CRITIQUE

M. MARCEL PAGNOL, dont on lira dans ce même numéro de l'*Avant-Scène* la position personnelle en regard de la critique, a tenu à orienter lui-même le choix des extraits de presse concernant sa pièce. Nous nous faisons donc un devoir de n'utiliser dans cette revue de presse que les articles qu'il nous a communiqués. Nos lecteurs ne manqueront pas de remarquer la sélection volontairement « défavorable ».

**Le Figaro Littéraire,** Jacques Lemarchand :

*M. Marcel Pagnol aborde à son tour le problème de la trahison de Judas. Et il l'aborde, comme il fait tout, avec une infinie gentillesse. Pourquoi donc se mettre martel en tête et aller chercher midi à quatorze heures ? Judas a trahi le Christ parce qu'il fallait bien que quelqu'un le fasse : c'était annoncé par les Ecritures. Et comme il était le plus simplet des apôtres, c'est sur lui qu'est tombée la corvée. Voilà tout. C'était pas le mauvais garçon, Judas, il a montré bien du courage, et il aimait Jésus plus que beaucoup d'autres qui se sont bien tirés d'affaire, eux. La malchance, quoi. Et cette simple histoire est racontée avec bonhomie. Les centurions ont l'accent marseillais, les décurions l'accent toulonnais, et l'on voit Ponce Pilate réparer ses filets avant de monter à la pêche. Quant à l'infanterie romaine, elle a le langage vif, mais monotone, de la marine française dans* Marius.

✱

**Samedi-Soir,** Dussane :

*Beaucoup de bonhomie, de bonne volonté, mais trop de sagesse : des santons provençaux, atténués en teintes pastel. Un Judas tout innocence, toute suavité, que Pellegrin voile de susurrements et de larmes; un centurion à l'accent marseillais qui fait soupçonner que la pièce pourrait proposer un film pour Fernandel; un satanique confident bien dessiné par Jean Servais, et, dans Ponce Pilate, Jean Chevrier, excellent, que nous avons été heureux de fêter... Une réalisation irréprochable, mais sans surprises. Rien de tout cela n'a pu nous entraîner plus loin qu'une sympathique estime...*

✱

**Force Ouvrière,** Lucien Vieville :

*Mais après tout, que nous importe si pour Pagnol, Judas a le malheur d'être l'apôtre préféré, le plus intelligent, ce pourquoi son maître lui a réservé son rôle écrasant ? Le théâtre est fait pour exposer des thèses, les défendre, les démontrer. L'essai, ici, est valeureux, non concluant. Il a pour fruit une œuvre inégale, au début fracassant et haut en couleurs, et à la fin, tout en paroles, prières, malédictions et explications à la provençale. Entre les deux, une série d'images à la mode spinalienne, peuplées de personnages pittoresques, truculents ou ignobles, touchantes, parfois, de cette émotion méridionale que sait si bien faire naître Pagnol. Qu'on ne voie pas là un parallèle avec* Marius; *il n'y a aucune comparaison possible entre une œuvre solide, achevée, et cette fresque brossée à grands traits, cette épopée débordant souvent sur la caricature (ô acte combien pénible du Golgotha! ô dialogues à la Cambronne!)*

✱

**Le Canard Enchaîné,** Les Deux Jumelles :

*Pagnol traite la Passion comme jadis Giono traita* l'Odyssée. *Il en fait une histoire marseillaise.*

*— Les juifs,* dit-il, *ont toujours été les rois de « l'embrouille ». Mais ce Jésus, il est de Galilée et les Galiléens, c'est les plus forts...*

*Sa pièce aura eu le mérite de faire « monter » à Paris Daxely, un acteur de music-hall qui, depuis dix ans, fait les beaux soirs de l'Alcazar de Marseille. Plus sobre que Fernandel, presque aussi truculent que Raimu, il vient assurer la relève des comiques marseillais.*

*Mais hélas! trois fois hélas! Judas n'est pas Marius, Rébecca n'est pas Fanny et le centurion n'est qu'au service de César.*

*Cela fera un bon film en cinémascope et le dialogue sera tout de même meilleur que celui de* La Tunique.

*« Sian maï trahis! » C'est l'expression que les joueurs de boules méridionaux emploient lorsqu'un de leurs partenaires a fait un « nari ».*

*Un « nari », c'est une erreur de pointage ou une erreur de tir: une erreur de jugement en tout cas.*

*Et le* Judas *de Marcel, c'est un gros « nari ».*

✱

**Carrefour,** Morvan Lebesque :

*Après ce qu'on appelle la « première presse », c'est-à-dire quelques échos de complaisance efficaces sur le public, quelques titres ronflants dans les journaux amis, quelques photos du mariage de M. Pellegrin et pas mal de critiques qui se bornent à raconter le sujet de* Judas *ou à vanter la nouvelle décoration, blanc et or, du Théâtre de Paris, je suppose que M. Marcel Pagnol, qui est un homme d'esprit, souhaite que l'on parle enfin de sa pièce sans mâcher les mots et en disant carrément si on la trouve bonne ou mauvaise. Eh bien! pour ma part, je l'ai trouvée fort mauvaise et, qui pis est, fort ennuyeuse.*

✱

**Combat,** L. Algazi :

*« Une grandiose histoire marseillaise », déclarait un collègue académicien, M. Jean Cocteau, au soiriste du* Figaro *qui lui demandait ses impressions.*

*Eh bien, non! Je ne suis pas d'accord. Les histoires marseillaises sont généralement amusantes et M. Pagnol en a inventé de très savoureuses. Mais sa dernière n'est pas drôle : C'est, je le crains, une mauvaise action, qui n'a même pas l'excuse d'un quelconque aveuglement. Car, définissant en un raccourci audacieux les Evangiles, l'auteur de* Marius, *avec un bon sourire, confie à qui veut l'entendre : « Au fond, tout ça, c'est du roman. »*

# LA CRITIQUE DES CRITIQUES

par Marcel PAGNOL
de l'Académie Française

La critique parle bien souvent des auteurs. C'est même sa seule raison d'être. Mais personne ne parle jamais des critiques, même pour chanter leurs louanges.

Je voudrais prendre ici la liberté de leur dire ce que je pense d'eux, et de leurs œuvres de critiques ; je voudrais leur montrer le rôle qu'ils jouent, et le bien ou le mal qu'ils ont fait, ou qu'ils peuvent faire.

J'écrirai d'eux aussi librement qu'ils écrivent de nous, c'est-à-dire sans ménagement d'aucune sorte.

★

Les vrais critiques d'autrefois usaient déjà d'une très grande liberté : voici quelques lignes de Lucien Dubech, à propos de *Malborough s'en va-t'en guerre*, la pièce adorable de Marcel Achard (21 décembre 1924) :

*M. Marcel Achard, la dernière coqueluche de cet absurde public des répétitions générales, n'est pas sans présenter quelques petites qualités. Un assez joli style léger et transparent, dont on dirait qu'il n'alourdit pas la pensée s'il y avait une pensée chez M. Achard, mais qui en laisse trembloter le peu qu'il y en a, comme une chandelle à travers la vitre translucide d'une lanterne... Comme pitre, nous ne contestons pas ses talents... comme écrivain, c'est une autre affaire.*

*M. Marcel Achard a donné sa mesure : un petit farceur assez roublard, un de ces êtres qui semblent avoir pour triste destin de faire rire en recevant des coups de pied quelque part.*

Nous pourrions citer bien d'autres jugements de Pierre Brisson ou de Robert Kemp, ou de Paul Léautaud : mais nous devons loyalement reconnaître ici que leurs diatribes étaient écrites en bon français, et que leur mauvaise humeur n'était que très petite bière auprès des insultes et des offenses qui forment la substance de la critique d'aujourd'hui.

★

Il est assez surprenant, en effet, de voir certains de nos censeurs s'en prendre publiquement aux disgrâces physiques d'un auteur ou d'un comédien, et imprimer, dans de vrais journaux, que l'un est bossu, que l'autre est sourd, et (comble de la délicatesse), que sa femme est aussi sourde que lui. Enfin, à propos de la pièce récente d'un auteur à succès, un « critique » a terminé son article par ces mots : « Si M. X... gagne encore de l'argent avec ça, alors, merde. » Malgré la loyauté de cet aveu, et sa simplicité familière, il ne nous semble pas relever de la critique dramatique, ou du moins de l'idée que nous en avons.

★

Nous n'userons pas, contre les critiques, d'un tel langage.

Nous ne parlerons ni de leurs infirmités, s'ils en ont, ni de leurs femmes, que nous respectons sans les connaître. Enfin, nous ne leur reprocherons pas de gagner trop d'argent. D'abord, parce que nous serions charmés d'apprendre qu'ils en gagnent beaucoup ; ensuite, parce que nous savons qu'ils n'en gagnent pas assez ; enfin,, parce que cette question d'argent n'a point sa place dans la querelle que nous allons commencer.

La profession de critique est certainement l'une des plus anciennes : de tout temps, il y eut des gens incapables d'agir ou de créer, qui se donnèrent pour tâche, et le plus sérieusement du monde, de juger les actions et les œuvres des autres.

★

Les autres — c'est-à-dire les auteurs — n'ont jamais aimé les critiques. Le grand reproche qu'ils leur font souvent, c'est d'être leurs frères stériles : mais cette réponse n'est pas convenante.

Tout d'abord, il est possible qu'un impuissant écrive un très beau livre sur la sexualité féminine, ou qu'un cul-de-jatte soit un grand expert de course à pied.

Il est même vraisemblable que ces anormaux, l'esprit sans cesse occupé par ce qui leur manque, et tout chauds d'un désir éternellement inassouvi, aient une intelligence merveilleuse d'un sujet qu'ils voient à travers leur malheur, comme à travers un verre grossissant.

J'ai connu, il n'y a pas si longtemps, un écrivain qui avait l'intelligence, la malice et la bonté de l'éléphant : il en avait aussi le poids. André Levinson n'était certes pas impotent : mais il était si lourd, et ses jambes étaient si petites, qu'il faisait un grand sourire dès qu'il pouvait enfin s'asseoir. Cet homme massif, irrémédiablement attaché au sol, fut — et reste — notre plus grand critique de la danse.

Nul n'a compris, senti, dirigé, aussi bien que lui, les bonds et les envols des ballerines. Nul n'a su parler aussi clairement du style, du rythme, de la grâce. La danse classique d'aujourd'hui lui doit presque tout.

C'est pourquoi je refuse de poser au critique la question *ad hominem*. Je ne veux pas lui deman-

der : « Pouvez-vous en faire autant ? » Il n'est pas nécessaire de savoir « en faire autant » pour avoir le droit de dire que l'auteur aurait pu faire mieux.



D'autre part, même si la critique se trompe, ses observations, quoique impertinentes, ne seront jamais inutiles. Il est nécessaire que le poète soit aiguillonné ; il ne faut pas que, selon la merveilleuse expression populaire, « il s'endorme sur ses lauriers ».

Il faut que les frelons de la critique le réveillent, et que leurs irritantes piqûres le forcent à examiner son œuvre : presque toujours, en recherchant une erreur qu'il n'a pas commise et que les censeurs lui reprochent, il verra soudain luire des fautes dont nul n'a parlé, et fera son profit de ses propres découvertes.

Ainsi, la critique, même si elle est exercée par des impuissants ou des sots, est non seulement utile, mais indispensable aux artistes créateurs.



Il y eut d'ailleurs, au cours des siècles, un grand nombre de critiques qui furent des gens de goût, et de véritables écrivains : nous verrons plus loin que notre époque n'en manque pas.



L'influence de la critique sur la pensée des auteurs n'a jamais été décisive, mais sa puissance temporelle fut, à certaines époques, si grande qu'elle a pu écraser des chefs-d'œuvre, dans le moment même où elle imposait au public des ouvrages sans valeur...

Cette terrible efficacité peut être aisément expliquée.

★

Les grands succès de Molière, de Corneille, de Racine, eurent, à leurs débuts, de vingt à quarante représentations. Il est donc certain que le public — celui qui fait l'échec ou la réussite d'une œuvre dramatique — comprenait environ quinze mille personnes, toujours les mêmes.

On a beaucoup parlé du parterre, qui sifflait ou applaudissait bruyamment, et avait, en somme, les réactions du vrai public ; mais il est clair que le parterre, qui pouvait peut-être assurer la réputation d'un ouvrage, n'avait pas les moyens d'en faire le succès.

Alors que la recette totale d'un théâtre atteignait parfois quatre mille livres, la recette du parterre ne dépassait pas six cents livres. Or, les comédiens étaient pauvres, et souvent chargés de famille : ils ne pouvaient jouer longtemps sans une recette convenable : le parterre ne suffisait pas pour les soutenir.

Le public vraiment payant, c'était la cour, les salons, la magistrature, les écrivains : ces gens étaient sensibles à la critique, même parlée ; ils obéissaient inconsciemment à la mode, aux snobismes de l'époque, et même aux cabales. Nous en avons un grand nombre de preuves.



On connaît la querelle du *Cid*.

On sait comment, sur l'ordre d'un ministre, une sorte de Commission supérieure de la Critique rédigea un mémoire imbécile, à seule fin de décourager Pierre Corneille. Le guet-apens joua trop tard : *Le Cid* était déjà passé.

On connaît aussi l'échec de la *Phèdre*, de Racine, écrasée par celle de Pradon.

La critique avait organisé le naufrage du chef-d'œuvre ; elle imposa — momentanément — l'œuvre médiocre. Jean Racine, frappé au cœur, renonçait à son art et s'enfermait dans un silence de douze années... Certes, *Phèdre* a repris sa place. Mais les avorteurs de cette époque ont certainement empêché de naître les plus belles tragédies de Racine, celles dont les douze trônes vides ne sont marqués que d'un millésime, entre *Phèdre* et *Athalie*, ces deux sommets de l'art dramatique.

De tous les exploits de la critique, voilà peut-être le plus remarquable, et certainement le plus affreux.



Il y aurait un très gros livre à écrire sur ses erreurs, ses méfaits, et sa façon hypocrite de fuir ses responsabilités : chaque fois qu'une œuvre éclatante a été méconnue par ses contemporains, les critiques de la génération suivante ont accusé le mauvais goût et la sottise du public de l'époque précédente. Il est bien facile de démontrer que ce public a été détourné de l'œuvre méconnue par les railleries ou le silence de la critique, qui était son guide et sa lanterne.

Si les lecteurs de 1830 n'ont pas connu Stendhal, c'est parce que la critique l'a ignoré.

Comment reprocher à un bourgeois de Lyon ou de Brest de n'avoir pas découvert cet authentique génie français, alors que les censeurs, dont c'était le métier, ne citaient même pas son nom ?

De même, le foudroyant insuccès de l'opéra *Carmen*, est dû à la seule critique, puisque le chef-d'œuvre de Bizet s'effondra dès la première représentation ; c'est-à-dire que le directeur, les chanteurs, les musiciens et l'auteur lui-même crurent à leur défaite sans avoir livré la bataille et que l'opéra quitta la scène avant l'arrivée du public.

D'autre part, c'est au seul public que revient l'honneur d'avoir remis à leur vraie place, Racine, Stendhal et Bizet.



C'est contre les décisions de ce public, devenu plus nombreux et plus puissant, que la critique usa d'une arme ignoble, mais efficace.

Lorsque le succès d'une œuvre s'affirmait contre son gré, elle en appelait à la Censure, c'est-à-dire à la force armée. Les critiques se voilaient la face, parlaient « d'outrages aux bonnes mœurs », ou « d'atteinte à la sûreté de l'Etat », ou « d'insultes à l'armée », ou plus simplement, de « sacrilège ». Toutes les interdictions d'œuvres théâtrales et littéraires prononcées par nos rois et nos ministres, l'ont été à l'instigation de la critique, enragée contre des écrivains qui avaient pour eux le public.

Cependant, les auteurs, malmenés et parfois diffamés, n'acceptèrent point en silence les mépris de leurs juges. Molière, qui est presque notre saint, souffrit cruellement de leurs atteintes, mais il feignait de sourire, quand il leur répondait ainsi :

*Lorsqu'on attaque une pièce qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plutôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée, que l'art de celui qui l'a faite ?*

*C'est une étrange chose que vous condamniez toujours les pièces où tout le monde court, et ne disiez jamais de bien que de celles où personne ne va !*

. . . .

*Le plus grand mal que je leur aie fait, c'est de plaire un peu plus qu'ils n'auraient voulu... Ils critiquent mes pièces : tant mieux — et Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaise : ce serait une mauvaise affaire pour moi.*

## *LES AUTEURS-CRITIQUES*

Les auteurs-critiques sont des auteurs dramatiques, qui ont un nom et une place enviables dans notre métier. De vrais théâtres jouent leurs pièces ; ils gagnent de la gloire et de l'argent.

Ces auteurs, on ne sait pourquoi, ont besoin de donner publiquement leur avis sur les ouvrages de leurs confrères. Un grand journal accueille leurs articles, les voilà critiques dramatiques français.

Nous avons eu ainsi des comptes rendus signés Pierre Wolff, Edmond Sée, Charles Méré, Maurice Rostand, Jeanson, Michel Duran, Léopold Marchand, etc.

Il est permis, tout d'abord, de regretter que ces confrères n'aient pas consacré à corriger leurs propres œuvres le temps qu'ils ont perdu à parler de celles des autres.

D'autre part, que vaut l'opinion qu'ils expriment chaque semaine dans leur journal ?

Voici Léopold Marchand, auteur dramatique célèbre, homme sensible et généreux. Va-t-il contester publiquement le demi-succès que vient d'obtenir un confrère pauvre, après plusieurs années d'attente ?

Et Maurice Rostand, qui est la bonté même, ne peut pas proclamer la nullité totale d'une œuvre montée à grands frais dans un théâtre qui joue de temps à autre une pièce de Maurice Rostand.

Certes, les articles des auteurs-critiques sont toujours excellents, parce qu'ils parlent du théâtre en hommes qui aiment leur métier, et qui le connaissent assez bien, mais leur critique n'est pas libre, elle n'est pas sereinement impartiale, parce qu'elle ne peut pas l'être. Elle n'a donc aucune valeur, et elle ne présente aucun intérêt, si ce n'est son agrément.

## *LES CRITIQUES-AUTEURS*

Voici maintenant une très redoutable espèce : c'est celle des critiques-auteurs.

Les critiques-auteurs sont des gens de tous âges et de tout poil qui écrivent ou qui ont écrit des pièces de théâtre. Ces œuvres n'ont jamais été jouées, ou parfois l'ont été dans des compagnies d'avant-garde, ou sur de vrais petits théâtres.

Car l'avant-garde n'est pas seule à tenter des expériences. Nous avons aussi, de temps à autre, l'une de ces glorieuses courtisanes qui pour avoir un alibi, se disent tout à coup comédiennes, louent une salle pour deux mois, et montent en été l'une des deux cents pièces que tous les vrais directeurs ont repoussées, à tour de rôle, par de très grands éloges. (Hypocrisie obligatoire.)

L'adorable vedette joue à la directrice ; elle reçoit l'auteur dans son petit hôtel ; elle le nourrit de marennes, de caviar, et de champagne ; elle le présente aussi à plusieurs directeurs de journaux qui furent — ou qui sont — ses amis ; on attaque les répétitions. Les journaux du mois de juin commencent à manquer de copie ; avant d'en arriver au serpent de mer, on fait des « interviews » du jeune auteur ; il rédige lui-même des avant-premières, où perce un certain contentement de soi.

La générale a lieu : la presse n'est pas mauvaise. On sait bien que ça n'a pas grande importance, et qu'il est d'usage d'être bienveillant, par égard pour la jeunesse du débutant et pour la beauté de la courtisane, qui fait du charme au moindre reporter ; de plus la critique estivale est souvent composée de sensibles intérimaires, pendant que le vrai critique est aux bains de mer. On joue la pièce devant un public clairsemé, dans les rangs duquel on peut voir le chauffeur, la femme de chambre et la cuisinière de la directrice. Ce n'est point leur admiration pour la pièce ou pour leur patronne qui les assoit ainsi dans ces fauteuils. Ils sont de service, ils remplacent de leur mieux le vrai public qui ne vient pas. Il y a aussi la famille de l'auteur et quelquefois sa fidèle concierge. Il y a de plus une trentaine de passants et autant de provinciaux. Comme le théâtre est petit, cela fait un gentil public, qui applaudit à la fin des actes.

Au bout d'un mois, la vaillante directrice est épuisée, en même temps que les crédits accordés par son amant. Elle arrête les représentations ; il faut qu'elle se montre à Cannes ou à Biarritz. On se sépare avec émotion, on annonce une reprise éclatante à la rentrée, dans un théâtre beaucoup plus grand et mieux achalandé. L'auteur part en vacances les poches gonflées de coupures de journaux qui donneront tant de fierté à son vieux père. Dans la maison familiale, il commence avec une joie fiévreuse une œuvre nouvelle, sur laquelle il fonde les plus grands espoirs.

★

Voici la rentrée.

La vedette ne reprend pas la pièce. Son amant l'a quittée, elle a des ennuis d'argent. Les vrais directeurs ont à peine entendu parler de cette création estivale ; ils semblent n'attacher aucune espèce d'importance à des événements de ce genre. Le jeune auteur leur offre son nouveau manuscrit. On lui répond que le programme de la saison est déjà bien établi, qu'on verra plus tard. Le voilà profondément déçu, mais non découragé : il a compris.

Il s'agit certainement d'une cabale tacite des vieux contre les jeunes ; on veut lui barrer la route, on espère l'étouffer par la conspiration du silence... Eh bien, on va voir : le jeune auteur se fait critique.

★

Il commence dans un tout petit journal : il sera bientôt reçu dans la grande presse, parce qu'il a de la volonté, le goût du théâtre, de l'esprit et du talent, quoiqu'il soit incapable d'écrire une bonne pièce ou un bon film. Cette place de juge, il ne l'a conquise et il ne la garde que pour servir ses ambitions d'auteur. Il se fait des relations, il fréquente les comédiens, il est reçu par les direc-

eurs. Ceux qui lui font de vagues promesses, il parle d'eux avec une profonde admiration ; ceux qui l'éconduisent ne sont que des « marchands » et les « combinards ».

Il arrive parfois, à force de patience, d'intelligence et d'adresse, à obtenir enfin qu'on joue l'une de ses pièces.

Malgré d'évidentes qualités littéraires, elle s'effondre au bout d'un mois, faute de qualités dramatiques. Il est aussitôt persuadé que le directeur n'a pas voulu soutenir son œuvre, que la cabale est plus féroce que jamais, qu'il est victime des auteurs à succès. Le voilà aigri, plein d'amertume, tout prêt à se venger de tant de perfidie : il devient d'autant plus agressif qu'il se croit en état de légitime défense. Loin de servir l'art dramatique, il va lui nuire de son mieux, et avec tout son talent.

## LES CRITIQUES DRAMATIQUES

Certes, nous n'avons pas un Francisque Sarcey ; ce n'est pas tous les ans que naît un Aristote, ce n'est même pas tous les siècles. Mais il n'est pas encore très loin de nous, et son influence, si nette et si profonde sur tous les auteurs, s'étendra peut-être un jour aux critiques. Ce jour-là l'Art Dramatique français sur la scène et sur les écrans reprendra sa place dans le monde : jusqu'en 1914, cette place était la première.

En l'absence de ce pape du théâtre, nous avons eu cependant de vrais critiques : Lucien Dubech, Paul Souday, Pawlowski, Henry Bidou, André Antoine. Ils sont morts tous les cinq et ce furent de grandes pertes.

Il nous reste encore une troupe imposante de lettrés qui jugent nos œuvres.

Présentons-leur d'abord, et d'une façon générale, l'ensemble de nos revendications.

★

Certes, toutes les accusations qu'on va lire ne visent pas tous les critiques : d'ailleurs quand nous ferons une querelle personnelle nous n'hésiterons pas à nommer l'incriminé.

D'autre part, les cabales et les manœuvres que nous allons reprocher à la critique, nous ne les croyons pas longuement mûries, ni savamment préméditées par d'obscures conjurations. Nous croyons, au contraire, qu'elles sont les mouvements naturels de courants généraux de sentiments et d'idées, ce qui les rend d'autant plus redoutables.

## LA CRITIQUE N'AIME PAS LE SUCCÈS

Voici notre grief premier et principal : la critique n'aime pas le succès.

Ce sentiment s'explique fort bien chez les ratés devenus critiques, ou les jeunes pressés d'arriver. Mais on le trouve aussi chez les vrais, chez les purs, chez les critiques désintéressés ; il existe d'ailleurs dans le cœur de tous les Français, et peut-être de tous les hommes. Le public des combats de boxe souhaite toujours la victoire du plus faible, ce qui, au fond, est injuste : mais nous sommes ainsi faits.

Chaque fois qu'un auteur heureux donne une pièce réussie, la critique ne manque pas de souligner les moindres faiblesses de l'œuvre. Elle évoque parfois quelques grands noms : Molière, Beaumarchais, Musset. Ce n'est point pour hausser l'auteur au rang de ces génies. Enfin, il lui arrive parfois de reconnaître le succès de la pièce ou du film : mais les termes qu'elle emploie, les éloges qu'elle choisit ne sont jamais puisés dans le vocabulaire de l'enthousiasme. Elle n'écrit jamais « succès » tout court, mais presque toujours « succès facile ». Cette épithète méprisante, tombée de la plume de journalistes dont la plupart n'ont jamais obtenu le moindre succès personnel, paraît assez naïvement ridicule.

## LA CRITIQUE N'AIME PAS LE THEATRE

Notre second grief est tout aussi grave, et s'apparente d'ailleurs au premier : non seulement la critique n'aime pas le succès, mais elle n'aime pas l'art dramatique, ni sur la scène, ni sur l'écran.

Henry Becque avait déjà dit :

« Le vrai théâtre est du théâtre de bibliothèque. »

Il doit être content d'avoir, avec ses propres œuvres, atteint son but, puisque ses pièces, qu'on ne voit jamais sur une scène, sont dans toutes les bibliothèques.

Pierre Brisson, qui pourtant n'a jamais eu l'occasion d'être repoussé par le public du théâtre, est du même avis : « Pour les grandes œuvres dramatiques, la représentation n'est qu'un surcroît. » Ce qui signifie clairement que Pierre Brisson n'aime pas le théâtre. Presque tous les critiques sont dans ce cas, et il est bien surprenant de constater que le mot « théâtral », sous leur plume, n'est pas un éloge, mais un terme de mépris.

★

En revanche, ils adorent tout ce qui n'appartient pas à l'Art dramatique, et l'ensemble de la critique s'efforce de juger les pièces ou les films aux seuls points de vue littéraire, ou lyrique, ou plastique, ou philosophique. C'est ainsi qu'il lui arrive de porter au pinacle des œuvres d'une grande valeur, mais qui sont de mauvaises pièces ou de mauvais films, que le public accable de son absence.

★

Comment une mauvaise pièce pourrait-elle être une œuvre considérable ?

Supposons qu'un médecin de génie découvre le secret du cancer. Ce grand savant, à ses moments perdus, écrit des pièces de théâtre, comme tous les médecins.

Il ne parle à personne de sa prodigieuse découverte : il en fait en secret une comédie dramatique. Au second acte, dans la scène capitale, son héros révèle au public stupéfait l'immense victoire que la science française vient de remporter.

Certes, voilà une pièce de théâtre dont on parlera longtemps.

On en parlera longtemps, mais on ne la jouera jamais, si ce n'est pas une œuvre qui ait une valeur *dramatique*.

★

De même, voici un maharadjah magnifique, qui vient d'acheter une Delage grand sport ; il fait remplacer le bouchon du radiateur par une émeraude géante, il ordonne d'ajouter au moteur cinq ou six carburateurs en or, finement ciselés dans d'énormes pépites.

Ces enrichissements de la noble voiture ont centuplé son prix, mais non pas sa vitesse. Il est même certain que la température du radiateur fera éclater le bouchon d'émeraude ; les carburateurs en or, œuvre d'un orfèvre-bijoutier, mais non pas mécanicien, sont éternellement noyés, et le prince du Bengale remonte sur son éléphant.

★

Or, la majorité des critiques adore les carburateurs en or, même — et surtout — s'ils ne carburent pas. Nous avons cité plus haut Henry Becque, grand écrivain, mais auteur dramatique médiocre. Nous pourrions en citer bien d'autres, qui sont vivants : ne faisons de peine à personne. Mais pour ne pas laisser Becque tout seul, et pour faire honneur à ce grand honnête homme, ajoutons ici les titres de trois autres mauvaises pièces, de trois pièces mal faites, et dont l'intérêt est à peu près nul : Le *Faust* de Gœthe, *Le Misanthrope* et *Bérénice*. Ce sont des sommets littéraires, des œuvres auxquelles rien ne peut se comparer. Mais *Œdipe-Roi*, *Hamlet*, *Andromaque*, *Le Malade imaginaire* ou *Cyrano de Bergerac*, sont des sommets de l'Art dramatique. Nous dirons même — ce qui fera sourire Pierre Brisson et Robert Kemp — que, sur une scène, des œuvres telles que *Les J3*, *Jean de la Lune*, *Knock*, *La Prisonnière*, *La Femme nue*, sont d'un plus grand intérêt *théâtral* que *Bérénice* ou *Le Misanthrope* : quand on se propose de taper une lettre, une Remington a plus de valeur que le clavecin de Mozart, et je ne crois pas diminuer la gloire du grand Pasteur si j'affirme ici même qu'il n'aurait pas pu danser *La Mort du Cygne*.

★

*Tant que la critique dramatique refusera d'aimer et d'admirer l'art dramatique, elle ne pourra pas l'aider, et son influence restera nulle.*

## *LES CRITIQUES SONGENT A LEUR ŒUVRE*

Voici enfin notre troisième grief : lorsqu'un critique — même un vrai — est assis dans son fauteuil, le soir de la générale, il donne l'impression qu'il n'est pas venu pour juger l'œuvre d'un autre, mais pour *composer la sienne :* la lecture de son article confirme souvent cette impression.

## *LE TON DE LA CRITIQUE*

Voici enfin son défaut quatrième et dernier : je veux dire le ton de la critique, et le timbre de sa voix. La critique n'est ni respectueuse, ni amicale ; elle n'est même pas toujours polie. Il faut donc une fois pour toutes lui dire honnêtement notre avis sur ses façons.

« *Messieurs les Critiques, lorsque vous jugez les auteurs, n'oubliez jamais que sans vous, ils continueraient d'écrire leurs œuvres : mais que s'ils n'écrivaient pas, vous n'écririez plus. Ne leur parlez donc pas sur un ton magistral et dédaigneux comme un régent de collège à des élèves de sixième, et comme si vous étiez capables de faire mieux qu'eux. Tout le monde sait bien qu'il n'en est rien, et vous le savez mieux que personne, surtout si, en secret, vous l'avez tenté, sans y réussir.* »

(*Extraits de « La Critiques des Critiques ». Nagel, éditeur.*)

# PIÈCE DE POIDS, PIÈCES LÉGÈRES ET PIÈCE LOURDE

**Les Oiseaux de Lune,** *de Marcel Aymé* (Atelier);
**Le Séducteur,** *de Diego Fabbri* (Michodière);
**Juanito, le Séducteur inconnu,** *de Pierre Humblot* (Capucines);
**La Plume,** *de Barillet et Gredy* (Daunou);
**Bon appétit, Monsieur !** *de Gilbert Laporte* (Athénée).

Tout comme Dieu le Père, Marcel Aymé a créé un univers qui porte sa marque propre : celle du fantastique quotidien. Avec les moyens les plus simples il nous introduit, sans coup férir, dans le monde des animaux qui parlent, des juments vertes, des centaures modernes, des passe-murailles, sans que nous en soyons étonnés.

Sa dernière pièce, *Les Oiseaux de Lune,* au Théâtre de l'Atelier, part, elle aussi, d'un postulat absurde que Marcel Aymé, en vertu de son pouvoir discrétionnaire de démiurge, développe avec une logique implacable pour en obtenir des effets d'une drôlerie irrésistible.

Valentin, surveillant général dans la boîte à bachot que dirige son beau-père, a trouvé, à trente ans passés, le chemin de l'évasion et de la poésie dans les livres de Jules Verne et de la comtesse de Ségur, née Rostopchine. Cette littérature l'a familiarisé à un tel point avec le merveilleux qu'il se découvre un beau matin le pouvoir de changer les gens en oiseaux.

Tout d'abord, en homme tranquille et pacifique, il n'ose se vanter de sa découverte, mais en butte aux assiduités d'une belle-mère au tempérament volcanique, l'instinct de conservation jouant, il risque le tout pour le tout... et la transforme en colibri. Le premier pas est franchi, le pli est pris.

La disparition de Mme Chabert entraîne une enquête de la police. Deux inspecteurs surviennent. Pour éviter leurs questions gênantes, Valentin les fait passer dans son bureau... et en ressort instantanément avec deux serins dans une cage et deux parapluies réglementaires à bout de bras. Deux élèves serrent de trop près une de leurs camarades dont il est épris. Un tour dans le bureau, et les voilà chardonnerets.

Par la force des choses, le nouveau magicien est appelé à multiplier les métamorphoses. Mais ce qui n'était à ses yeux qu'un pis aller, puis une solution de facilité, s'érige en système philosophique. Car non seulement Valentin prend goût à ce pouvoir démesuré, mais encore il prétend ainsi donner le bonheur à ses victimes.

Quoi qu'il en soit, l'apprenti sorcier est entraîné dans un cycle infernal. Au bout de quelques semaines, la pension Chabert est devenue une immense volière où s'ébattent sous leur nouvelle forme les élèves méritants et les élèves gênants, les parents récalcitrants et les inspecteurs d'académie indiscrets, les autorités municipales et les représentants de l'ordre. Pris par sa fièvre destructrice, Valentin en vient à vouloir métamorphoser sa propre famille. L'opération tourne court. Il ne peut faire de ses belles-sœurs que des demi-cormorans. Son pouvoir s'émousse à vue d'œil et disparaît tout à fait avec la nouvelle lunaison. Les « oiseaux de lune » reprennent alors leur apparence primitive, vêtements et uniformes en moins.

Marcel Aymé a su admirablement exploiter la cocasserie de son thème. La répétition même du procédé, au lieu de lasser, est un élément supplémentaire d'intérêt, car le spectateur devient complice du héros et tout nouveau personnage qui paraît est déjà « volatilisé » dans l'esprit du public avant de l'être pour de bon. De plus, sous la farce, la satire affleure. Moins virulente, certes, que dans *La Tête des autres* ou *Les quatre vérités,* l'on sent que Marcel Aymé, à la manière du Père Ubu, n'a pas pu résister aux joies du jeu de massacre. Policiers, sous-préfet, censeurs, parents abusifs, enfants insupportables, finissent tous... à la volière ! C'est pour leur bien, c'est entendu. Ils n'en sont pas moins mis prestement hors d'état de nuire.

Pièce savoureuse, pièce riche, fort bien montée par André Barsacq, *Les Oiseaux de Lune* bénéficient d'une interprétation très sûre.

Jacques Duby est un oiseleur... lunaire à souhait. Camille Guerini supporte avec autorité le rôle du malheureux Chabert marié à un colibri... volage, auquel Renée Passeur prête son exubérance. Pascale de Boysson s'enlaidit avec esprit et s'embellit avec grâce. Citons encore Madeleine Barbulée, épouse ingénue et aveugle, dont chaque apparition met la salle en joie. Les décors de Jacques Noël sont spirituels et celui des toits de la pension Chabert est remarquable.

Saluons donc, comme il convient, ces *Oiseaux de Lune* qui, pour la première fois de toute son œuvre dramatique, nous entraînent dans l'univers merveilleux de Marcel Aymé, conteur. Et maintenant qu'ils ont pris leur vol, souhaitons qu'ils viennent se reposer souvent sur les tréteaux de nos théâtres... sous de nouvelles apparences.

★

Le thème de don Juan n'est pas près d'être épuisé. Coup sur coup, la Michodière et les Capucines viennent de présenter deux pièces qui brossent, chacune, un portrait original de l'infatigable séducteur. Au reste, les auteurs n'ont pu éviter ce mot fatidique puisque Diego Fabbri a intitulé sa comédie *Le Séducteur*, et Pierre Humblot la sienne, *Juanito, le séducteur ingénu*.

Diego Fabbri n'est pas un inconnu. *Inquisition* et, plus récemment, *Procès de famille*, l'ont signalé à l'attention des critiques et du public comme un auteur tragique qui avait quelque chose à dire. Son *Séducteur* à la Michodière est plus aimable — noblesse oblige ! — et c'est sous les traits d'un don Juan italien, moderne et plein de fantaisie qu'il nous apparaît. Quant au *Juanito* de Pierre Humblot, qui fait ses débuts aux Capucines, bien qu'il s'agisse de l'authentique don Juan Tenorio, le titre même de la pièce indique bien que le sujet éternel est traité sur le mode mineur.

Gabriel-Philippe-Edouard Simon, le héros de Diego Fabbri, a autant de femmes dans sa vie que de prénoms. Sa raison d'être étant de séduire — c'est-à-dire mentir, donc tromper — il a organisé son existence entre Catherine, son épouse exemplaire, Aline, sa secrétaire modèle, et Vilma, sa maîtresse balkanique.

Gabriel-Philippe-Edouard aime ces trois femmes sincèrement. Catherine lui apporte la paix du foyer conjugal, Aline ses rêves de jeune fille idéaliste, Vilma la frénésie de la passion. Gabriel-Philippe-Edouard est las de mentir continuellement à chacune d'elles. Il est las de jouer le rôle de l'époux fidèle à Catherine, las de promettre un mariage qu'il sait irréalisable à Aline, las de subir les exigences exclusives de Vilma. Aussi a-t-il imaginé un plan qui satisfasse à la fois son besoin d'être aimé et le souci de sa tranquillité.

Ce plan est simple : faire en sorte que Catherine, Aline et Vilma se connaissent et se lient d'amitié. Ce résultat obtenu, leur avouer la vérité... et se laisser, ensuite, chérir, en famille... Las, si la première partie du projet se réalise au-delà des espérances du nouveau Machiavel, il n'en est pas de même de la seconde. Devenues inséparables, les trois femmes se liguent contre l'odieux suborneur qui a bafoué leur amour. Le séducteur n'a plus qu'à se retirer sur la pointe des pieds, laissant les trois éplorées — qui l'ont chassé — communier dans son souvenir. Mais comme la terre est vaste et qu'il lui reste quelques prénoms de rechange, on peut supposer que la carrière amoureuse de notre don Juan n'est pas terminée.

Diego Fabbri, remarquablement adapté en français par son traducteur attitré, Michel Arnaud, a traité cet imbroglio savoureux avec une rigueur toute pirandellienne. Pour chaque femme, le séducteur a le visage qu'elle a choisi. Chaque femme représente une expression de l'amour dont l'homme n'est que le reflet indispensable. Emmanuèle Riva, Paule Emanuèle et Luisa Colpeyn sont les trois incarnations parfaites de l'amour-popotte, l'amour-clair-de-lune et l'amour-ouragan. François Périer, acteur admirable, s'est manifestement amusé à camper ce personnage multiple et, forcément, séduisant. Sa mise en scène est brillante, comme la comédie de Fabbri, et le décor à transformations de Félix Labisse, ravissant.

★

L'on trouve moins de maîtrise dans le *Juanito, séducteur ingénu*, de Pierre Humblot. L'auteur est un jeune qui, en dépit de certaines maladresses, ne manque ni de lectures classiques ni de verve. Il a conçu un don Juan benêt et emprunté devant les femmes qu'un valet satanique oblige à jouer les séducteurs cyniques.

Don Juan est ému par la grâce de Jacintha. Il lui parle des étoiles et demande sa main. La belle se rie de ce prétendant godiche. Mais lorsque, sur les conseils perfides de son valet Catalinon, il la prend dans ses bras et se conduit comme un soudard, elle lui ouvre aussitôt la porte de sa chambre.

Et voilà don Juan condamné à escalader des gouttières qui lui font peur et à tuer des jaloux auxquels il ne veut aucun mal. Il ne rêve que de bonheur paisible et d'enfants caressants et le voilà voué à une carrière de débauché pour laquelle il n'est manifestement point fait. L'idée est plaisante, l'œuvre est inégale. Elle est rehaussée par une musique de Darius Milhaud, que l'on eût préférée plus volubile. Quelques scènes (de revue) sont bien venues : celle, principalement, du Cid Campeador, devenu Gouverneur de Séville, auquel le jeune Tenorio vient avouer le meurtre du Commandeur. Le Cid le console et termine en lui donnant ce conseil, fruit d'une expérience vécue : « N'épousez pas la femme dont vous avez tué le père ! » Par contre, d'autres scènes du premier acte, notamment, manquent de légèreté.

L'interprétation est, elle aussi, inégale. Robert Pizani et Yves Furet tirent avec autorité leur épingle du jeu. Comme il est de rigueur

aux Capucines, les demoiselles sont jolies. Quant à Pauline Carton, elle se débat dans un rôle inutile et affligeant. Mais si Pierre Humblot, à l'encontre de l'un de ses personnages, n'a pas réussi, d'emblée, un coup de maître, souhaitons de voir, bientôt, son *Juanito* devenir grand. Il le doit, puisqu'il est Espagnol.

★

*La Plume*, de Barillet et Grédy, au Théâtre Daunou, est légère, très légère. La réussite des écrivains prodiges Françoise Sagan et Minou Drouet ayant stimulé leur imagination, ils ont construit leur comédie autour des perturbations apportées chez un brave universitaire, lui-même romancier falot, par la révélation du génie littéraire de ses enfants.

La charge n'est pas exempte d'humour, mais la plupart des personnages manquent par trop de consistance. Le père est un pantin ridicule dont Robert Vattier accentue encore le côté caricatural. L'éditeur, dénicheur de talents au berceau, est un excité peu vraisemblable qui aurait dû faire faillite depuis longtemps.

Seules, la grand-mère qui s'éveille sur le tard à la pornographie, délicieusement défendue par Marguerite Pierry, et la petite bonne (personnage pour lequel les auteurs ont une prédilection) accortement incarnée par Rosine Luguet, font mouche sans désemparer. Christiane Lasquin, la jeune héroïne, auteur du livre à scandale « Mon cœur à poil » (« Un titre qu'on retient ! » selon le mot de sa grand-mère), ressemble étonnamment à Françoise Sagan. Ses débuts sont, néanmoins, prometteurs. Un joli brin de fille pour un mauvais brin... de plume.

Cependant, ce n'est pas encore avec celle-là que Barillet et Grédy feront oublier le *Vient de paraître*, d'Edouard Boudet, sur un sujet similaire. Mais comme il y a toujours des précédents redoutables pour les jeunes auteurs, on ne peut vraiment pas leur reprocher d'avoir tenté leur chance, crânement.

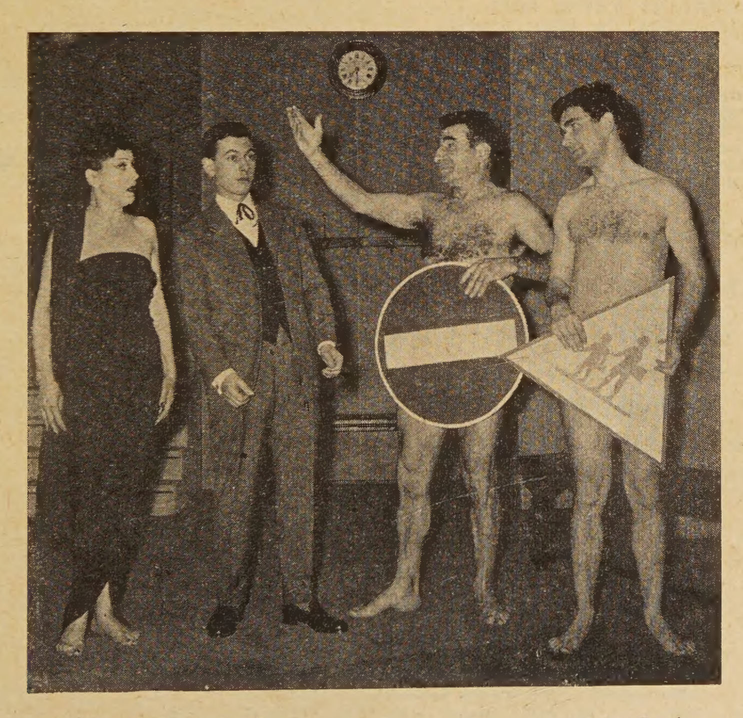
★

Si la « plume » de Barillet et Grédy est légère (trop légère), celle de Gilbert Laporte était singulièrement lourde lorsqu'il écrivit *Bon appétit, monsieur !* pour l'Athénée. Un Athénée qui n'est plus celui de Louis Jouvet, mais celui de Mme Elvire Popesco.

En dépit de son titre, la pièce est fort indigeste et, malgré toute sa présence et sa force comique, Jean Richard ne parvient pas à nous faire avaler une intrigue d'une puérilité désarmante. Il faut que cet inspecteur de police, qui recherche dans sa propre famille son présumé assassin, manque singulièrement de flair et de psychologie pour ne pas découvrir, avant la fin du troisième acte, le pot aux roses... Ceci dit sans fleur de rhétorique superflue !

Autour de Jean Richard, l'infortuné inspecteur Ledru, se dépense toute une troupe d'excellents acteurs : Pierre-Louis, confident racé ; Christiane Delyne, belle-mère sadique ; Claude Brasseur, nouveau venu qui a de qui tenir ; Albert Rémy, boucher au grand cœur. Quant à Pasquali, il a eu beau régler une mise en scène précise et sautillante, décidément l'appétit n'y est pas...

A. C.



Par la volonté de Marcel Aymé, Jacques Duby a transformé Renée Passeur, Marcel Pérès et Marc Eyraud en *Oiseaux de lune*. Mais le charme est rompu et les victimes reprennent leur apparence humaine, sur la scène de l'Atelier, dans ce surprenant appareil.

# l'Avant-Scène

JOURNAL DU THEATRE

Directeur général : Robert CHANDEAU


## DEUX PIÈCES PAR NUMÉRO

**LA MAISON DE LA NUIT**, de Thierry Maulnier. *(épuisé)*.
**LES HUSSARDS**, de P.-A. Bréal.
**CRIME PARFAIT**, de Frederik Knott, adaptation de Roger Féral *(épuisé)*.
**LA REINE BLANCHE**, de Barillet et Grédy.
**L'ENGRENAGE**, de Jean-Paul Sartre.
**LA MATINEE D'UN HOMME DE LETTRES**, de Tchekhov.
**LES QUATRE VERITES**, de Marcel Aymé.
**LA FABLE DU SECRET BIEN GARDE**, d'Alejandro Casona.
**HAMLET DE TARASCON**, de Jean Canolle (Prix Tristan-Bernard 1954).
**L'HUITRE ET LA PERLE**, de William Saroyan.
**LE VOYAGEUR**, de Maurice Druon.
**ZAMORE** et **Théâtre dans une bouteille**, de Georges Neveux.
**LA MEUNIERE D'ARCOS**, d'Alejandro Casona, adaptation d'André Camp.
**UN NOMME JUDAS**, de Claude-André Puget et Pierre Bost. *(épuisé)*.
**UN FACHEUX ETAT D'ESPRIT**, de Claude-André Puget.
**YERMA**, de Federico Garcia Lorca. *(épuisé)*.
**PORTRAIT DE FAMILLE**, de Paul Gilson et Nino Frank.
**RESPONSABILITE LIMITEE**, de Robert Hossein.
NUMERO SPECIAL (100 pages) :
**LE FANTOME**, de Claude Santelli, d'après Plaute.
**LES TROIS SŒURS**, de Tchekhov.
**LA BANDE A BONNOT**, d'Henry-François Rey.
**IL EST IMPORTANT D'ETRE AIME**, d'Oscar Wilde. Adaptation de Jean Anouilh et Claude Vincent.
**CECILE OU L'ECOLE DES PERES**, de Jean Anouilh.
**L'ECOLE DES VEUVES**, de Jean Cocteau.
**PRINTEMPS PERDUS**, de Paul Vandenberghe.
**LE PING-PONG**, d'Arthur Adamov.
**UN CAS INTERESSANT**, de Dino Buzzati, (adaptation française d'Albert Camus).
**LA RAISON DES AUTRES**, de Luigi Pirandello. Version française de Marie-Anne Comnène.
**BELLAVITA**, de Luigi Pirandello. Version française de Marie-Anne Comnène.
**LA CONDITION HUMAINE**, d'André Malraux. Adaptation théâtrale de Thierry Maulnier.
**LA MOUETTE**, de A.-P. Tchekhov. Adaptation de Georges et Ludmilla Pitoëff.
**LA MORT DE MAXIMILIEN D'AUTRICHE**, pièce inédite de Jacques Perret.
**LA FLEUR A LA BOUCHE**, de Luigi Pirandello.
**LES FIANCES DE LA SEINE**, de Morvan Lebesque.
**A SON IMAGE**, de Pierre Lescure.
**LA DEMANDE EN MARIAGE**, de A.-P. Tchekhov.
**ELISABETH, LA FEMME SANS HOMME**, d'André Josset.
**LE MEDECIN DE CUCUGNAN**, de Max Rouquette.
**LES SORCIERES DE SALEM**, d'Arthur Miller. Adaptation française de Marcel Aymé.
**LIEN DE SANG**, de Ramon del Valle Inclan. Version française de Jean Camp.
**LE PAVILLON DES ENFANTS**, de Jean Sarment.
**LE COLLIER DE JADE**, de Jean Sarment.
**LA MANIERE FORTE**, de Jacques Deval.
**MATINEE DE SOLEIL**, de Serafin et Joaquin Alvarez Quintero.
**LE PRINCE D'EGYPTE**, de Christopher Fry, adaptation de Thierry Maulnier et P. De Rothschild.
**LES PETITES TETES**, de Max Régnier, d'après un scénario d'André Gillois.
**L'ETERNEL MARI**, de Jacques Mauclair, d'après Dostoïewsky.
**MONSIEUR ET MESDAMES KLUCK**, de Germaine Lefrancq.
**LE CHIEN DU JARDINIER**, par Georges Neveux, d'après Lope de Vega.
**SYSTEME DEUX**, de Georges Neveux.
**UNE LETTRE PERDUE**, de Ion Luca Caragiale.
**UN MONSIEUR QUI ATTEND**, d'André Roussin.

*Envoi franco contre dix timbres à 15 francs par numéro*

Dans notre numéro 123 :

EST-IL BON ? EST-IL MÉCHANT ? de DIDEROT

et LE VEUF, de CARMONTELLE (Comédie-Française)


ABONNEMENT ANNUEL (20 numéros, 40 pièces)

France et Union Française (couverture cartonnée) . . . . . . 2.400 fr.

ALLEMAGNE OCCIDENTALE . . DM 36 — GRANDE-BRETAGNE . . . . . . 3 L. 6
CANADA . . . . . . . . . . . . 10 dollars — ETATS-UNIS . . . . . . . . . . 10 dollars

Autres pays : l'équivalent de 3.200 francs français
réglables par chèque libellé dans la monnaie nationale

ENVOYEZ LE MONTANT DES ABONNEMENTS A :

L'AVANT-SCÈNE, 39, rue de Châteaudun, PARIS (IXe)

par chèque, mandat ou C. C. P. PARIS 7353-00

POUR LA BELGIQUE, LE GRAND-DUCHE ET LE CONGO BELGE s'adresser à M. H. VAN SCHENDEL, 5, rue Brialmont, BRUXELLES
Abonnement : 390 francs belges — C. C. P. 2364-99
POUR LA SUISSE : Roger HAEFELI, 11, avenue Jolimont, GENEVE
Abonnement : 40 francs — C. C. P. 1.6390
POUR LE MAROC : LE MEUR, 7, cours Lyautey, Rabat
C. C. P. Maroc 374-32 Rabat

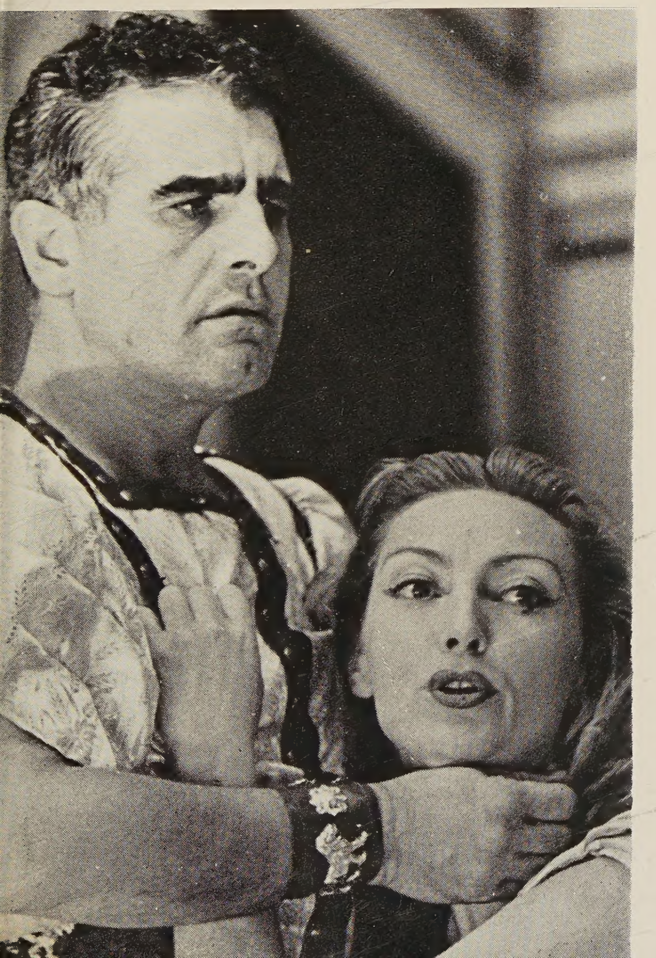
*Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une somme de quarante-cinq francs en timbres et d'une bande d'expédition*

Prix : **150** francs

Imprimerie Commerciale — 6, r. Gambetta, Le Mans. — 31.876

*Le Directeur-Gérant :* A. SOREL DE NEUFCHATEAU.

Judas à Caïphe (Jean Hervé) : « *Il en faut trente.* » (Acte III.)



QUELQUES SCÈNES DE « JUDAS »

La femme de Pilate (France Delahalle) à Pilate (Jean Chevrier) : « *Cet homme-là n'est pas de la terre, malheur à qui le jugera.* » (Acte III.)

*Au dos :* Marcel Pagnol, de l'Académie française, et son fils Frédéric.



à l'Avant Scène, avec ma sympathie

Marcel Pagnol 1956